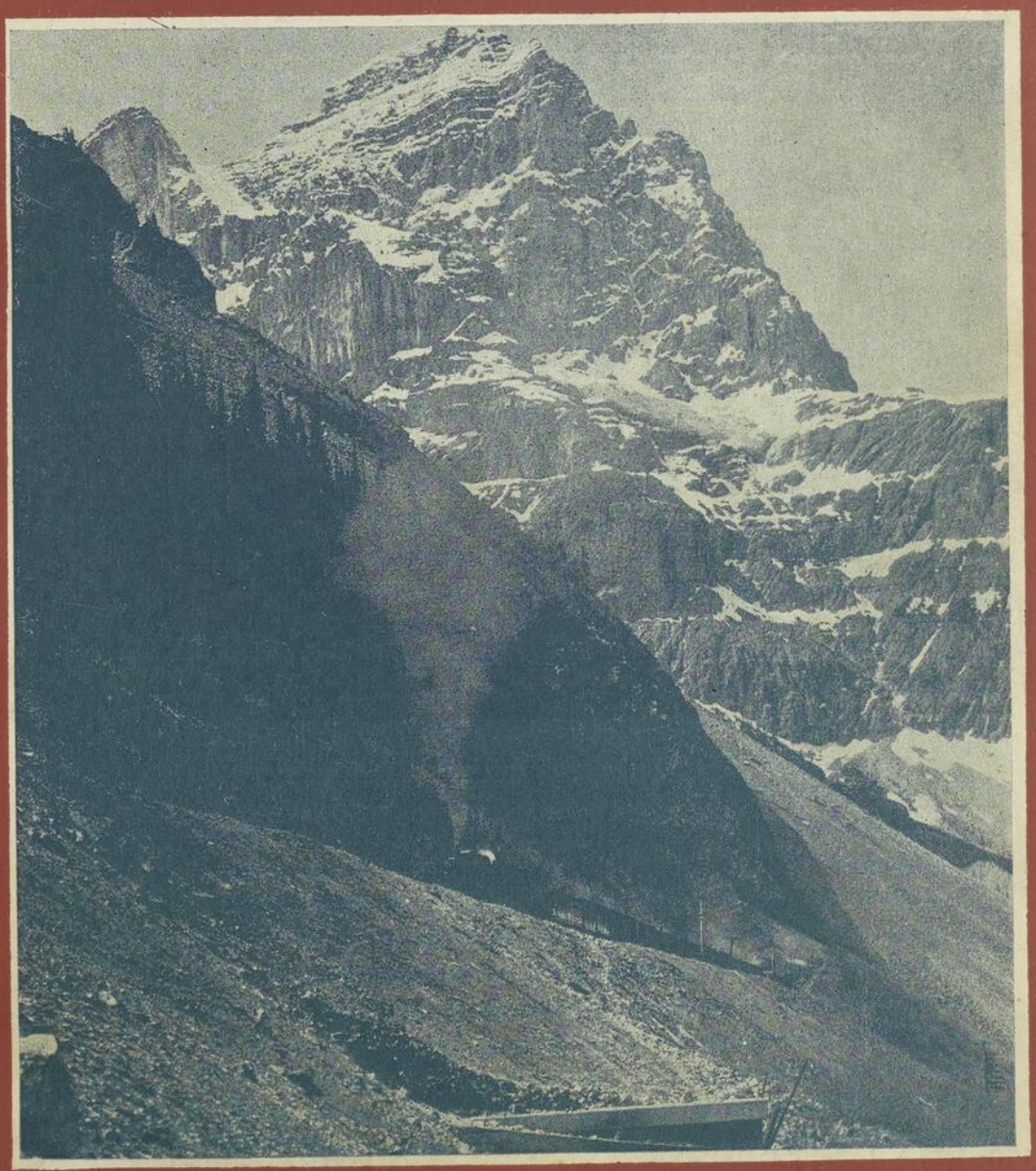
Notre roman: LE SORTILEGE, *par* B. NEULLIES

JANVIER 1930

La Revue Populaire

15¢

La plus grande revue canadienne



UN RAPIDE DANS LES ROCHEUSES
(Cliché du Pacifique Canadien)

RT
ETTRES
CIENCES
ISTOIRE

Belles fourrures à prix modérés

NOTRE immense pouvoir d'achat, joint à la production considérable de notre établissement, nous permet d'offrir, à des prix très raisonnables, des manteaux de fourrure d'une qualité supérieure et d'une beauté insurpassable.

Elégants manteaux en caracul gris, à longs et larges cols de renard assorti; manteaux en caracul doré de l'Amérique du Sud, qu'un grand col châle de renard brun rend plus confortables; et des centaines d'autres seyants, fashionables, sans pareils, à des prix qui ne dépasseront certainement pas le montant que vous avez décidé de mettre pour cet achat.

L'ancienneté de la maison Desjardins, l'expérience et l'habileté de ses tailleurs et de ses couturiers, la nouveauté, la beauté et la valeur de ses marchandises lui méritent à bon droit la toute première place qu'elle occupe dans le commerce des fourrures.

Des facilités de paiement sont accordées aux acheteurs, sur simple demande.

CHAS DESJARDINS & CIE LIMITÉE

Les plus grands détaillants de fourrures au monde.

1170, RUE SAINT-DENIS MONTREAL

COMBIEN DE TEMPS VIVENT LES BETES?

Le "record" de la vie longue appartient, paraît-il, aux crocodiles qui ne vivent pas moins de 250 ans, battant les éléphants qui ne dépassent pas 200 ans. Les tortues atteignent 150 ans, les carpes de 100 à 150, les aigles, les cygnes, les corbeaux 100 ans.

Nous tombons ensuite à 60 ans avec les lions et les rhinocéros. Les perroquets vivent de 60 à 80 ans; les oies et les chameaux 50 ans, les brochets de 40 à 50 ans, les vautours 40, les taureaux et les cerfs 30 ans.

Après cela, nous arrivons dans la catégorie des "vies courtes". Les ânes, les chevaux, les paons, les chardonnerets, les pinsons, vivent de 20 à 25 ans; les écrevisses, les daims, les porcs, les loups, 20 ans; les rossignols et les alouettes 16 ans, les chats et les chiens de 16 à 25 ans. Les ours et les vaches vivent de 15 à 20 ans, les renards et les linottes 15 ans, les brebis 12, les poules et les chèvres 10, les lapins, les lièvres, les écureuils de 8 à 7 ans; les abeilles 1 an. Enfin les mouches vivent à peine quelques semaines et certains insectes n'ont que quelques heures, parfois même quelques minutes d'existence.

—— o ——

La véritable éloquence se moque de l'éloquence. *Pascal.*

* * *

La route la plus sûre pour aller au bonheur, c'est celle de la vertu.

Jean-Jacques Rousseau.

* * *

Il y a des gens qui n'ont de volonté que pour ne pas vouloir; mais, alors, ils en ont prodigieusement!

La Rochefoucauld.

* * *

Les femmes, les oiseaux et les chats sont les créatures qui passent le plus de temps à leur toilettre.

Charles Nodier.

* * *

On est souvent trompé par la confiance. On se trompe soi-même par la méfiance. *Prince de Ligne.*

* * *

Les femmes qui sont ou très belles ou très laides aiment qu'on les flatte pour leur esprit; celles qui ne sont ni laides ni belles aiment mieux qu'on parle de leurs grâces et de leur beauté.

Chesterfield.

ANNONCE DU NASH "400" 1930

DIGNE SUCCESSEUR D'UN GRAND SUCCÈS

HUIT À ALLUMAGE DOUBLE

SIX À ALLUMAGE DOUBLE

SIX À ALLUMAGE SIMPLE

Introduisant un groupe complètement nouveau d'automobiles possédant les plus riches dessins de carrosseries nouvelles qui aient jamais réjoui l'oeil des automobilistes et une nouvelle mécanique impressionnante du genre le plus perfectionné.

Lorsque vous verrez les modèles Nash "400" 1930 étalés, vous reconnaîtrez instantanément que le Nash d'aujourd'hui est décidément en avant de toute l'industrie.

LEGARE AUTOMOBILE AND SUPPLY CO., LIMITED

SIEGE SOCIAL : 535 rue Ontario Est, MONTREAL

QUEBEC: 405, rue Saint-Paul OTTAWA: 245, rue Queen KINGSTON: 210, rue Wellington

COMPAGNIES SUBSIDIAIRES — Québec—Valley Junction—Chicoutimi—Cowansville—Saint-Evariste Stn—Granby—Joliette—Lachute—Montmagny Mont-Joli — Sherbrooke — Sorel — St-Hyacinthe — St-Jean — Saint-Jérôme — Rivière-du-Loup — Thetford Mines — Trois-Rivières — Victoriaville

Le village de Château-Richer.

La Revue Populaire

ABONNEMENT
CANADA
Un an $1.50
Six mois ..... .75
ETATS-UNIS
Un an $1.75
Six mois ..... .90

Vol. 23, No 1, Montréal, janvier 1930

Directeur: JEAN CHAUVIN

LA REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 du mois.

Editeurs-Propriétaires:
POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion
MONTREAL — CANADA
Tél.: LAncaster 5819

SOMMAIRE

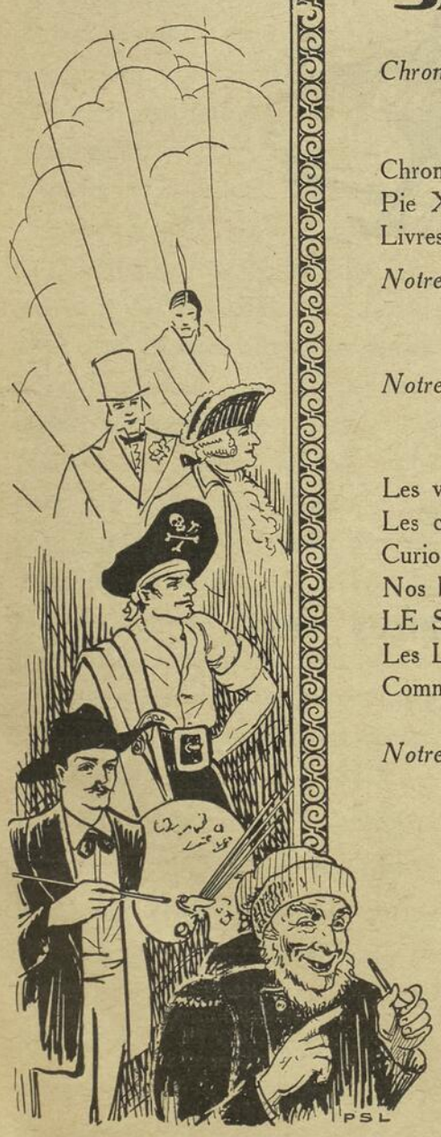
Chronique d'Art: LE SALON D'AUTOMNE
Exposition Marguerite Lemieux
Exposition Suzor-Côté .. ..
Chronique féminine .. ..
Pie XI intime .. ..
Livres et Revues .. ..

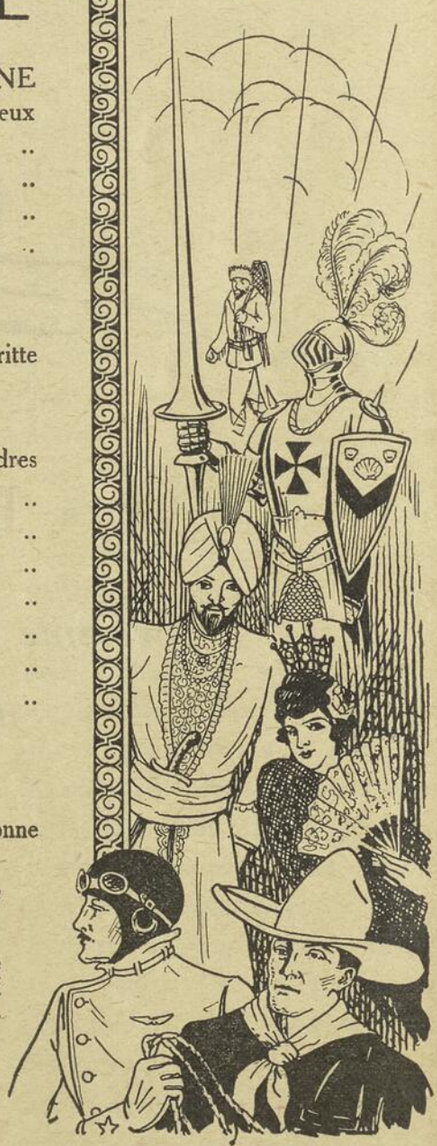
Notre roman complet:
LE SORTILEGE
par Eve-Paul Margueritte

Notre roman sensationnel:
L'HOMME QUI S'EVADA (fin)
par Albert Londres

Les visites du jour de l'an .. ..
Les cadeaux joliment présentés .. ..
Curiosités et Inventions .. ..
Nos belles familles canadiennes .. ..
LE SPORT: M. Joe Cattarinich .. ..
Les Légendes du Saint-Laurent .. ..
Comme l'on vole et tue le bourgeois .. ..

Notre prochain roman:
MARIAGE SECRET
par Dyvonne





TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

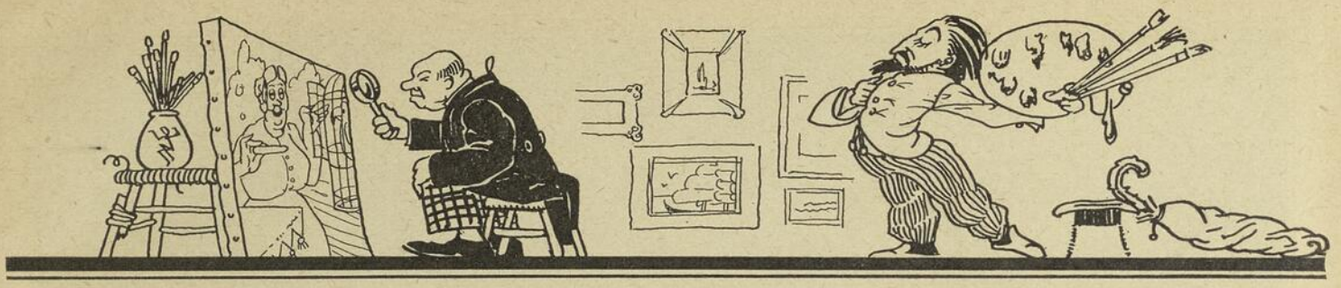
Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de dix jours, au moins, et tout changement d'adresse doit nous parvenir avec mention complète de l'ancienne adresse.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd, 1879.

(Dessin de Marc-Aurèle Fortin)

La Revue Populaire

présente à ses lecteurs et lectrices ses meilleurs souhaits de bonheur



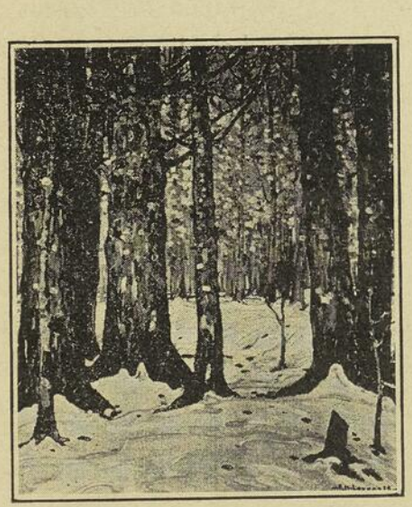
CHRONIQUE D'ART

LE SALON D'AUTOMNE

LE public, les critiques d'art et les chroniqueurs de la morgue, convertis en critiques d'art par la volonté d'un chef des nouvelles embarrassé, se réjouissent du présent Salon d'Automne. Leurs yeux n'ont pas été offensés, ni par d'"immondes nudités", ni par les créations *cubistes* et *futuristes* (ainsi qu'ils les appellent, faute de savoir exactement de quoi ils parlent) des peintres dévoyés de Toronto et de Montréal. Le public donc s'est promené dans un grand salon bourgeois. Il en est sorti plein d'admiration pour les peintres qui savent ne pas choquer ses goûts (si délicats et si honnêtes!) et pour le jury de l'Académie Royale des Beaux-Arts du Canada qui sait défendre l'entrée d'un salon respectable aux malotrus qui s'amusent à peindre autrement que les vieux maîtres démodés d'avant la guerre de 1870...

Fort heureusement, quelques peintres d'après 1914 ont trouvé grâce aux yeux du prudhommesque jury de l'Académie Royale. Et ce sont ces peintres modernes, de Montréal, de Toronto et d'Ottawa, qui rendent respirable l'air de ce salon renfermé.

Edmund Wyly GRIER, élève de Bouguereau, président de l'Académie Royale des Beaux-Arts du Canada, membre du jury du Salon, se devait de donner une fière leçon de saine peinture aux quelque cent jeunes peintres qu'il a expulsés de son salon. Il n'y a pas manqué. Et sa composition intitulée *Après-midi d'été*, une jeune femme maladroitement dessinée et pauvrement peinte sur un banc aussi mal bâti, est jetée comme un défi à la face des écoles modernes!



LOVEROFF.—Paysage d'hiver.

Le portrait de M. Athanase David, par Alphonse JONGERS, est l'un des plus sincères et des plus libres que nous connaissons de ce peintre.

Homer WATSON pourrait, il nous semble, délayer à la térébenthine la moutarde de ses empâtements. Ses toiles lui reviendraient ainsi à bien meilleur marché.

L'unique envoi de MAURICE CULLEN est un magnifique paysage de la région du Saguenay.

Alec J. MUSGROVE, avec ses *Road Makers*, ne mérite peut-être pas une place d'honneur, à côté de Cullen. HORNE RUSSELL est vraiment au-dessous de sa réputation. Mais il a, tout comme Coburn, une clientèle à satisfaire. COBURN connaît son métier à fond, de même que Russell certainement, mais voilà ce qu'il en coûte de vendre de la toile peinte à la verge! La petite chinoise de Charles W. SIMPSON conviendrait tout au plus au frontispice d'un magazine. Nous avons cette impression, devant les deux marines terre-neuviennes de ROBERT PILOT, que ce peintre si sympathique veut se vieillir. Pourquoi si tôt réprouver ses beaux élans de jeunesse? ALBERT ROBINSON expose deux paysages d'hiver qui sont une délectation pour les yeux. Même compliment à MABEL MAY

A. Y. JACKSON.—Les Laurentides *ALBERT ROBINSON.—Charny, Québec.*

qui nous donne, cette année, quatre peintures absolument remarquables. Le tableau de LOVEROFF, qui occupe le haut de l'escalier d'honneur, n'est qu'un agrandissement destiné à en jeter plein la vue. Mabel LOCKERBY peint avec une naïveté charmante.

MACDONALD (J. E. H.) du Groupe des Sept, a deux envois, l'un moderne,—traité très habilement, à la manière d'une affiche,—l'autre tout à fait réactionnaire, *The Hilly Farm*. A-t-il voulu montrer par là qu'il pouvait peindre comme tout le monde?

■■■

Les barques de pêche de RITA MOUNT sont malheureusement inférieures à celles de l'an dernier. Elle est dépassée, cette fois, par ANNIE SAVAGE dont la marine de Percé, d'une facture excessivement originale, est une parfaite réussite. PANTON est inégal, Hal Ross PERRIGARD n'est pas très heureux, cette année. Les chrysanthèmes de NARCISSE POIRIER sont honnêtement peints.

Si maintenant l'on nous demandait d'indiquer les deux meilleurs envois du Salon d'Automne, nous nommerions la *Femme endormie* de Randolph Hewton et le *Trappeur* d'Edwin H. Holgate,—un nu et un portrait de haute tenue. Le nu de RANDOLPH HEWTON, chaste femme endormie, toute baignée des reflets jaunes attendris du canapé où elle repose, est un morceau de peinture irréprochable. La figure est exquise. Les portraits de Wyly Grier, par exemple, sont des commandes remplies au goût du client; le portrait d'un trappeur de la côte nord d'EDWIN H. HOLGATE est une oeuvre d'art. Aussi les vénérables accrocheurs du Salon ont-ils eu soin de le coincer entre une porte et un "à la manière de Cullen", signé naturellement Wilkie KILGOUR.

PRUDENCE HEWARD, à qui fut décerné cette année le prix de peinture Willingdon, est un peintre extraordinairement doué : métier solide, imagination, intelligence, sensibilité. *A l'Oiseau bleu*, toile intimiste de RAOUL BARRÉ, est une bien mauvaise petite chose. Nous connaissons heureusement de ce peintre des toiles mieux réussies. HAROLD BEAMENT modifie sa manière; ce peintre habile, virtuose même, pourrait-on dire, se rapproche maintenant du Groupe des Sept. OCTAVE BÉLANGER est en progrès; mais nous aimerions que ce peintre fût plus personnel et qu'il manifestât de façon plus discrète l'admiration qu'il professe pour certains de ses confrères.

Les aquarelles de MARC-AURÈLE FORTIN sont vraiment des choses étonnantes, d'une originalité inouïe. *Son paysage d'Hochelaga*, haut en couleurs et plein de mouvement, décrit très bien la banlieue industrielle d'une cité moderne. OWEN STAPLES, peintre de Toronto, s'est inspiré, lui aussi, d'un motif moderne. *Bay Street, Toronto*, constitue une aquarelle pareillement réussie. G. A. REID est venu à deux doigts de composer un très beau paysage de montagnes ; mais il manque de chaleur et de force. KATHLEEN MORRIS n'a jamais si bien fait. Ses deux envois, la *rue Saint-Stanislas* et *Notre-Dame-des-Victoires*, de Québec, sont dans sa meilleure manière. De CHARLES COMFORT, un portrait intellectuel tout à fait intéressant.

EVE HENECKER expose une étude de nu qu'on pourrait compter

EDWIN H. HOLGATE.—Paul, trappeur.

parmi les meilleures choses du Salon. C'est un nom à retenir.

Les tons chauds d'ANDRÉ BIELER ; les tons clairs de FRANK HENNESSEY, qui découpe et colore ses paysages d'hiver comme des cartes de Noël (série des peintres canadiens). Les bois gravés en couleurs de W. J. PHILLIPS, exécutés à la manière japonaise, méritent une mention toute spéciale. De Lilias Torrance NEWTON, un portrait d'enfant où se retrouvent toutes les qualités exceptionnelles de ce beau peintre.

ROBIN WATT ferait très bien s'il avait plus de vigueur. TOPHAM est intéressant. OSCAR FAIRMAN nous donne la millième imitation que nous connaissons des arbres de Lismer et de Varley.

CHARLES KELSEY, avec son tableau religieux, peut se vanter d'avoir réussi un tour de force : la plus mauvaise peinture de l'année.

■ ■ ■

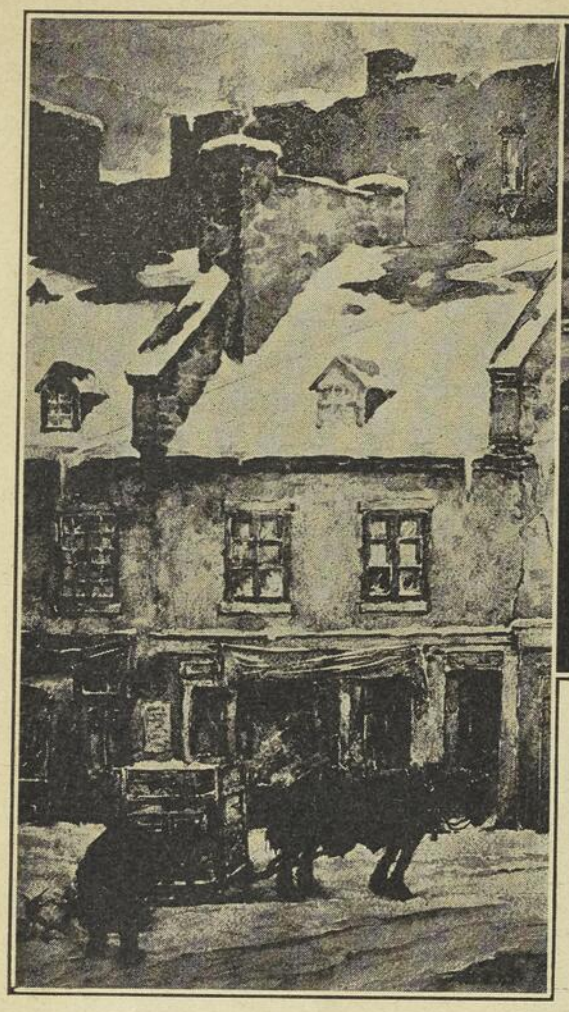
La section d'architecture est quelconque. Peu de choses en sculpture, mais quelques très beaux morceaux: Beethoven, par EMANUEL KAHN;— Portrait, par CKARLES FAINMEL;—Tête du général Wolfe, par TAIT R. MCKENZIE;— Potrait de Mlle Helen Halford, par BERYL FORWARD. Emanuel Hahn est un très grand sculpteur et Charles Fainmel ne tardera pas à le rejoindre.

Avant de sortir, un dernier regard aux fines eaux-fortes de Herbert Raine.

EXPOSITION DE MARGUERITE LEMIEUX

Les travaux d'art décoratif de Marguerite Lemieux offrent plus d'intérêt que sa peinture, aucune-

PRUDENCE HEWARD.—Au théâtre.

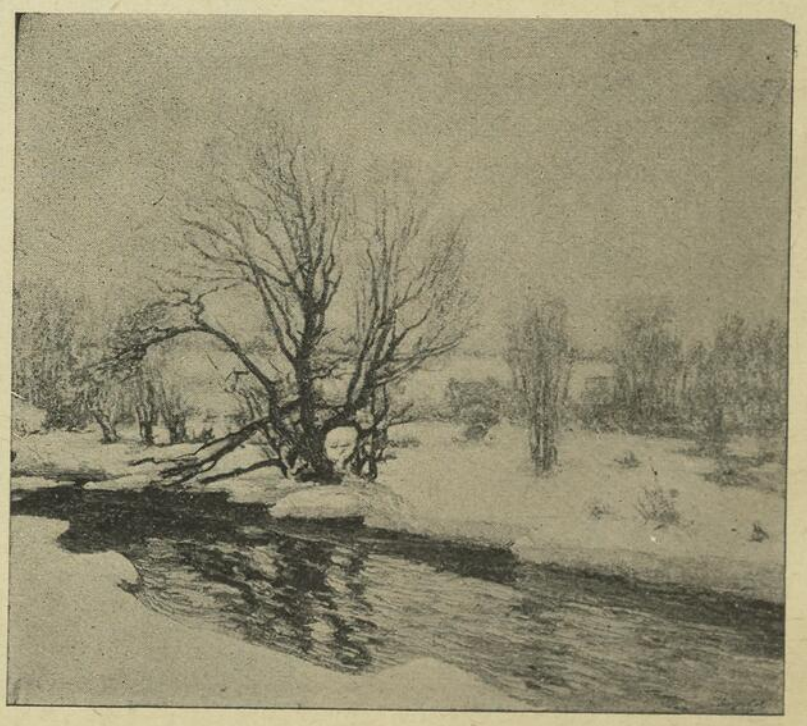


Ci-dessus, *ANDRE BIELER.—Labour du Printemps.*
A gauche, *PAUL CARON.—Le vieux Montréal.*

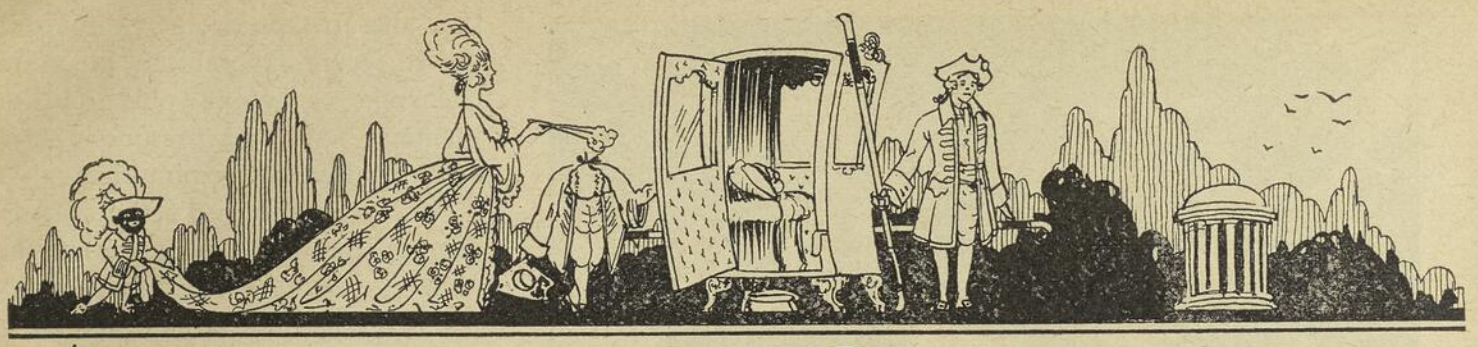
ment méprisable d'ailleurs, bien au contraire. Cette artiste heureuse est douée de multiples talents. Maintenant que nous savons tout ce dont elle est capable, nous aimerions, la prochaine fois, voir une exposition plus résumée de ses oeuvres. Ainsi Mlle Lemieux eût pu nous épargner la copie à l'huile de Velasquez, diverses résidences de grands hommes, ses petits portraits au crayon et certains exercices qui doivent rester, comme les brouillons d'un écrivain, dans les cartons du peintre. Les meilleures réussites de Mlle Lemieux, en peinture, en art décoratif et en reliure (ses deux interprétations de l'*Ile d'Orléans* sont fort belles), eussent amplement suffi à composer une excellente exposition. Au Salon de l'Académie Royale, Mlle Lemieux expose une aquarelle de premier ordre: *Rue de la Montagne Sainte-Geneviève.*

EXPOSITION RETROSPECTIVE SUZOR - COTE

Organisée par M. Charles Maillard et tenue, sous les auspices de M. Athanase David, secrétaire de la province de Québec, à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal. Nous en parlerons le mois prochain.



Aurèle de Foy Suzor-Côté.—Paysage.



Chronique féminine

LES HAUTS TALONS

Je suis toujours étonné de voir vous verrez que seuls les muscles que la femme qui s'est affranchie de la tyrannie du corset, de l'encombrement des longues jupes et de la suggestion des longues chevelures n'a pas voulu s'affranchir du supplice chinois des hauts talons. Comment peuvent-elles marcher ?

Je ne sais plus quel médecin a dit: "une femme avec des hauts talons marche exactement comme une amputée des deux cuisses marcherait avec ses deux pilons". Cela est rigoureusement observé.

Il paraît que cette complication antiphysiologique de la chaussure est apparue avec Catherine de Médicis qui voulait se grandir pour avoir plus d'autorité. Les événements ont passé, mais les hauts talons sont restés. Il est fort probable que la mode les imposera encore longtemps mais, tout de même, c'est le rôle du médecin de vous en indiquer les méfaits.

Tout d'abord, le haut talon déplace l'appui plantaire normal, en le rejetant sur l'avant-pied. Or, celui-ci, avec ses nombreuses articulations n'est pas construit pour cette besogne de soutien comme le talon, protégé par un matelas musculaire. Il s'ensuit donc un déséquilibre du corps que la femme est obligée de rétablir sans cesse en marchant. Pour cela elle plie le genou au minimum et penche le corps en avant. Cela ne serait encore que peu de chose si ce mécanisme anormal de la marche n'avait un retentissement du côté musculaire. En effet, regardez et du mollet se contractent; les muscles de la face antérieure de la jambe sont devenus inutiles et s'atrophient. De là une première déformation.

La plante du pied ne portant plus à plat, toute la riche circulation veineuse qui s'y trouve n'est

NICOLE GROULT

Robe du soir en taffetas noir imprimé fleurs or, hanches ampleur basse.

MADELEINE

Robe du soir en gaze lamée argent. Corsage faisant écharpe, hanches moulées.

VIONNET

Marocain noir et crêpe romain rouge, corps très cintré et mouvement forme irrégulier.

PREMET

Crêpe de Chine noir, petits volants légèrement en forme et biais. Taille assez haute.

plus sollicitée par le poids; le sang stagne au lieu de circuler. Ne vous étonnez plus alors, si vous rencontrez des jambes empâtées, de grosses jambes, des jambes "en poteaux", sans compter la prédisposition créée aux varices, déjà si fréquentes.

Bien entendu, cet état amène un manque de souplesse, dans les articulations. Le pied, mal posé, subit toutes les inégalités du sol. On ne marche pas toujours sur de l'asphalte! Alors, la fatigue est plus vite arrivée. Sans compter les entorses qui sont monnaie courante.

Je vous ai dit plus haut que fatalement la femme marchant avec des hauts talons devait déplacer l'axe de son corps et le reporter en avant. Cette attitude penchée est tout à fait impropre à la respiration qui nécessite, au contraire, une attitude droite. Voilà qui n'est guère favorable à la santé générale, d'autant plus que les femmes sont déjà presque toutes des insuffisantes respiratoires.

A notre époque d'activité et de sports, on n'a plus que faire du haut talon. Avec cet instrument de torture, il faut vraiment qu'une femme soit douée pour conserver une belle jambe.

Dr SANGRADO.

LES CHAPEAUX ACTUELS

L'évolution qui s'est fait sentir dans les toilettes qui seront portées cet hiver a eu, également, une répercussion très sensible dans la coiffure féminine, et nous allons passer en revue certaines des meilleures créations de nos grandes modistes.

Dans l'ensemble, la ligne du chapeau est la suivante: calottes plutôt plates, très serrées autour de la tête, front complètement dégagé, sans passe-devant, ou très petite. La passe, dans plusieurs modèles, devient très large sur la nuque, qu'elle couvre entièrement avec des groupes de plis.

Dans d'autres modèles, la passe prend sur le côté de la calotte, pour aller en s'élargissant en arrondi sur une des joues. Toutefois, ce mouvement est moins nouveau que le précédent.

Agnès, toujours *up-to-date*, a créé pour vous, Mesdames, de ravissants bonnets de jersey de soie ou de chenille de soie, d'un mouvement bien personnel. Ces bonnets tiennent à la fois du turban et du béret basque. Il va sans dire que leur forme, très étudiée, n'en fera jamais des chapeaux communs et qu'ils devront toujours être coupés sur la tête de la cliente, ce qui leur conférera une exclusivité certaine. Leur coloris sera celui de l'ensemble de la toilette, mais les plus jolis seront les noirs, les bleu marine, le bleu ciel, les rouge brique, les beige et les marron.

Marie-Alphonsine a fait, elle, de véritables chefs-d'oeuvre de coupe,

qui sont semblables à des robes, car ces chapeaux sont de drap, très fin bien entendu. Ces chapeaux sont travaillés d'après un patron, comme en couture, et c'est sur la tête qu'on les drape de la façon qui semble le mieux convenir au visage de la femme qui le porte. Cette innovation très intéressante a reçu le meilleur accueil auprès de nos élégantes.

Jean Patou, reste fidèle au chapeau de feutre, très léger, de même que Reboux et Descat, mais on voit, dans les collections de ces grandes maisons, beaucoup de chapeaux de velours, qui semblent vouloir connaître cette saison un très grand succès. La tenue du velours de mode, son cachet à la fois sobre et très chic en font certainement le préféré pour l'hiver.

Robe princesse en moire verte, col noué, pans inégaux, finement roncés du haut et découpés en pointe.

LES GENTILS CHAPEAUX DE SAISON

Première rangée à droite.—*Un tricorne d'Alphonsine (Paris).*— A gauche.—*Chapeau et manchon de Patou (Paris)* En bas, à gauche.—*Chapeau alpin de Rose Valois (Paris).* A droite.—*Chapeau, orné de boutons de cristal, signé Talbos (Paris).*

Enfin, les feutres de fantaisie, que Reboux sait toujours si bien employer, grâce à son talent créateur, connaîtront également la vogue cet hiver, comme accompagnement des tailleurs de sport, et des robes d'après-midi, dans les teintes foncées. Pour le sport spécialement, de petits ornements de fourrure viendront les compléter d'une façon parfaite.

Il ne faut pas oublier de dire un mot des chapeaux de fourrure, qu'Agnèse travaille toujours très élégamment. Dans les fourrures plates ils forment de ravissants bonnichons, très seyants à la figure.

La mode se transforme indéniablement. Le strict petit bonnet encastrant bien la tête et découvrant le front se métamorphose, ô miracle! se féminise. Des bords irréguliers plus ou moins relevés, des drapés, des torsades le parent désormais. Il s'élargit, le bord parfois frôle l'épaule, descend jusqu'au cou. Et voici le triomphe du chapeau souple. Le feutre devient malléable comme une simple étoffe pour se défendre sans doute contre la dangereuse concurrence du drap —oui, le drap même de nos manteaux qui permet aux chapeaux d'avoir des passes que l'on drape soi-même selon l'heure.

Amusantes petites robes d'enfants, faites avec les morceaux de tissu restés dans vos sacs à chiffons.

Quant au velours, il renaît en pleine vogue; il se drape, il se roule, il s'incruste. Nous le voyons ici tout seul, là combiné avec du drap et, plus loin, avec du satin. Un de ses dérivés nous semble un présent des dieux; je veux parler du velours-breitchwantz de Porter que nous voyons utiliser pour les manteaux, les costumes-tailleur, les fichus que l'on nous à l'automne sur une petite robe de drap. A Dieu plaise, nous verrons peut-être cet hiver des souliers et des sacs en breitschwantz. Pour les gants, c'est déjà fait, et tel suède blanc prolongé par une haute manchette de cette simili-fourrure vous a une fière allure.

Pour en revenir aux chapeaux ils sont volontiers d'une note habillée. Il est certain que cet hiver est très élégant et que nous ne risquons plus de rencontrer à l'heure du thé des femmes ayant l'air d'aller jouer au golf.

Le chapeau strictement assorti à l'ensemble demeure de rigueur. Aucune élégance n'est possible sans cela.

Outre le velours-breitschwantz ou le breitschwantz lui-même, la fourrure est assez employée cet hiver. Elle formera des passes ou des dessous de passe ; nous la voyons en bandeau incrusté sur le devant d'une forme de feutre; ailleurs une bande d'astrakan gris se drape sur un béret de feutre vert-noir auquel elle donne une allure bien nouvelle.

Car les bérets continuent de nous plaire. Le Monnier en propose un fait de rubans de velours beige, tête de nègre et ivoire. Ces larges rubans s'entrecroisent devant dans un mouvement très heureux, cependant que le mouvement de béret est seulement prononcé à droite.

Pour le chapeau du matin et pour le sport la mode ne semble pas avoir changé. Chapeaux cloche et petits feutres sans prétention sont encore chic.

La maison natale de Sa Sainteté Pie XI, à Desio, province de Lombardie. Sa mère, Thérèse Galla, et son père, François Ratti.

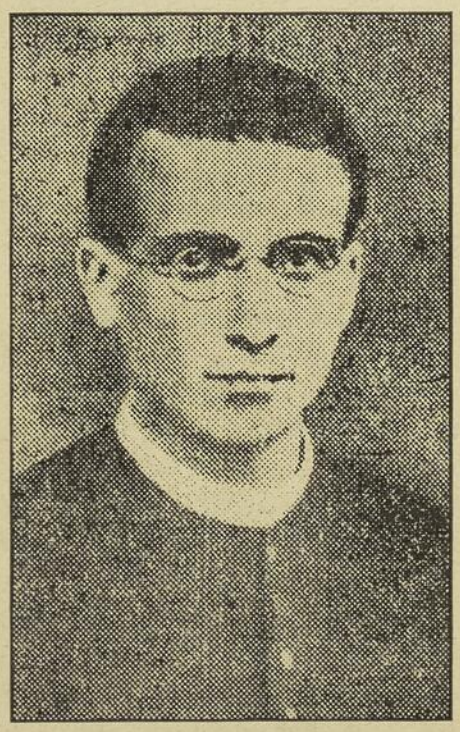
PIE XI INTIME

C'EST le 31 mai 1857 qu'est né Achille Ratti, appelé à devenir le chef de la chrétienté, dans une petite ville de la Lombardie, l'une des provinces les plus belles et les plus fertiles de l'Italie. Il reçut à sa naissance les noms d'Ambroise, Damien, Achille.

La famille Ratti, après avoir vécu de la terre pendant plusieurs générations, commença à s'occuper de l'industrie de la soie vers la fin du siècle dernier. C'est ainsi que le père du Souverain Pontife, François Ratti, devint propriétaire d'une vaste soierie à Fertusella.

Il épousa Thérèse Galli dont il eut quatre fils et une fille. Trois de leurs enfants vivent encore : le commandeur Fermo Ratti, le frère aîné de Sa Sainteté, riche industriel; le Pape lui-même et sa soeur cadette, Signorina Camilla Ratti, qui partage sa vie entre Milan et Rome. A Rome, elle passe la plus grande partie de son temps auprès de son illustre frère.

Achille Ratti, enfant, était à la fois enjoué et sérieux. Il reçut sa première éducation dans une modeste école de village. Ses meilleurs moments, il les passait avec son oncle, Don Damien, curé d'Asso, qui, le sentant appelé à la prêtrise, le plaça au petit séminaire du diocèse de Milan.



Une photographie très rare du Souverain Pontife, alors qu'il était simple séminariste à Rome.

Il avait alors dix ans. Tout jeune encore, il manifestait de sérieuses dispositions pour la littérature aussi bien que pour les sciences, les mathématiques et la physique. Il se distingua plus tard, d'une manière tout à fait particulière, dans la philosophie et la théologie.

En 1879, les études du jeune séminariste avaient été jusque-là si brillantes qu'il put entrer au Collège Lombard, à Rome, destiné aux étudiants en théologie du monde entier.

Il fut ordonné prêtre, à Rome, le 20 décembre 1879 et célébra, le lendemain de ce jour, sa première messe, une messe solennelle, dans la magnifique église lombarde de Piazza-San Carlo, l'un des plus beaux temples de la Ville Eternelle.

Il poursuivit, jusqu'en 1882, ses études de théologie, de droit canon et de philosophie, alors qu'elles lui valurent le titre de docteur. Dans ses loisirs, il étudiait les mathéma-

Sa Saintete Pie XI.

tiques, les sciences et travaillait son dessin. Il rappelait encore, l'an dernier, à quelques-uns de ses familiers, qu'il avait toujours eu un penchant tout particulier pour le dessin et que, jeune homme comme tout enfant, les cadeaux qu'il accueillait toujours avec le plus grand plaisir étaient des boîtes de couleurs, des crayons et fusains, ainsi que des albums à colorier.

Une fois docteur, il fut chargé d'enseigner la théologie dogmatique et l'éloquence sacrée. Il s'absorbait en même temps dans l'étude de l'histoire et de la littérature.

Nommé bientôt évêque par Pie X, il occupa divers postes de 1917 à 1822, année de son élévation au trône de Saint-Pierre. Avant d'être choisi par le conclave pour remplacer Benoit XV, il était archevêque de Milan.

Mais on peut dire que la charge qui lui convint le mieux et qu'il remplit avec le plus de goût et de zèle fut celle de conservateur de la célèbre bibliothèque Ambrosienne de Milan. Cette bibliothèque contient aujourd'hui près de 100,000 volumes imprimés et près de 20.-000 manuscrits. Une galerie de peintures, de statues, d'antiques et de médailles, dont un grand nombre sont devenues très rares, est annexée à la bibliothèque. Plusieurs de ces trésors furent transportés en France durant la première campagne d'Italie, et notamment une collection manuscrite des oeuvres de Léonard de Vinci. Un seul volume de cette collection retourna à Milan après la paix de 1814. Une rareté dont se glorifie la bibliothèque Ambrosienne est un manuscrit de Virgile, dont les marges portent des notes de l'écriture de Plutarque.

C'est le 5 novembre 1888 qu'Achille Ratti, alors jeune prêtre, fut appelé à devenir bibliothécaire de cette riche collection, en remplacement du père Fortunato Villa et sur la recommandation de Monseigneur Antonio Ceriani, préfet de la bibliothèque.

Mais la Providence l'appela bientôt à Rome où il devint conservateur de la bibliothèque du Vatican "la Mère des Bibliothèques", comme il avait coutume de l'appeler. Il fut ensuite nonce papal en Pologne et archevêque de Milan, ainsi que nous avons dit tout à l'heure. C'est alors qu'il fut appelé à prendre la direction suprême de l'église catholique.

Au lendemain de son ascension au trône apostolique, feu le cardinal Alexandre Luadli, archevêque de Palerme, rappelait des incidents de leur commune jeunesse et vantait en termes touchants la noblesse de caractère de Pie XI, la profondeur de son intelligence et de sa sensibilité, le soin qu'il apporta toujours à l'accomplissement de tous ses devoirs, quels qu'ils fussent.

Le cardinal, qui avait été le compagnon de jeunesse d'Achille Ratti et qui fit avec lui ses études théologiques, rappelait en ces termes leur première rencontre:

"Le jour de mon entrée au séminaire de Milan, mon père m'accompagnait tout fier de son fils. Il m'accompagna au dortoir pour m'aider à passer ma première soutane. Elle s'enfila rapidement, mais lorsque je voulus mettre le col romain, ni mon père ni moi ne savions comment nous y prendre.

A l'autre bout du dortoir, un jeune séminariste de mon âge était à disposer sa modeste garde-robe. Il vit notre embarras et vint à notre secours. Ce garçon qui m'aida ainsi à mettre mon premier col romain était Achille Ratti.

Cela se passait en 1872. Nos relations depuis ont toujours été des plus cordiales, au séminaire de Milan d'abord, puis au Collège Lombard, à Rome. J'eus ensuite la joie de servir sa première messe, à Rome, vers la Noël de 1879, dans l'église de Saint-Charles."

Du caractère du Souverain Pontife, voici ce que dit le même cardinal Luadli:

"Deux mots le dépeignent—ordre et calme. Toute sa vie fut dominée par la règle: son bréviaire, sa méditation, son rosaire et son travail. Le devoir d'abord, ensuite le repos... Personne n'est plus sensible que lui aux témoignages d'amitié. Il reçoit une multitude de lettres et répond à toutes, mais dans ses heures de loisir seulement. Il classe ses lettres comme il classait les manuscrits de la bibliothèque ambrosienne et vaticane. Il s'est fixé un certain nombre d'heures pour le repos et les loisirs. Les choses qu'il ne peut physiquement faire pendant ses heures de travail attendent. Elles seront expédiées le lendemain, ou le surlendemain, aussitôt, de toute manière, qu'il pourra s'en occuper. Leur tour viendra, d'une façon certaine.

A chaque jour suffit sa peine. L'important est de remplir chaque jour le travail de la journée.

"Ordre et calme: telle est sa devise. Cela peut sembler, à première vue, ne pas correspondre à son nom de famille "Ratti", qui signifie "rapidité", et pourtant! En effet, on peut abattre plus de besogne avec ordre et calme qu'on ne ferait d'une manière précipitée."

—o—

LOUIS XVI SERA-T-IL CANONISE ?

L'infortuné monarque, mort en martyr, connaîtra-t-il les honneurs de la béatification et de la canonisation? La chose n'apparaît pas comme impossible, au dire de M. le chanoine Coubé, qui vient de consacrer à ce sujet un long article, dont nous résumons les points essentiels.

Pie XI en promenade dans les jardins du Vatican. Derrière lui un camérier puis un officier de la gendarmerie pontificale.

Il s'agit de savoir pour quel motif le roi a été décapité et dans quels sentiments il a accepté sa condamnation. S'il a été victime d'une haine politique, il ne saurait être question pour lui des honneurs de l'Eglise. Mais s'il est démontré qu'il a été mis à mort en haine de la religion, parce qu'il ne voulait pas trahir les devoirs que lui dictait sa conscience, il peut, en principe, être béatifié.

M. le chanoine Coubé rapporte l'opinion personnelle du pape Pie VI, qui, le 27 juin 1793, quelques mois après le régicide, déclarait qu'un de ses successeurs aurait à décider si Louis XVI devait être proposé à la vénération des fidèles. Pour lui, souverain pontife, rien ne s'opposait à ce que le roi très chrétien fût, un jour, canonisé.

Louis XVI aurait pu sauver sa tête et sa couronne en faisant le signe maçonnique. Il s'y est refusé. Son martyre est prouvé. Or, le martyre prouvé est une cause suffisante de béatification. Verrons-nous le fils de saint Louis sur les autels?.. *(Les Annales)*

Livres et Revues

LEUR AME, roman, par Jean-Chauveau Hurtubise. (Louis Carrier & Cie. Les Editions du Mercure, Montréal, 1929).

ILS sont assez rares les auteurs canadiens qui nous donnent à lire de petits romans d'amour agréablement agencés. Celui de Jean-Chauveau Hurtubise—son premier livre,— possède quelques excellentes qualités. En tout cas, il se lit sans ennui. Pour un roman, c'est un compliment. Le style et le métier sont honnêtes.

Mais Jean-Chauveau Hurtubise, l'auteur même et les personnages de son roman, nous paraissent bien jeunes pour jongler avec l'âme de la femme! Avant d'écrire sur un sujet aussi difficile, le romancier doit d'abord vivre. Aussi, M. Hurtubise a-t-il beau faire, il ne nous apprend rien que nous ne connaissions. Ses deux héroïnes sont une jeune fille et une femme de trente ans. Elles aiment toutes deux le même jeune homme. Qui l'emportera, de la jeunesse ou de l'expérience? C'est à peu près tout le problème.

L'action se passe dans la "bonne société" montréalaise. L'auteur nous y fait pénétrer, mais pas très avant. L'idée qu'il nous en donne est très superficielle. Ses personnages masculins, quelques jeunes gens d'excellente famille, peintres, poètes et romanciers, manquent de simplicité. Ils s'intitulent "intellectuels" et se font donner du "cher maître". Qu'ils attendent un peu!

Le roman est préfacé par Olivier Carignan, auteur des *Sacrifiés*. Jean-Chauveau Hurtubise est un jeune auteur qui mérite d'être suivi et encouragé.

■ ■ ■

CHEZ NOS EDITEURS

Aux Editions du Mercure :
VIEILLES CHOSES VIEILLES GENS, par Georges Bouchard.
Première édition de luxe de l'ouvrage de Georges Bouchard. Vingt-cinq bois gravés d Edwin H. Holgate.

DE LIVRES EN LIVRES, études critiques, par Maurice Hébert.

A paraître prochainement: PAPIERS DE MUSIQUE, par Léo-Pol Morin ; NICOLETTE AUCLAIR, par Marie-Rose Turcot.

M. Jean-Chauveau Hurtubise, auteur de "Leur Ame"

A l'Action Canadienne-Française :
LES HORIZONS, De Henri d'Arles, récit d'un voyage en Californie.
LES HEURES LITTERAIRES, recueil de conférences.

■ ■ ■

AUX EDITIONS J. FERENCZI & FILS
(9, rue Antoine-Chantin, Paris).

LES DAMES PIROUETTE roman, par Marc Elder.

✦ ✦ ✦

RAPPELS. A la Librairie d'Action Canadienne - française (Montréal.)
Un pèlerinage à l'Ecole du Rang par Auguste LaPalme, prêtre.

✦ ✦ ✦

Marges d'Histoire par Olivier Maurault, p. s. s.

■ ■ ■

LES ANNALES

Cette revue bi-mensuelle parisienne est déjà très répandue au Canada français. Depuis quelques années surtout. grâce aux transformations que lui fit subir M. Pierre Brisson, le directeur actuel, fils du fondateur des *Annales*, elle mérite d'intéresser beaucoup plus encore tous les amis de la culture française au Canada.

Les *Annales* ont reproduit dernièrement, en inédit, une oeuvre remarquable de M. Constantin-Weyer: *La Clairière*. Cette oeuvre, comme toutes celles du Prix Goncourt 1929, est consacrée au Canada.

Les *Annales* publient les oeuvres les plus importantes des jeunes maîtres de la littérature française. Elles ont notamment offert à leurs lecteurs : *La Seconde*, de Colette; *La Gerbe d'Or et Le 14 juillet*, d'Henri Béraud; *Le Voyage aux Etats-Unis*, d'André Maurois ; *Paris-Tombouctou* et *Voyage aux Caraïbes*, de Paul Morand; *La Caravane sans Chameaux*, de Roland Dorgelès, etc.

Les *Annales* sont en vente dans toutes les bonnes librairies canadiennes.

LE SORTILEGE

PAR

Eve Paul Margueritte

LE NOUVEAU VENU

On prenait le café, sur la terrasse, devant le lac immobile, pareil sous le soleil, dans sa ceinture de pins sombres, à un grand miroir d'étain. Nulle barque ne ridait la surface de l'eau. L'air vif était d'une transparence limpide, la fraicheur lacustre délicieuse. Février, presque toujours tissé de pluie fine dans les Landes, avait parfois de ces répits pleins de douceur.

Dans le jardin, les boules d'or pelucheuses des mimosas, de véritables arbres au feuillage vert-de-gris, exhalaient leur petite âme suave, une odeur de miel grisante. Les chênes-lièges montraient leurs troncs rocailleux et des pelouses retournées venait une bonne odeur de terre.

La villa de M. Navaros : *Aguaréna* (ce qui signifie en basque: eau et sable) était la plus belle et la mieux tenue d'Hossegor. Les rares passants pouvaient admirer la percée de ses bow-windows aux vitres étincelantes, et ses volets vert sombre.

La fille des Navaros: Maïtena, une jolie brune de dix-huit ans, aux yeux sombres, versa le café dans les tasses blanches, quadrillées, comme la nappe, de bleu et de rouge, à la mode du pays.

Elle servit d'abord l'invité, Me d'Estribat, ancien notaire de Saint-Vincent-de-Tyrosse, retiré des affaires, puis son cousin Vincent Itsaxou, jeune ingénieur et directeur de la scierie dont M. Navaros était propriétaire et dont on entendait le bourdonnement d'abeille industrieuse. Vincent, petit de taille, noir de teint et de visage ingrat, avait un type basque très prononcé.

Mme Navaros, grande forte femme aux traits rudes et cheveux grisonnants, et M. Navaros qui avait dû être fort beau et que l'on sentait dominé par son épouse, semblaient aimer Vincent comme un fils.

—Savez-vous, déclara Me d'Estribat que notre trou perdu compte un habitant de plus?

En dehors de la scierie, de l'auberge Cazère où l'on dégustait des huîtres, de la villa d'Aguaréna, bâtie dans le style basque, avec son toit incliné d'un côté, ses balcons et ses terrasses, de la jolie maison landaise carrée de Me d'Estribat, aux colombages de bois bleu indigo sur briques roses, de la maisonnette que Vincent Itsaxou habitait avec sa mère infirme, Hossegor ne comptait guère que quelques petites demeures basses dissimulées sous la pinède et des métairies pauvres de résiniers, dans la campagne. Les propriétés n'étaient pas murées, mais entourées de brande.

Aussi toute nouvelle arrivée produisait-elle une sensation. La grande ville la plus proche, Bayonne, se trouvait à une vingtaine de kilomètres, mais on éprouvait à Hossegor une curieuse impression d'être au "bout du monde".

La grande forêt avec l'enchevêtrement d'ajoncs, de ronces et de fougères, les tapis de bruyère, les dunes arrondies avec leur végétation luxuriante concouraient à donner une impression de nature vierge.

L'immense plage de sable au bord de l'Océan, partie de celle qui s'étend d'Arcachon à la côte d'Espagne, étonnait par sa monotonie grandiose.

—De qui s'agit-il ? demanda Mme Navaros, avec curiosité.

—Un homme ou une femme? interrogea Jean Navaros.

—Sans doute, quelque neurasthénique en quête de solitude, suggéra Vincent, ou une désenchantée qui vient soigner ici un chagrin d'amour. A moins que ce soit un commerçant de Bayonne ou de Dax retiré des affaires?

—Vous n'y êtes pas, déclara le vieux notaire d'un aif finaud. Il ne s'agit ni d'une neurasthénique, ni d'une dame abandonnée, ni d'un vieux commerçant de province; notre nouvel hôte est un jeune homme charmant, un Parisien.

Maïtena qui n'avait jusqu'alors prêté aucune attention à la discussion, dressa l'oreille. Ses yeux se fixèrent, interrogateurs, sur le visage du vieux notaire. Ce mot de Parisien faisait éprouver à la jeune fille qui n'avait jamais quitté son coin d'Hossegor, (les Navaros étaient venus s'y établir alors qu'elle avait trois ans), une sensation bizarre. Paris représentait pour elle toutes les séductions de plaisir et du luxe, avec quelque chose de plus. Elle imaginait les boulevards avec leurs affiches lumineuses, les théâtres, les restaurants étincelants de clartés, les magasins avec leurs tentations, toute la féerie moderne. Maïtena cependant aimait son pays d'un amour passionné, exclusif. Elle en goûtait profondément la solitude farouche et le charme un peu triste. Mais l'attrait de l'inconnu la fascinait et l'effrayait tout ensemble. Elle eut voulu connaître la terre entière, persuadée d'ailleurs qu'elle préférerait à tout autre le décor d'Hossegor.

—Oui, Mesdames, reprit Me d'Estribat, ravi de la sensation qu'avaient produite ses paroles. Notre nouvel hôte est un Prince Charmant, il vous inspirera le coup de foudre à première vue. C'est un jeune Apollon, une beauté grecque, des traits réguliers, un visage glabre, un grand front lisse comme une dalle, un nez droit, un teint mat, d'épais cheveux noirs, légèrement bouclés et de larges yeux d'un bleu d'infini, sous de longs cils sombres recourbés, d'admirables yeux ardents, presque sauvages. Bref une figure originale, impérieuse qui commande l'attention et que l'on n'oublie pas.

—C'est trop! fit Vincent ironique et un peu envieux. Votre Apollon me dégoûte !

—Je n'aime pas non plus qu'un homme soit trop beau, déclara Mme Navaros.

—Je suis de votre avis, dit Me d'Estribat, s'il s'agit d'une beauté uniquement physique. Mais toute la personne de mon jeune inconnu dégage une beauté morale; il porte la noblesse inscrite sur son visage et aussi l'intelligence. Il appartient à la race élue, supérieure aux faiblesses et aux vanités du monde.

—S'il est aussi séduisant que vous le dites, fit Maïtena, il ne restera pas longtemps ici.

—Pourquoi cela? dit Vincent, agacé de voir l'intérêt que Maïtena prenait au nouveau venu. Vous vivez bien à Hossegor, moi aussi. Il est vrai qu'un Parisien frivole s'ennuiera dans notre retraite.

La jeune fille, une fois de plus, ressentit le ton agressif du Basque. Vif et emporté, Vincent ne ménageait pas celle qu'il traitait en soeur. Ayant toujours connu Maïtena, il la considérait comme une fillette, mais celle-ci se faisait femme. Basque, elle appartenait elle aussi à cette race particulière, à la fois ardente et contenue, fière et orgueilleuse, capable en bien et en mal de sentiments extrêmes.

—Que vient faire ici ce bel étranger ? demanda Mme Navaros, pratique.

—Voilà ce qu'on ignore encore, et ce qui intrigue, avoua Me d'Estribat.

—Il ne viendrait pas pour l'adjudication du domaine de Peyhorade ? s'enquit Jean Navaros, inquiet.

Il avait des vues sur une partie de cette immense forêt, plantée de pins et de chênes-lièges, située entre la mer et le lac, qui s'étendait sur plus de deux cents hectares, et dont il souhaitait acheter un morceau; le placement serait avantageux, car la résine se vendait bien et les pins y étaient fort beaux.

—Cela m'étonnerait, car j'ai rencontré ce matin, au marché de Saint-Vincent-de-Tyrosse mon successeur et ami Me Labuque, qui est chargé par les héritiers du marquis de Peyhorade de la vente du domaine. Il m'a énuméré les noms des compétiteurs qui veulent se partager cette dépouille et celui de Claude Sainville ne figure point parmi eux.

— Votre jeune étranger s'appelle Claude Sainville ? demanda Maïtena de sa voix grave et chaude, en dégustant chaque syllabe de ce nom comme un sorbet exquis.

Pourquoi certains noms résonnent-ils d'un attrait indéfinissable?

—Oui, Mademoiselle, un joli nom n'est-ce pas? Digne de celui qui le porte. Claude Sainville ! Cela vous a un petit air de héros de roman, ne trouvez-vous pas?

—Je n'aime pas ce nom, moi, dit Vincent, d'un air sombre. Il est trop efféminé.

—Ça n'a pas l'air très sérieux, renchérit madame Navaros, qui en femme simple se défiait de tout ce qui avait une allure romanesque.

—Comment est-il donc arrivé ? demanda M. Navaros. Pas le chemin de fer. J'étais à la gare de Marennes ce matin pour l'arrivée du train de Paris. (J'attends une pièce pour une de mes scies à rubans, un arbre-montant cassé par la faute d'Onesse, mon contremaître) et je n'ai pas vu descendre le moindre voyageur. De même au retour, le long de la route, je n'ai vu passer aucune auto, ce qui est rare!

—Depuis la guerre, dit Vincent, les autos se sont multipliées. Elles ont envahi nos routes de sable où ne passaient autrefois que les lents attelages de boeufs accouplés par deux, ou les charrois d'arbres entiers tirés par les mules harnachées.

—La jument alezanne Nora qu"on attèle, et que Maïtena monte quelquefois, commence à s'habituer aux autos. Mais mon vieux cob: Tambour, saute encore au moindre son de trompe. Avant-hier sur la route de Bayonne, il a manqué me jeter dans le fossé.

—Ah! les temps sont bien changés, soupira M. d'Estribat, vous verrez un jour prochain ce pays sauvage envahi par les étrangers Un gras bijoutier de Biarritz va, dit-on, faire construire une villa au bord du lac. Et Onesse a vendu pour dix mille francs, son terrain d'un hectare à une famille de Bordeaux, qui veut faire bâtir pour passer l'été à Hossegor... Enfin Me Labuque ne m'affirmait-il pas qu'une société allait se fonder pour l'exploitation de tout ce coin perdu des Landes.

—Mais déjà, avant la guerre, dit Jean Navaros, la chose avait été tentée.

—Sans succès, compléta Mme Navaros.

—Je sais. cette société avait fait faillite, dit Me d'Estribat. Il y a eu la guerre. Mais l'affaire peut être reprise avec succès. La commune est toute disposée à céder ses terrains moyennant un bon prix.

—Comme si elle ne s'était pas déjà enrichie, intervint Vincent. Au prix où se vend la résine!... Près de deux mille francs la barrique!

—C'est moi qui serais contente si le pays se civilisait un peu, dit Madame Navaros. Si vous croyez que c'est drôle pour une maîtresse de maison de ne jamais savoir quoi ordonner pour le déjeuner. Le boulanger et le boucher viennent d'Ygos. S'ils oublient de passer, on n'a qu'à boucler sa ceinture.

—Il faut élever des poules et des lapins, comme moi, dit Me d'Estribat qui était fier de sa basse-cour et de son clapier.

—Nous avons un beau potager, ce qui n'est déjà pas un mince résultat dans ce terrain de sable. Les haricots et les tomates nous reviennent d'ailleurs assez cher. De plus, nous tuons un cochon chaque année à Noël et mangeons des saucisses et des jambons jusqu'à Pâques et souvent même jusqu'à la Pentecôte.

Pendant cet intermède prosaïque, Maïtena était palpitante. Jamais le terre à terre maternel ne l'avait autant agacée.

—Tout cela n'explique pas, dit-elle, comment votre inconnu a débarqué chez nous. Il n'est pas tombé de la lune en avion, je suppose? On aurait entendu le bruit du moteur.

—En effet, dit Me d'Estribat, il a choisi un moyen de locomotion beaucoup moins moderne et a débarqué (c'est le cas de le dire) en bateau.

—Où donc? Pas sur les rives du lac? demanda Vincent surpris.

—Non, notre lac a beau être relié à la mer par un canal, il ne contiendrait pas, même à marée haute, assez d'eau pour le tonnage du petit yacht blanc qui a amené M. Sainville. L'Argo—tel est le nom de ce joli navire—a jeté l'ancre dans le port d'Ygos.

—Voilà une arrivée peu banale, remarqua Jean Navaros. Quelle toison d'Or vient ici conquérir ce nouveau Jason ?

—Mystère! Mystère! cher ami. Nous en sommes encore réduits aux conjectures. Mais patience, tout se saura bientôt.

—Si M. Sainville est descendu à Ygos, fit Maïtena d'un air boudeur, il n'est pas tout à fait notre voisin, comme vous le disiez.

—Attendez, chère enfant, vous ne me laissez pas parler! M. Sainville a débarqué à Ygos, mais il s'installe à Hossegor.

—Où donc? demanda avec curiosité Mme Navaros. L'auberge tenue par Orazie Cazères me semble un séjour bien sommaire pour le fortuné possesseur d'un yacht.

—Aussi n'est-ce pas chez Orazie qu'il est descendu, fit avec lenteur Me d'Estribat qui ménageait ses effets.

—Alors je ne vois pas où, fit Maïtena.

—Cela vous intrigue, Mesdames. Hé bien il a loué, vis-à-vis, vers le milieu du lac, sur l'autre rive à l'endroit où le morceau de forêt qui sépare le lac de l'océan est le plus étroit la petite maison appartenant à Cazère, que celui-ci loue quand il peut, et utilise le reste du temps pour serrer ses engins de chasse et de pêche. Il y habite même à l'automne quand il va affûter la palombe.

—Que disais-je ! s'exclama Vincent qui décidément n'éprouvait aucune sympathie pour le nouveau-venu. C'est un neurasthénique ou un fou.

Maïtena lui lança un regard singulier que Me d'Estrbiat intercepta au passage.

"Hé! Hé, songea-t-il, il ne faut pas se fier à l'eau qui dort. A la place des parents je surveillerais cette petite". Et à voix haute.

—Vous n'y êtes pas, monsieur Itsaxou, fit le notaire avec chaleur. M. Sainville me donne l'impression d'un homme équilibré et parfaitement maître de lui. C'est sûrement une nature énergique, je dirais presque indomptable. A travers ses paroles simples et précises, qui vont droit au but, on sent en lui une force. Et, en le voyant, on évoque invinciblement l'idée d'un conquérant; sur son front, on lie les vastes projets, les grandes pensées, un idéal dans ses larges yeux bleus qui semblent regarder à l'horizon au-dessus des hommes. Jason, avez-vous dit tout à l'heure monsieur Navaros en entendant le nom de son bateau? Oui, ce surnom lui convient certainement. Il doit avoir un but et toutes les ténacités pour y atteindre. Ou je me trompe fort ou cet homme est un ambitieux prêt à conquérir le monde. Ce n'est pas un individu ordinaire. Il fera sûrement de grandes choses.

—Vous lui avez donc parlé ? s'écria Maïtena.

C'est-à-dire, qu'après avoir assisté ce matin au débarquement de M. Sainville dans le port d'Ygos je prenais un porto au café de l'Espérance avec le docteur Garigad, j'ai retrouvé celui-ci un peu plus tard chez Cazère, où j'ai pu l'étudier à loisir, juste avant de venir savourer chez vous, mes chers amis, un de ces délicieux repas, servi sur le joli linge du Béarn, comme seule Mme Navaros sait en offrir à ses invités. Je ne connais aucune maison où l'on déguste d'aussi succulents confits d'oie et des foies de canard aussi délectables. Je crois, entre nous, que Cazère vous réserve les plus belles huîtres de son parc. Quant à votre vin des sables, je ne sais où vous le prenez, mais je n'ai pu encore m'en procurer du pareil.

Mme Navaros, d'un sourire reconnaissant admit la justesse du compliment. Elle se donnait assez de mal pour que tout fût parfait à sa table.

—Encore un peu d'Izarra? proposa-t-elle au gourmand notaire qui accepta.

—Cette liqueur d'herbes des Pyrénées passe pour digestive, dit-il.

Maïtena emplit le verre de Me d'Estribat qui huma l'arome parfumé, avant de déguster à petites gorgées, les yeux mi-clos, le liquide jaune d'or.

Maïtena n'osait plus ramener le bonhomme au sujet qui la passionnait par crainte de faire remarquer son insistance; mais ses rougeurs subites, alternant avec une pâleur mate, la fébrilité de ses mains, l'éclair de son regard auraient décelé son émotion intérieure à des yeux moins distraits que ceux de ses parents. Seul Vincent la remarqua et se renfrogna davantage, ce qui accentuait le caractère déjà austère de sa physionomie.

Ce fut Jean Navaros qui reprit la conversation au point interrompu.

—Votre Sainville s'est installé dites-vous dans la petite maison de Cozère qu'on appelle "l'Esquirro", pour peu de temps sans doute?

—Mais non, il a loué pour un an. Cazère n'en revenait pas. Notre aubergiste est ravi de l'aubaine, et il en a profité pour demander un prix disproportionné avec la simplicité de la maisonnette, mais notre Jason, qui possède peut-être déjà la Toison d'Or n'a pas marchandé; l'affaire a été conclue séance tenante. M. Sainville a payé le premier semestre en signant l'engagement de bail (c'est ainsi que j'ai appris son nom) et a réquisitionné la grande charrette à boeufs des Cazère pour qu'on aille chercher cet après-midi, à bord de l'Argo ses malles et bagages. Il emménage sans doute en ce moment. Les Cazère se chargeront de lui porter chaque jour en barque les provisions nécessaires et comme il cherchait un domestique, Orazie. lui a indiqué le jeune Jean Mugron qui sait faire la cuisine.

—Je le connais dit Mme Navaros, un gentil garçon, c'est le neveu d'Agathe, notre femme de chambre et le cousin de Zélie, la petite bonne des Itsaxou. Je crois qu'il cuisine assez bien, mais j'espère que M. Sainville aime l'ail et l'huile, car les gens du pays en mettent dans tous les plats.

—L'Esquirro est gentiment meublé, dit le vieux notaire, Cazère l'avait louée, une année, à une Américaine excentrique échouée ici sous Dieu sait quel prétexte, et cette étrangère avait fait beaucoup de frais pour rendre la maison confortable. Le chauffage central, l'électricité y sont installés. Il y a une salle de bains. Mrs. Watson avait même le téléphone!... C'est elle qui a renouvelé le mobilier: des sièges et des bahuts du pays, de vieux meubles simples mais agréables de lignes, Cazère avait eu de la chance.

—Votre Sainville sera là comme un roi! railla Vincent.

—Que peut bien venir faire ici ce jeune homme? répéta M. Navaros rêveur, résumant par sa question la curiosité générale.

II

MAITENA

Personne, sauf Vincent, n'avait re marqué le trouble de Maïtena, lorsqu'il avait été question du nouveau-venu. M. et Mme Navaros considéraient toujours, malgré ses dix-huit ans, leur fille comme une enfant. A la voir journellement ils ne s'étaient pas aperçus de la transformation et que Maïtena était devenue une femme. Elevée depuis l'enfance dans ce désert, sauf son séjour à Dax à la pension des demoiselles Dorveux, sans amie de son âge, sans confidente, Maïtena, s'était peu à peu repliée sur elle-même. Le père, qui après avoir été ramasser un petit pécule en Argentine, était venu s'établir quinze ans auparavant à Hossegor, s'était peu à peu englué dans la somnolence provinciale; quand il n'était pas à la scierie, il passait tout son temps au Café de l'Espérance, à Ygos-Plage. bien assez de mal à faire régner une Souprosse; le médecin: M. Garigad et un certain M. d'Arjuzan, propriétaire d'un ridicule petit castel. Ces messieurs se livraient à d'interminables manilles, coupées de discussions politiques diffuses.

Quant à Mme Navaros, entièrement occupée de soucis ménagers, elle avait bien assez de mal à faire régner une autorité incontestée sur Bathilde, la cuisinière, sur le jardinier-cocher, son époux, Simon et sur la femme de chambre Agathe, mère de la jeune Zélie, qui servait chez les Itsaxou, pour s'occuper activement de Maïtena.

Elle croyait s'être acquittée envers sa fille, pour l'avoir fait instruire d'abord par la vieille Mlle Minizan, et l'avoir mise ensuite en pension à Dax, chez les demoiselles Dorvenx.

A dix-huit ans, Maïtena avait acquis des connaissances moyennes en français, en histoire et en géographie, mais ses lectures personnelles l'avaient autrement développée. Elle parlait un peu l'anglais et l'espagnol, était bonne pianiste et chantait agréablement. Elle avait une voix riche, profonde qui, mieux cultivée, aurait pu être très belle; Maïtena était née musicienne, elle possédait le don. De combien d'ennuis elle s'était consolée en faisant de la musique pour elle seule.

La musique et les fleurs étaient ses seules distractions. Maïtena avait sa roseraie qu'elle entretenait elle-même et dont elle était fière.

Les occupations de Maïtena étaient soumises à une régularité monastique. La jeune fille devait se lever le matin à sept heures. A huit heures, petit déjeuner en commun. Ensuite, la jeune fille partait à bicyclette au "bourg" faire les commissions dont sa mère pouvait avoir besoin. De dix heures à midi, elle étudiait son piano. Après le déjeuner qui réunissait à nouveau la famille, Maïtena était libre; elle voguait dans sa yole sur le lac, ou plus souvent se promenait avec sa mère, à moins que son père ne consentît à monter à cheval avec elle, ce que Maïtena préférait, car elle adorait l'équitation. Toute petite, elle avait appris à se tenir en selle. Par la suite, M. Navaros avait acheté une jument Nora qui pouvait s'atteler et se monter. Lui avait un vieux cheval de régiment : *Tambour* qui dressait les oreilles si par hasard il entendait une trompette.

A vivre sans amies et sans camarades de son âge, Maïtena avait pris l'habitude de peu parler et de vivre en elle-même. Ses parents, très différents d'elle, ne la comprenaient guère.

Maïtena s'était peu à peu réfugiée dans le rêve. Elle vivait une existence tout intérieure, à demi-hallucinée. A l'insu de ses parents, elle avait dévoré la bibliothèque provenant de son grand-père paternel: le docteur Navaros, savant obscur, érudit et dilettante. Elle avait lu les tragiques grecs, les vieux fabliaux français, Montaigne, les classiques Hugo et Shakespeare l'avaient enthousiasmée.

Ces lectures variées avaient peuplé son cerveau d'images confuses. Elle avait déjà vécu en pensée plusieurs existences imaginaires. Car elle se représentait ses rêves avec tant d'intensité qu'ils devenaient pour elle la réalité. Cependant que d'un air paisible, elle écoutait les gronderies maternelles, ou semblait absorbée par une broderie, elle se livrait aux dangereuses méditations de la solitude. Que de belles heures elle avait passées seule, la journée finie, enfermée dans sa chambre, à lire tard avant la nuit, alors que tout le monde dormait à *Aguaréna*. Ces lectures lui avaient donné la confuse révélation d'une vie passionnée. Elle avait modelé son idéal à la ressemblance des héros de l'Histoire et du roman et en avait conçu le mépris des hommes médiocres.

L'idée qu'il ne lui arriverait jamais rien l'épouvantait.

Dans un terrain ainsi préparé la venue d'un étranger jeune, beau, supérieur devait déchaîner dans le coeur de Maïtena les passions latentes qui y sommeillaient. Toutes ses puissances de rêve, toutes ses aspirations confuses se cristallisèrent sur le jeune homme qui incarna pour elle l'idéal.

Ce soir-là, Maïtena repassait dans son esprit la conversation du déjeuner. Qu'il devait être noble et séduisant, ce Claude Sainville ! Une nature d'élite, sûrement! Oh! connaître un être supérieur, quelqu'un qui s'intéressât à des sujets plus poétiques que le nombre de planches débitées par la scierie, comme Vincent, ou les potins d'Ygos qui passionnaient M. Navaros, ou la paresse des domestiques et le coût du beefsteack qui obsédaient Mme Navaros.

"Un jeune Apollon, avait dit Me d'Estribat, grand. élancé, des yeux bleus d'infini sous d'épais cheveux bouclés noirs. Une beauté physique, sûre garante d'une beauté morale."

Comme il devait être différent de Vincent, le seul homme jeune que connût Maïtena! Son cousin était petit de taille, malingre, avec un visage ingrat.

Et elle, Maïtena, était-elle jolie? Jamais elle ne s'était posé cette question.

Elle contempla d'un oeil critique son image dans le miroir au-dessus de la cheminée. Son petit visage bronzé, énigmatique, ne lui déplut pas. Elle avait une jolie peau dorée comme un beau fruit. Les sourcils noirs traçaient deux arcs, nets et minces qu'on eût dit dessinés par un pinceau chinois. Ses cheveux très noirs, aux reflets fauves, étaient lissés en arrière et noués sur la nuque en un gros chignon tordu. Ils découvraient un joli front d'ivoire poli. Parfois elle les laissait flotter dénoués sur les épaules, la tête enserrée à la mode basque, d'un foulard bleu. Les yeux sombres fendus en amandes, paraissaient immenses sous les longs cils recourbés. Ils disaient l'innocence et la malice. Mais parfois ils laissaient entrevoir des profondeurs troubles.

"Les traits sont assez bien, remarqua-t-elle, mais la bouche est un peu grande, les sourcils trop marqués. Mes cheveux sont abondants, mais sans finesse. J'ai l'air d'une gitane avec mes bras bronzés par le soleil, mon visage halé. Inutile de me le dissimuler, je suis noire comme un pruneau. Bah ! l'ensemble est passable. Il me semble que je puis être aimée. Pourquoi Claude de Sainville ne m'épouserait-il pas?

Et elle s'abandonna avec ivresse à cette première méditation amoureuse, où se mêlaient espérances et craintes.

Maïtena s'approcha de la fenêtre qui était ouverte, et par laquelle entraient toutes les senteurs du jardin, intensifiées par la nuit. La lune éclairait le paysage baigné de clarté bleuâtre, les pins noirs qui faisaient masse d'ombre et les chênes-liège au feuillage pâle. Le croissant de lune se reflétait en fau-

cille argentée dans l'eau du lac qui scintillait comme un miroir. Au loin, sur l'autre rive, une lumière brillait au milieu des arbres.

—C'est l'Esquirro ! murmura Maïtena. Il ne dort pas encore. Oh! l'entrevoir seulement!

Ce souhait à peine formulé, un désir irrésistible la saisit. Pourquoi n'irait-elle pas faire un tour jusqu'aux abords de la maison de Cazère? Bien souvent. elle sortait ainsi le soir à l'insu de ses parents qui se couchaient de bonne heure. Souvent, après les journées étouffantes de l'été, elle allait jusqu'au bord de la mer, respirer l'air du large. Une fois le pont de bois rustique franchi, qui enjambait le canal, elle traversait en dix minutes la forêt qui sépare le lac de l'Océan, et après avoir escaladé les dunes, descendait sur l'immense plage qui, d'Arcachon à Saint-Sébastien décrit sa courbe harmonieuse, le long des flots. Là, étendue sur le sable tiède, face aux étoiles, Maïtena écoutait le sourd grondement de l'Océan qui berçait en elle des songes confus. La nuit favorisait sa rêverie, le silence ajoutait à son recueillement · c'est alors que sa vie intérieure s'exprimait avec le plus de force. Ou bien, elle chantait de sa voix riche et grave ses chansons préférées, de vieux airs basques ardents et nostalgiques. Elle sentait à ses lèvres le goût de sel de l'embrun. Les heures coulaient rapides et douces. Elle rentrait sans avoir rencontré âme qui vive dans la maison dont toutes les fenêtres et portes restaient ouvertes, tant la confiance régnait, absolue, en ce désert.

Ses sorties l'hiver étaient plus rares. Le froid et la pluie la retenaient au logis.

Mais ce soir-là, Maïtena ne put résister à la tentation: la nuit était tiède comme une nuit de printemps. Elle jeta un manteau de laine sur sa robe et se glissa dehors sans bruit, en ayant soin d'ouvrir tout doucement la grille du jardin pour l'empêcher de grincer.

Elle s'avança lentement d'abord sur la digue qui bordait le canal; une fois le pont de bois franchi, elle se mit à courir dans le sentier feutré d'aiguilles de pin, qui longeait le lac sur l'autre rive. Le silence nocturne se peuplait pour elle de bruits familiers: la rumeur monotone de l'océan sur la grève là-bas par delà les arbres et les dunes ; la fuite d'un écureuil dans les branches, la chute d'une pomme de pin parmi les fougères. Une saine odeur de résine flottait. La marée était étale et l'eau du lac salin clapotait doucement sur le sable pâle. La clarté lunaire teintait de blanc le ruban du sentier et tâchait çà et là d'argent le sommet des pins, les bruyères et les ajoncs.

Maïtena ressentait une allégresse légère jamais éprouvée jusqu'alors. Elle aspirait l'air vif à pleins poumons. Il lui semblait que dans sa vie close entrait le vent du large.

Etait-il possible qu'un nom seul, la simple évocation d'un fantôme, eût opéré ce miracle? Jason! Maïtena essayait de se rappeler la légende, apprise autrefois, du héros Thessalien. Petit fils de Créthéus, le fondateur d'Iolchos, Jason avait été élevé par le centaure Chiron sur le Pélion. Arrivé à l'âge d'homme, il réclamait à son oncle, qui le lui avait usurpé, son royaume. Pelias promettait de le lui rendre, en échange de la fabuleuse Toison d'Or. Jason organisait alors, pour la Colchide, avec cinquante héros, sur le vaisseau *Argo*, la fameuse expédition des *Argonautes*. Il accomplissait mille exploits surprenants et sortait vainqueur de redoutables épreuves, grâce à l'amour de la magicienne Médée. Il réussissait enfin à conquérir sur le dragon qui la gardait, la Toison d'Or, et régnait d'abord avec Pélias sur Iolchos, puis avec Médée qu'il épousait, sur Corcyre.

Le petit volume expurgé dans lequel Maïtena avait étudié la mythologie taisait la suite de l'histoire: comment Jason infidèle abandonnait Médée pour Glauké, fille du roi Créon et les fureurs de Médée égorgeant sa rivale et les enfants qu'elle avait eus de Jason. Ou si par la suite, elle a lu Euripide et Hésiode, Maïtena a oublié la fin de la légende. Aussi se prit-elle à murmurer: "S'il est Jason, puissé-je être Médée ? Que ne donnerais-je pour être la magicienne qui l'aiderait à surmonter toutes les épreuves, à s'emparer de la Toison d'Or et à conquérir un royaume."

Elle avait couru si vite qu'elle s'arrêta, le souffle coupé, pour reprendre haleine. Puis, elle se remit en chemin à pas lents, mais aimantée invinciblement par la fenêtre éclairée qui se rapprochait peu à peu. Bientôt, elle distingua la façade blafarde de la maisonnette. Le jardin, planté d'un noyer, d'un cèdre, de pins et de chênes-liège, n'était pas clos, sauf sur le derrière par une haie de troènes intermittente. Sur le devant, aucune clôture. On descendait quelques marches taillées dans le remblai et l'on accédait à la petite plage de sable fin qui glissait en pente douce jusqu'au lac. A marée haute, l'eau venait battre contre la petite digue de pierre qui surélevait le terre-plain ; dans les chambres, lambrissées de sapin comme des cabines, on devait, par les fenêtres étroites, éprouver l'impression d'être en paquebot.

Une seule fenêtre était éclairée au rez-de-chaussée. Maïtena supposa que ce devait être celle du salon. Les volets n'étaient pas fermés. Maïtena contourna la baie de troènes et s'approcha de la fenêtre. Son coeur battait tumultueux, ses oreilles bourdonnaient et elle avait comme un nuage devant les yeux. On l'eût bien étonnée si on avait dit à Maïtena la veille seulement, qu'elle oublierait la naturelle pudeur féminine au point de venir épier dans sa demeure un étranger dont elle ne savait rien. Une passion plus forte qu'elle la dominait, où entraient de la curiosité, l'émoi du mystère, et, si ridicule que soit ce mot s'appliquant à un inconnu, de l'amour.

Romanesque, prête à s'éprendre du premier venu qui incarnerait son "idéal" de jeune fille ignorante et passionnée, Maïtena devait fatalement dédier à Claude Sainville la tendresse inassouvie de son coeur et "cristalliser" sur la personne du jeune homme les puissances de rêves de sa dévorante imagination.

Maïtena s'approcha à pas de velours et colla son visage à la vitre. Son émotion était si forte que tout d'abord, comme une chauve-souris éblouie par la lumière et se cognant aux murs, elle ne distingua rien.

Mais, ses yeux s'habituant, elle le vit soudain.

Claude Sainville était assis dans un fauteuil paysan devant une table de bois rustique qu'éclairait un flambeau de cuivre électrique voilé d'un abat-jour jaune. Il tenait un crayon à la main et jetait des notes rapides sur des feuilles de papier étalées devant lui.

Maïtena put le contempler à loisir. Son visage se présentait de trois quarts, le côté gauche sortant de l'ombre. Il était aussi beau que l'avait dit le vieux notaire; mais sa distinction était trop grande pour que cette beauté fut choquante. Il avait en plus une noblesse d'expression incomparable et une attitude pleine d'élégance et de fierté. Son grand front lisse portait le sceau du génie, et ses immenses yeux bleus avaient les reflets de l'acier. Rien qu'à le voir on admirait sa grâce, on lui supposait tous les talents.

Claude réalisait toutes les qualités extérieures de son idéal. Maïtena fut subjuguée. Ce visage d'audace et de fierté devait la poursuivre de son obsession.

" C'est un surhomme, jugea-t-elle. Quoi qu'il entreprenne il doit réussir. Je l'aime, je serai sa femme!"

Elle lisait clairement sur son front la certitude d'une grande destinée.

Le jeune homme semblait triste et préoccupé. Par moments, il appuyait sa belle tête dans sa main longue et blanche et se perdait alors dans une méditation qui n'avait rien de joyeux.

"Il souffre, pensa-t-elle. Quel peut bien être son tourment ? Comme je voudrais le consoler!" Elle était aimantée, comme par une force qui l'attirait hors d'elle-même. Elle était sur le point de frapper à la porte. Mais tout d'un coup elle crut percevoir, venant du lac, un bruit de soie déchirée. Pas de doute, une barque s'approchait de la petite plage. Maïtena se rejeta dans l'ombre du cèdre. Quel visiteur nocturne venait trouver Claude Sainville à cette heure tardive?

La barque glissait doucement sur l'eau moirée, laissant derrière elle un sillage d'argent. Une forme noire assise au milieu, ramait d'un mouvement égal et sûr. Etait-ce un homme, une femme? Les cheveux coupés courts que le reflet lunaire faisait paraître presque blancs, permettaient le doute. La barque accosta et la silhouette sauta à terre. Le manteau sombre s'écarta. Maïtena vit alors une femme jeune, vêtue d'une robe de crêpe blanc, très élégante, drapant un corps svelte et élancé. Son coeur se serra. Que venait faire cette personne chez Claude Sainville? Car l'inconnue venait bien pour lui seul. Elle amarra la barque et s'avança sans hésitation jusqu'à la porte où elle frappa quelques coups légers. Celle-ci s'ouvrit presque aussitôt et la haute taille de Claude Sainville se dressa dans l'encadrement. Maïtena ne l'avait pas cru si grand et si fort.

Les yeux du jeune homme cl'gnèrent surpris dans l'obscurité du jardin, mais il dût reconnaître aussitôt la nouvelle venue, car il poussa une exclamation de joie éperdue:

—Vous! Vous ici! cria-t-il d'une voix chaude et vibrante, en saisissant la main de la jeune femme vêtue de blanc, qu'il pressa contre son coeur.

Cette voix, au timbre mordant, révélait par sa seule prononciation une personnalité.

—Je n'ai pas voulu partir sans vous

dire un dernier au revoir, répondit-elle d'une voix que Maïtena injustement, jugea perçante et artificielle.

—Entrez, dit Claude en s'effaçant pour la laisser passer.

La jeune femme tourna la tête vers la barque comme pour s'assurer que celle-ci ne serait pas emportée par le flot et Maïtena vit distinctement son visage. De jolis traits fins, un nez droit, une bouche petite et charnue comme une cerise, des yeux gris et des cheveux blands mousseux. Elle ne devait pas avoir plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Déjà elle détournait la tête et pénétrait dans la maison, suivie de Claude. La porte se referma sur eux dans un claquement sourd, qui retentit douloureusement dans le coeur de Maïtena. Elle restait clouée à sa place, stupide et égarée.

La pensée de Claude Sainville l'avait si intensément obsédée tout le jour, qu'elle en était presque arrivée à prendre sa chimère pour une réalité. Il lui semblait qu'elle avait des droits sur Claude et pour un peu elle eut estimé, qu'en recevant, ce soir, une rivale chez lui Claude trahissait Maïtena. Une invisible main l'étreignait à la gorge, elle avait un brouillard humide devant les yeux.

Maintenant, un regret poignait Maïtena de son espionnage. Son rêve avait été si beau! Fallait-il déjà s'en éveiller? Elle n'osait plus s'approcher de la vitre et cependant, possédée comme toutes les natures extrêmes, du besoin d'aller jusqu'au bout de sa souffrance. elle éprouvait la tentation de se repaître d'un spectacle qui lui déchirerait certainement le coeur.

N'y pouvant tenir, comme poussée par une force surnaturelle, elle gagna la fenêtre. L'inconnue était maintenant assise dans le fauteuil qu'occupait Claude précédemment. La lumière du flambeau tombait sur ses cheveux couleur de blé mur. L'inconnue était vraiment très belle avec son teint de lait et de nacre, ses traits réguliers, son épiderme satiné. Elle avait des yeux gris-bleu. Toute sa physionomie, avait quelque chose d'immatériel que démentaient cependant le nez fort, aux narines ouvertes et les lèvres sensuelles.

—Elle est plus belle que moi, pensa Maïtena, oh! bien plus belle. Mais elle est sûrement plus âgée.

Claude était agenouillé aux pieds de la jeune dame en blanc, et tenait ses mains. Il la contemplait avec un air d'adoration. Ses lèvres remuaient: sans doute murmurait-il des paroles d'amour.

Maïtena ne put supporter cette vue. Elle s'enfuit comme une bête blessée, les mains pressées contre son coeur, avec le sauvage désir de l'emporter sur sa rivale.

Un psychologue profond a dit: "Perdre un bonheur rêvé, renoncer à tout un avenir, est une souffrance plus aiguë que celle causée par la ruine d'une félicité ressentie, quelque complète qu'elle ait été: l'espérance n'est-elle pas meilleure que le souvenir?"

Maïtena avait l'impression d'un écroulement. On objectera qu'elle ignorait la veille l'existence de Claude, et que son désespoir ne pouvait être bien profond. Erreur. La force d'un sentiment réside dans son intensité et non dans sa durée. L'imagination de Maïtena, l'avait, en ces quelques heures, emportée si loin, qu'elle ne pouvait plus maintenant revenir en arrière. La jeune fille était bouleversée d'avoir découvert que Claude aimait une autre femme. Les sanglots l'étouffaient. Au bout d'une centaine de mètres, Maïtena dut s'arrêter pour pleurer à son aise. Les larmes coulaient de ses yeux, intarissables. Elle se répétait: "Il en aime une autre. Et moi, je n'aimerai jamais que lui! Mon âme lui appartint, dès la première minute, dès que j'entendis prononcer son nom. Mais pourquoi renoncerais-je à lui? Je suis aussi jolie que cette inconnue. Hé bien, je lutterai, il me préférera, je serai sa femme."

Les nuages s'étaient éloignés et la lune brillait d'un éclat extraordinaire. On y voyait presque comme en plein jour. Sur le lac, une barque descendait vers Ygos, portée par le jusant.

Maïtena reconnut dans le bateau, à l'arrière, la silhouette de l'inconnue vêtue de blanc. Au milieu, maniant les rames, se tenait Claude Sainville. Il restait indifférent à la féerie nocturne, toute la beauté du monde se concentrait pour lui sur le visage nacré de la jeune femme.

"Comme il l'aime!" gémit Maïtena.

La barque la dépassa, et, à coups de rames rapides, gagna le port d'Ygos. La jeune fille la perdit de vue. Elle ne vit pas la barque accoster aux flancs du petit yacht blanc: *l'Argo* ni l'inconnue remonter à bord.

Elle n'entendit pas Claude Sainville, penché sur une petite main blanche, murmurer d'une voix tremblante:

—Adieu, mon seul amour!

Couchée dans son lit, Maïtena cherchait en vain le sommeil, poursuivie par les images tumultueuses de cette journée si remplie. Elle avait éprouvé plus d'impressions violentes en ces quelques heures que pendant tout le reste de son existence. Il lui semblait que maintenant seulement elle commençait à vivre. N'avait-elle pas eu la révélation de l'amour et de son cortège: la curiosité, la dissimulation, la jalousie, la souffrance?

Elle s'endormit presqu'à l'aube, d'un sommeil lourd et angoissé, et fit ce rêve étrange.

Un décor grec classique, tel qu'on en voit sur les toiles du Poussin: colonnades de temples, statues de Phidias, oliviers d'argent, ciel d'indigo, la Méditerranée, un palais de marbre, des salles fraîches, parquets de mosaïque, atrium, cours intérieures, jets d'eau. Maïtena n'est plus Maïtena, elle est Médée, épouse de Jason, reine de Corcyre.

Claude-Jason, de retour de l'expédition des Argonautes, a rapporté de Colchide la Toison d'Or. Il a surmonté toutes les difficultés, il a vaincu le Dragon, il a conquis un royaume et l'amour de la magicienne Médée. Ils connaissent le parfait bonheur et cependant Médée n'est pas heureuse ; une angoisse lui étreint le coeur. Elle pressent un malheur. Elle a raison de trembler: Jason ne l'aime plus, Jason en aime une autre. Penchée à la fenêtre du palais, elle regarde le lac, non la mer qui scintille, calme et d'un bleu de bleuet. Il fait grand jour, et cependant, la lune haut dans le ciel épand une clarté blême.

Médée voit Jason s'avancer vers le rivage. Une nef vient d'accoster. On peut y lire en grosses lettres le nom d'Argo. Pourquoi ces caractères français? Nous sommes en Grèce.

Des esclaves s'agitent, des étendards se déploient, un chemin de planches recouvert de tapis précieux, relie bientôt le navire à la terre. Un cortège s'avance. En tête, une grande femme blonde, merveilleusement belle, enveloppée de voiles blancs, le front ceint d'un diadème. Des suivantes l'accompagnent.

—C'est Glauké, fille du roi Créon, murmure-t-on, la future épouse de Jason.

Cette Glauké a les traits de l'inconnue qui rendit, ce soir, visite à Claude Sainville.

Claude, non Jason, se précipite au-devant de la jeune princesse. Il lui baise les mains avec ferveur, puis il la conduit vers le palais.

Médée, la magicienne, contemple longuement le beau visage de sa rivale. Son coeur se soulève de haine:

"Je la tuerai! dit-elle. Je la tuerai!"

Et Maïtena s'éveille le coeur battant à coups précipités.

—Quel rêve absurde, dit-elle en se frottant les yeux.

III

VINCENT

Maïtena n'était pas seule à avoir veillé ce soir-là. Si, de sa chambre, la jeune fille avait guetté la lumière solitaire qui brillait à l'Esquirro, Vincent de chez lui avait gardé longtemps les yeux fixés sur la fenêtre illuminée de la chambre de Maïtena.

Si cette journée avait été pour Maïtena une journée d'ivresse qui lui avait apporté la révélation de l'amour, cette journée pour Vincent, qui avait éprouvé la même révélation, avait été une journée d'angoisse affreuse.

Le jeune homme, qui connaissait Maïtena depuis toujours, s'était juré que sa cousine serait un jour sa femme. Les intérêts de Vincent n'étaient-ils pas liés à ceux de son oncle Navaros? N'était-il pas naturel qu'il épousât sa cousine, la fille du patron?

Mais jusqu'alors, Maïtena n'était pour lui qu'une fillette sans conséquence, il croyait de bonne foi, avoir pour elle une affection quasi-fraternelle. Il avait fallu que se dressât devant lui, le spectre d'un rival, pour que Vincent comprit qu'il aimait Maïtena d'un amour possessif et véhément. Les paroles de Me d'Estribat, concernant Claude Sainville, l'intérêt visible que sa cousine avait pris à l'étranger, lui avaient été un supplice. Vincent s'était rendu compte qu'il tenait passionnément à Maïtena, que la vie sans elle serait dépourvue d'intérêt et qu'il était prêt à tout pour la garder, fût-ce au prix d'un crime.

"Rien n'est perdu, heureusement, pensa-t-il. Elle ne connaît pas cet inconnu. A moi de m'arranger pour qu'elle ne le voit pas et pour qu'elle ne s'éprenne pas de lui."

C'est alors qu'il avait vu la silhouette noire de Maïtena s'encadrer à sa fenêtre, le visage tourné vers l'Esquirro.

"Elle pense encore à lui, murmura-t-il. Il faut absolument que je parle à mon oncle et fasse ma demande en mariage dès demain; il n'y a plus de temps à perdre. Tiens, Maïtena éteint la lumière, elle va sans doute se coucher."

Mais non, quelle était cette ombre furtive qui se glissait dans le jardin ? Sa cousine? Impossible! Où irait Maïtena à cette heure tardive. Tout le monde dormait à Aguaréna.

Une supposition horrible traversa l'esprit de Vincent: était-il possible que Maïtena se rendit à l'Esquirro? Mais non, c'était fou.

Le jeune homme descendit furtivement l'escalier pour ne pas éveiller sa mère qui reposait dans sa chambre et Zélie, la petite bonne, qui devait ronfler depuis longtemps au rez-de-chaussée. Il ouvrit la porte et s'étonna ; à quoi pensait Zélie ? Le verrou n'était pas tiré. Heureusement qu'il n'y avait pas de voleurs en ce pays perdu. Que volerait-on d'ailleurs chez eux?

Dehors, il hésita un moment, mais ses yeux s'habituant à l'obscurité, il aperçut, franchissant déjà le pont de bois, la silhouette de sa cousine. Pas de doute, Maïtena se dirigeait vers l'autre rive. Il la vit bientôt s'engager dans le petit sentier feutré d'aiguilles de pins qui longeait le lac et aboutissait à l'Esquirro.

Une colère le souleva. Quel était donc le but de cette effrontée? Il la suivit de loin en étouffant le bruit de ses pas. Il la vit, le coeur étreint d'angoisse, s'approcher de la maison de Claude, il la vit se reculer dans l'ombre lors de l'arrivée de la barque; puis, avec soulagement, reprendre le chemin du retour.

Que faisait-elle? Comment, cette sotte pleurait pour avoir découvert que son inconnu avait l'esprit occupé d'une autre? Vincent faillit se montrer pour consoler sa cousine, et lui déclarer son amour. Mais une crainte le retint : Maïtena était orgueilleuse et fière. Elle ne pardonnerait pas à son cousin d'avoir deviné son secret. Mieux valait pour Vincent garder pour lui ce qu'il avait surpris et en déduire une ligne de conduite. Il laissa s'éloigner Maïtena et ne se remit en route qu'au bout d'un long moment. La barque qui emmenait Claude et son amoureuse vers Ygos l'avait dépassé.

Un bruit de feuilles froissées fit tressaillir le jeune homme. Qui pouvait bien venir par là? Un résinier attardé? Tout le monde devait dormir à cette heure-ci. Un animal? Non plus. Vincent perçut un bruit de voix. Un nuage passa devant la lune et l'obscurité régna presque complète. Le jeune homme fit quelques pas avec précaution. Il ignorait la peur, mais les émotions précédentes l'avaient énervé. Si c'étaient là des maraudeurs ou de mauvaises gens? Il retint son souffle et écouta.

—Je t'aime, disait une voix de femme, qu'il crut reconnaître.

—Ma chérie, répondait une voix d'homme étouffée.

A ce moment la lune sortit de derrière son nuage et éclaira le visage des amoureux. Vincent avec surprise reconnut Zélie, la jeune bonne de sa mère, et le cousin de celle-ci, Louis Mugron qui venait d'être engagé comme domestique par Claude Sainville.

En entendant un bruit de pas, le couple se sépara vivement.

—Tiens, c'est toi Zélie, dit Vincent, étonné.

La jeune landaise parut atterrée d'être ainsi surprise par son jeune maitre.

Elle rougit, pâlit et balbutia:

—Je... Je venais faire une commission à... mon... cousin de la part de maman.

—Je serais étonné que ta mère te laissât sortir seule à cette heure-ci, fit Vincent sévère. Peu importe; je rentre à la maison. Viens avec moi!

—Oui, Monsieur, tout de suite. Bonsoir, Louis.

—Bonsoir Zélie, à bientôt. Dis à ta mère que sa commission sera faite.

Vincent, suivi de la jeune bonne, se dirigea vers le pont de bois, tandis que Louis Mugron s'éloignait en sens inverse, dans la direction de l'Esquirro.

—Tu n'as pas honte! fit vivement Itsaxou dès que le jeune domestique fut hors de portée de leurs voix. Te promener la nuit, à l'insu de ta mère, seule avec un amoureux. Tu ne sais donc pas que tu risques de te perdre de réputation, malheureuse!

—Je ne fais rien de mal, Monsieur, gémit la petite. J'aime Louis et il m'aime: nous devons nous marier.

—Alors, pourquoi vous cachiez-vous comme des coupables? Ta mère est-elle au courant de vos projets?

—Non, Monsieur, je ne lui ai encore rien dit, parce que le père Mugron ne veut pas entendre parler de ce mariage.

—Quelles sont ses objections?

—Il a quelque bien et maman et moi ne possédons rien. Il souhaite une autre union pour son fils et veut lui faire épouser la fille d'Onesse, qui aura en dot une métairie à Magesq.

—Alors, pourquoi continues-tu à voir ton cousin, imprudente! s'écria Vincent en forçant la voix.

—Parce que nous nous aimons, Monsieur, et qu'il n'épousera jamais Augustine Onesse, qui a le visage grêlé, qui est brêchedent et acariâtre. Nous ne pouvons pas nous marier maintenant parce que Louis n'a que vingt ans et n'a pas encore fait son service militaire, mais sitôt atteinte sa majorité, si son père ne veut pas consentir, il lui enverra les sommations respectueuses et nous serons heureux.

—Si ton fiancé change d'avis d'ici-là ?

—Oh non, Monsieur, fit Zélie avec une tranquillité sereine, je suis sûre de lui.

—Et ta mère ne sait rien?

—Non, monsieur, fit la petite landaise reprise de terreur. Et je vous supplie de ne rien lui dire, car elle m'empêcherait de voir Louis et j'en mourrais !

Vincent, malgré lui, écoutait avec sympathie s'exprimer un tourment frère du sien. Cet accent passionné trouvait un écho dans son âme.

—Ecoute, dit-il au bout d'un moment, je ne dirai rien, à la condition qu'à l'avenir tu m'obéiras aveuglément.

—Monsieur sait que je lui suis toute dévouée, ainsi qu'à Mme Itsaxou, et qu'il peut entièrement compter sur moi.

—Même si je te demande des choses qui pourraient te paraître bizarres, il faudra les faire sans chercher à comprendre. Pour prix de ton obéissance, je vous aiderai à vous établir, toi et ton fiancé quand vous vous marierez.

—Oh! monsieur est trop bon, s'exclama Zélie troublée.

En fait, Vincent ne savait pas très bien encore de quelle façon Zélie pourrait le servir, mais il pressentait obscurément qu'une alliance avec la fiancée du domestique de Claude Sainville pourrait lui être utile.

IV

LE NAVIRE FANTOME

—Il est sept heures cinq, Maïtena ! cria madame Navaros en ouvrant la porte, lève-toi, paresseuse!

Maïtena, qui venait de s'éveiller du trouble cauchemar, ne répondit pas. Elle éprouvait une immense lassitude et une courbature des membres comme si on l'avait rouée de coups. Elle se jeta à bas du lit et procéda, sans alácrité, à sa toilette. Puis elle descendit pour le petit déjeuner.

Des troncs entiers, préalablement allumés avec des "gemelles" et des pommes de pins, brûlaient avec des crépitements joyeux dans la monumentale cheminét, aux revêtements de chêne. Les matinées et les soirées sont fraiches en hiver dans les Landes. Les parents de Maïtena étaient déjà attablés. Mme Navaros exposait à son mari ses griefs contre Simon le cocher-jardinier qui n'arrosait pas suffisamment les haricots: ceux-ci se desséchaient et la prochaine cueillette serait coriace. De plus, il avait négligé de laver la charrette anglaise qui était, affirmait Jeanne Navaros, d'une "saleté repoussante."

Pierre Navaros écoutait d'une oreille distraite, blasé sur les récriminations ménagères de sa femme. Il n'avait même pas la ressource de s'absorber dans la lecture de son journal, le courrier, apporté par le facteur d'Ygos, n'étant distribué à Hossegor qu'une fois par jour, entre trois et cinq heures, selon que le père Orx s'attardait plus ou moins longtemps chez Orazie Cazère, à boire du petit vin de pays.

Aussi Pierre Navaros accueillit-il avec plaisir l'entrée de sa fille qui allait faire diversion:

—Bonjour, petite, fit-il d'un ton joyeux. On a bien dormi? Que fait-on ce matin? Je vais encore jusqu'à la gare de Marennes voir si ma pièce de scie à ruban est arrivée. Veux-tu que je t'emmène, la promenade est jolie.

—Volontiers, papa, fit Maïtena en beurrant un toast.

—Et ton piano? fit la mère.

—Bah! pour une fois. Maïtena travaillera cette après-midi, dit Pierre Navaros.

Sa femme ne répondit pas et prit l'air d'une martyre habituée à se plier sans murmurer à la tyrannie maritale.

—Et je rapporterai d'Ygos au retour les commissions dont tu auras besoin, maman.

—Justement aujourd'hui il ne me faut rien. Si cependant tu trouvais du poisson au port, rapporte-le moi; on en mange si rarement dans ce pays!

—Entendu, maman, fit Maïtena joyeuse.

—Va te préparer, fillette, dit M. Navaros. Simon attelle. Je l'entends qui fait sortir Nora de l'écurie.

Maïtena ne se fit pas prier et courut jusqu'à sa chambre coiffer un chapeau et enfiler un sweater.

En repassant devant la cuisine, elle vit madame Navaros en grande conférence avec Bathilde, donner ses ordres pour le déjeuner. Maïtena rejoignit son père devant la grille.

Simon, type du landais petit, brun, visage ratatiné, s'avançait en tenant

Nora par la bride. Il souleva son béret en apercevant la demoiselle. La charrette anglaise—étaient-ce les reproches de Mme Navaros—luisait d'un vernis impeccable. M. Navaros qui aimait conduire prit les rênes, sa fille s'assit à côté de lui.

—Simon, n'oublie pas d'arroser les haricots ce matin, commanda M. Navaros, qui se souvenait à propos des recommandations de sa femme.

—Bien, Monsieur, fit Simone avec déférence.

Nora prit le trot le long de la route plate bordée de pins, qui conduit à Ygos. La voiture franchit le petit pont qui enjambe la jolie rivière du Bouret. Bientôt des landes de bruyères et d'ajoncs annoncèrent l'approche de l'océan. On dépassa Ygos-bourg où se trouvent les boutiques et les habitations, avant d'arriver à Ygos-port égayé par les toits rouges de quelques villas louées à des familles de Bordeaux ou de Toulouse, et le va-et-vient de ses barques de pêche.

—Tiens, remarqua Jean Navaros, le yacht *Argo* de ce M. Sainville, dont nous parlait hier Me d'Estribat, a disparu.

—Ce yacht était peut-être un "bateau", répondit Maïtena en essayant de plaisanter, quoique le seul nom de celui qui depuis vingt-quatre heures absorbait toutes ses pensées l'eut fait pâlir.

—Non, je l'ai aperçu hier après-midi. Ce n'était pas un mythe; mais un ravissant petit navire capable d'affronter de longues traversées. Il y avait d'ailleurs à bord un véritable équipage. Les matelots faisaient le nettoyage quand je suis passé hier. Tout était d'une propreté extrême : les cuivres luisaient comme de l'or et le pont était actiqué comme une salle de bal. Tout Ygos était sur les quais à admirer. Le chef-douanier Escource, n'en revenait pas: "Ah! bien, disait-il tout fier, on n'a jamais rien vu de pareil dans le port d'Ygos. Il faut être milliardaire pour posséder un bijou pareil."

—Mais, fit Maïtena, d'une voix qui tremblait, si ce yacht appartient à M. Sainville, comment se fait-il que ce navire-fantôme, ne soit plus là ?

La charrette tournait à angle droit sur la route de Marennes qu'accidentent les dunes hérissées de pins et de chênes-liège, aux troncs écorcés couleur d'iode, les creux de vallées tapissées de fougères, les fourrés de bruyères, de ronces et d'ajoncs, ceux-là étoilés de fleurs jaunes. La charrette conduite par Nora dépassait des attelages de mules ou de lents chariots, chargés d'arbres énormes et trainés par des boeufs accouplés.

—Je l'ignore, fillette. M. Sainville est peut-être reparti aussitôt arrivé.

Le coeur de Maïtena s'arrêta de battre. Elle n'avait pas envisagé cette hypothèse. Son espionnage nocturne lui avait bien montré Claude Sainville en compagnie d'une belle inconnue, descendant en barque vers Ygos. Mais elle avait alors supposé que le jeune homme raccompagnait la dame en blanc jusqu'au bourg ou à bord de l'*Argo*. Elle n'avait pas pensé que Claude pourrait être déjà reparti. A la réflexion elle se rassura. Puisque Claude s'était installé à Hossegor, c'était pour y rester. D'ailleurs lorsqu'elle l'avait vu, la veille au soir, solitaire dans sa petite maison de l'Esquirro — avant la venue, il est vrai, de sa Dulcinée— Claude ne songeait pas au départ. Maïtena s'alarmait à tort.

—Non, il n'a pu quitter le pays, dit-elle, puisqu'il a loué pour un an la maison de Cazère et s'y est installé hier après-midi.

—C'est donc qu'il a envoyé son yacht remiser dans un port mieux aménagé. A moins que l'*Argo* n'appartienne à des amis à lui qui l'auraient déposé en passant à Ygos.

—Sans doute, fit vivement la jeune fille qui revoyait dans son souvenir la jolie dame blonde.

Une puissante limousine, passant en trombe, fit faire un écart à la jument.

—Maudite civilisation ! grommela Pierre Navaros! On n'aurait jamais vu d'auto ici avant la guerre !

—Dire que les gens possédant un yacht, voyagent à leur guise autour du monde, murmura la jeune fille rêveuse.

—Il n'y en a pas beaucoup, chérie, ce luxe nécessite une colossale fortune. Comme dit le brave Escource: "Il faut être milliardaire pour s'offrir des fantaisies pareilles."

—Mais, si les yachts sont peu nombreux, il doit être facile de connaître le nom de leurs heureux possesseurs. J'aimerais savoir à qui appartient l'*Argo,* fit Maïtena d'un ton incertain.

—Je ne te savais pas si curieuse, petite. Il est vrai que tu n'as guère de distractions à Hossegor et ta mère te tient bien serrée. Mais oui, il doit être facile de savoir à qui appartient l'*Argo*. Notre brave Escource est certainement renseigné. Il a dû vérifier les passeports des passagers à bord du bateau. Si ça t'amuse, nous l'interrogerons au retour.

—Oh! Oui! fit Maïtena d'un ton faussement enjoué. Cela m'amusera beaucoup!

Le reste du trajet, à peine sept kilomètres, lui parut interminable. La route descendait en pente légère, puis remontait pour redescendre en montagne russe. De chaque côté, se dressaient les pins gemmés, avec leurs longues blessures par où s'écoulait la résine dans un petit pot, fixé au bord de la "carpe". Les chênes-liège, écorcés à mi-hauteur, faisaient songer, avec leurs troncs dénudés et rouges, à des écorchés-vifs.

Une dernière montée les amena à la gare de Marennes, située en dehors du village. Il fallut interroger les employés, attendre l'arrivée du train de Paris, assister au débarquement des bagages, décharger les colis au nom de Jean Navaros. Maïtena s'énervait. Enfin, les caisses chargées, les pourboires réglés, on se remit en route, Maïtena gardait le silence, l'esprit tendu vers le mystère qui allait peut-être s'éclaircir pour elle. Escource allait-il lui révéler le nom de celle qu'aimait Claude Sainville? Elle eut voulu activer le trot paisible de Nora, pousser la charrette dont les roues s'enfonçaient parfois dans les bas-côtés sablonneux, lorsqu'on se rangeait à droite pour laisser passer un bicycliste ou une voiture plus rapide. On croisait parfois un résinier, le hapchot sur l'épaule, ou une vieille chargée d'un fagot.

Les maisons étaient rares, espacées, tapies sous les arbres comme des tortues dans leur carapace. Le département des Landes est un des moins peuplés de France. Les villages sont souvent séparés par de grandes distances les uns des autres.

Enfin du sommet de la dernière dune on aperçut la mer. Maïtena aspira le souffle salé. Puis ce furent les toits rouges des villas de la plage, et enfin le petit port d'Ygos, enfermé dans sa digue de pierre. M. Navaros s'arrêta devant le café de l'Espérance et aussitôt le domestique accourût tenir la bride de Nora. Il salua familièrement M. Navaros en qui il reconnaissait un habitué.

—Ces Messieurs ne sont pas encore là, dit-il, faisant allusion aux partenaires habituels de M. Navaros à la manille, M. Souprosse célèbre un mariage et le docteur Garigad a été appelé à Hossegor pour le fils d'Orazie Cazère qui s'est cassé le bras. Quant à M. d'Arjuzan on ne l'a pas encore aperçu ce matin.

—Merci, Julien, je ne viens pas pour ces Messieurs, dit M. Navaros un peu gêné. Avez-vous vu M. Escource.

—Tenez, le voici là-bas, sur la digue, près de la pinasse qui revient chargée de maquereaux, dit Julien.

—Je le vois, merci. Viens, Maïtena, tu pourras acheter le poisson que t'a demandé ta mère.

La jeune fille suivit son père avec une nonchalance affectée. Son coeur dansait dans sa poitrine. Qu'allait-elle apprendre?

—Hé! Adieu, Escource! s'exclama M. Navaros qui parlait volontiers aux gens du pays leur propre langage, comment va ?

—Té, bonjour M. Navaros! Quel bon vent vous amène ? Venez-vous acheter du maquereau. Il est bien beau, mais vous vous y brûlerez; le patron en demande chaud.

—Ma fille en prendra trois livres. Et alors, Escource votre beau yacht est déjà parti?

—L'*Argo* a levé l'ancre cette nuit même, M. Navaros. Un joli bateau, hé? On n'en voit pas souvent de pareil.

—A qui appartient-il donc? demanda M. Navaros en lançant un clin d'oeil malicieux à sa fille qui feignait de s'intéresser uniquement à l'achat du poisson et ne paraissait pas écouter la conversation. Est-ce la propriété de ce Parisien qui a débarqué hier et qu'on appelle M. Sainville?

—Oh! que non, le pauvre! Lui c'était un simple passager. Le bateau, un *yaute* ils appellent ça, appartient au baron de Surger.

—Henri de Surger ? interrogea M. Navaros, soudain intéressé et d'un ton déférent. Oh! Oh! je ne m'étonne plus alors. Les Surger sont aussi connus et aussi riches que les Rotschild.

Et en son esprit s'évoqua cette puissante famille qui rivalise avec tous les potentats de la finance des deux mondes. D'origine sémitique et allemande, l'ancêtre Joseph Meyer Surger, simple changeur, puis banquier, avait fait débuter la fortune de la famille par de fructueuses spéculations. Des souverains avaient été ses obligés. C'est ainsi que l'Empereur d'Autriche en 1815 avait, par reconnaissance anobli sa famille en donnant à son chef le titre de baron. Joseph Meyer Surger était mort en laissant une colossale fortune à cinq enfants qui firent souches à Vienne, à Londres, à Paris, à Gênes,

à Berlin où chacun fonda une maison de banque. Henri de Surger était le fils de James, celui qui s'était établi à Paris. Régent de la Banque de France, président du Conseil d'Aministration des Chemins de fer du Nord-Etat et du Sud-Etat sans parler de ses autres titres, Henri de Surger était une force. Protecteur des Arts et des Sciences, il avait été un des premiers à favoriser l'aérostation en faisant construire un dirigeable: le *Surger,* qui avait été s'échouer en Afrique. Dans ses vastes salons de l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, il donnait des fêtes royales où se rencontrait tout ce que l'élite compte de noms connus et de célébrités dans le monde des lettres, des arts, de l'industrie et de la finance.

—Henri de Surger, répétait-il admiratif. Je ne m'étonne plus.

A ce nom, Maïtena avait tressailli. Son cas était plus désespéré qu'elle n'avait cru. Si sa rivale était une Surger, elle devait perdre tout espoir. Avec quelles armes une simple fille comme elle pourrait-elle lutter? Une seule chance lui restait. Que la blonde inconnue fût, comme Claude Sainville, une passagère sur l'*Argo* et non l'héritière d'une des plus grosses fortunes d'Europe et du monde entier. Elle attendit, palpitante, son verdict.

—Et encore vous n'avez pas vu l'intérieur du bateau, reprit le bavard Escource. Un vrai palais! Quand je suis monté à bord pour voir les passeports, on m'a introduit dans un vrai salon, avec des tapis où l'on enfonçait jusqu'aux mollets, des divans avec des coussins de toutes les couleurs, des sièges dorés, des espèces de tentures brodées représentant des machins chinois ou japonais, de grosses idoles en or ou en bronze qui en faisaient des grimaces effrayantes Il faut aimer ça, c'est un genre, mais ça fait riche!

—M. Surger était à bord? demanda Pierre Navaros avec curiosité.

—Oui, c'est lui qui m'a reçu, un monsieur bien poli pour un personnage si considérable. Imposant de taille, grand et une forte carrure. Des cheveux grisonnants, et un visage énergique. Quelqu'un de puissant, fit Escource avec conviction.

—Il était seul à bord? demanda encore M. Navaros.

—Non, il y avait sa fille, une bien belle personne blonde et habillée de blanc avec le chic de Paris et des perles grosses comme des noisettes autour du cou. Puis des passagers : M. Sainville, qui est resté ici, un ménage dont j'ai oublié le nom, deux autres messieurs dont un était le marquis de Monthalant et une dame seule. Tout ce monde est descendu à terre hier après-midi. Ils ont fait le tour du bourg d'un air dégoûté en disant : "Quel trou ! Comment peut-on vivre ici?" Ils ont regardé le lac qui justement était à sec et à marée basse ils ont dit: "Un lac ça? Non une plage sans eau. C'est là que ce pauvre Claude veut habiter? Il n'y restera pas huit jours, lui qui déteste la campagne". J'ai supposé qu'ils parlaient de M. Sainville. Des poseurs quoi? Puis ils ont tous remonté sur l'*Argo*. On les a vus dîner aux lumières. Il y avait de la musique. Après le dîner, ils se sont mis à danser. Puis le bateau a levé l'ancre vers onze heures du soir.

—Père, dit Maïtena, j'ai terminé mes achats. Partons, veux-tu ?

V

UNE LETTRE D'AMOUR

Les deux jours qui suivirent, l'attitude de Maïtena fut si étrange que Mme Navaros cependant peu perspicace, finit par s'inquiéter:

—Voyons, qu'as-tu? demanda-t-elle en essayant de lire sur le visage fermé de sa fille.

—Mais rien maman, fit Maïtena d'un ton réservé.

—Tu es malade, tu as des soucis? Je me demanderais lesquels par exemple? Tu as tout pour être heureuse : une existence confortable, des parents dont tu es le seul enfant et l'unique intérêt, enfin un amoureux qui ne demande qu'à devenir un fiancé. Est-ce que notre petit coeur aurait battu? Trouverais-tu qu'il ne se décide pas assez vite? Songe en ce cas, ma fille, que tu as seulement dix-huit ans et que ton père et moi ne sommes pas pressés de te perdre. Je te dirai pour te rassurer qu'il a déjà pressenti ton père et que nous l'avons prié d'attendre.

—De qui parlez-vous donc, maman, demanda Maïtena qui parue sortir d'un rêve.

—De Vincent, naturellement. Tu n'as pas été sans remarquer que tu n'es pas indifférente à ton jeune cousin. Il éprouve maintenant à ton égard des sentiments autres que ceux d'un frère. Cette union nous plairait à ton père et à moi.

—Moi, épouser Vincent? s'exclama la jeune fille d'un ton si véhément que Mme Navaros en fut décontenancée.

—Pourquoi pas ? hasarda la mère avec moins d'assurance. Ton cousin est un directeur consciencieux. Sous ses ordres la scierie fonctionne à merveille. Ton père compte bien le prendre un jour prochain comme associé. Plus tard, c'est lui qui héritera de l'entreprise.

—Que papa dispose de sa scierie comme il l'entend. mais de moi, non!

—Tu dis? insista Mme Navaros, qui habituée à voir sa fille lui obéir, n'en croyait pas ses oreilles.

—Je dis que j'ai pour lui une amitié de soeur mais que je ne l'épouserai jamais.

—Ah bien! put seulement proférer la mère prise au dépourvu. Tu es une drôle de fille. Avec qui comptes-tu donc te marier. Les prétendants sont rares par ici, ma petite.

—Je me marierai avec un homme qui me plaira, que j'aimerai et qui m'aimera. Et si je ne le rencontre pas, je resterai vieille fille.

Mme Navaros leva les bras au ciel :

—Cette enfant est tout à fait folle ! Mais tu as donc perdu l'esprit, ma pauvre Maïtena.

—Je ne crois pas, maman. J'ai seulement un peu de migraine. Je te demande de me dispenser de mon piano aujourd'hui. Je voudrais me reposer.

—Va te reposer, ma fille. Tu en as en effet grand besoin, car tu raisonnes comme une enfant. J'espère que tu iras mieux demain et que tu envisageras plus sainement les choses.

La journée parut interminable à Maïtena. Elle refusa de dîner et passa une nuit affreuse. Son imagination lui représentait sans cesse devant les yeux l'image de Claude aux genoux d'Agnès de Surger, et cette image lui déchirait le coeur. Les paroles imprudentes de Me d'Estribat sur Claude Sainville, la brève vision du jeune homme à travers une vitre, n'eussent pas suffi à déchaîner chez la jeune fille un pareil incendie si le terrain n'avait été préparé par les rêveries, les lectures, la solitude dans laquelle Maïtena vivait. Une étincelle avait suffi à mettre le feu aux poudres. Celui-ci une fois déclaré, tout lui avait servi d'aliment ; rien ne pouvait l'éteindre, pas même la découverte par la jeune fille que celui qu'elle avait distingué en aimait une autre.

"Il n'y a rien de définitif entre Claude et Agnès, essayait-elle de se convaincre. Sinon il ne viendrait pas s'installer seul ici, dans ce désert pendant que sa Dulcinée court le monde. Il ne peut s'agir entre eux que d'une amourette sans conséquence. Si M. Sainville vient habiter ce trou perdu, c'est sans doute qu'il ne possède aucune fortune. Peut-être vient-il ici pour sa santé? Il semblait bien pâle hier soir. Que ne donnerais-je pour être son infirmière, pour le soigner, le guérir, pour lui assurer un confort qu'il ne peut sans doute pas s'offrir. Or, un homme pauvre ne peut prétendre à la main d'Agnès de Surger, ce serait de la folie. Donc l'espoir m'est encore permis. Il pourrait m'aimer... Je l'épouserais....

Ainsi raisonnait Maïtena dans le noir de sa chambre, bercée par le lointain murmure de l'océan sur la grève. Soudain le vent s'éleva et gémit dans les pins, des éclairs d'abord lointains puis plus rapprochés sillonnèrent le ciel, illuminèrent tout le paysage comme des feux de bengale verts, le grondement du tonnerre ébranla toute la maison, Maïtena ouvrit grande la fenêtre et aspira le souffle salé.

"L'orage!" murmura-t-elle. Son être était en harmonie avec les éléments déchaînés. Quand la pluie se mit à tomber en gouttes pressées, Maïtena éprouva un bien-être comme si toutes ces cataractes rafraîchissaient son âme.

Au réveil, elle vit un ciel gris et triste qui contrastait avec le temps ensoleillé de la veille. La verdure humide paraissait neuve. Le sable avait déja absorbé l'humidité de la nuit. Comme elle descendait au jardin, Maïtena aperçut Agathe devant la grille qui ouvrait, comme tous les matins, le portail pour les fournisseurs. Il lui sembla voir fuir une ombre.

—Avec qui parlais-tu? demanda-t-elle.

—C'était Louis qui me disait bonjour en passant. Il va chercher le lait du matin chez Orazie. C'est une promenade à pied! Louis me racontait que M. Sainville était déjà installé et travaillait chez lui avec acharnement. Tout le monde se demande ce que cet étranger vient faire dans le pays. Il écrit tous les jours des tas de lettres à des tas de gens, continua Agathe bavarde. Justement ce matin Louis ne peut aller à Ygos, parce que sa bicyclette est démolie. Il était ennuyé à cause du courrier de son patron à mettre à la poste. Je lui ai dit que Zélie pourrait s'en charger. La petite va au bourg chercher des médicaments chez

le pharmacien, pour la pauvre Mme Itsaxou qui a souffert cette nuit de violentes douleurs dans les jambes.

Maïtena écoutait avec intérêt ces renseignements concernant Claude. Sa pensée était si pleine de lui que les moindres détails concernant le jeune homme lui fournissaient matière à rêver. Elle avait eu un peu honte de son indiscrétion du premier soir et cependant elle était si heureuse d'avoir entrevu le jeune homme qu'elle faisait taire ses remords. Elle souhaitait maintenant qu'un prétexte lui permit de parler à Claude Sainville et de faire connaître au jeune homme l'existence de Maïtena. Elle recherchait la solitude afin de mieux penser à son héros. Aussi fut-elle contrariée lorsque se trouvant, ce jour-là, après le déjeuner dans sa chambre, tandis que son père faisait la sieste, Mme Navaros lui cria:

—Maïtena ton cousin est là, je n'ai pas le temps de le recevoir. Agathe m'attend pour la lessive. Vois-le un moment.

La jeune fille descendit à contre-coeur. Depuis la demande en mariage que lui avait transmise sa mère, Maïtena ne témoignait plus à l'égard de Vincent la même familiarité. Bien que son cousin ne lui eût parlé de rien, une contrainte s'était installée entre eux.

— Bonjour, Vincent, dit Maïtena. Comment va ta mère.

—Mieux, merci, dit le jeune homme. Et toi, Maïtena, tu semblais soucieuse ces jours-ci. As-tu des ennuis?

—Mais non; quelle idée absurde!

Elle ajouta un peu impatientée:

—Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite ?

—Je voulais te demander conseil.

—A quel sujet? dit Maïtena, déjà sur la défensive.

Vincent allait-il revenir sur sa proposition? Cependant Mme Navaros avait dû lui dire que leur fille ne voulait pas se marier pour l'instant.

Mais elle s'alarmait à tort.

—Voici, dit le jeune Basque. Le hasard m'a mis en possession de cette lettre. Veux-tu la lire et me donner ton avis ?

Sans méfiance la jeune fille prit le feuillet et déchiffra la fine écriture serrée, une écriture élégante et mâle :

A Mademoiselle Agnès de Surger,
à bord du yacht *Argo*, dans le
port de Lisbonne (Portugal).

"Ma bien-Aimée,

"Quand vous recevrez ces lignes, des mers nous sépareront. Cependant, vous ne serez pas moins proche de mon coeur qu'hier où vous m'abandonniez votre main que je couvrais de baisers passionnés.

"Votre image, Agnès, est mêlée à toutes mes pensées: je vous vois partout. Cette forme blanche dans le jardin, entre le mélèze et le pin parasol, c'est votre robe flottante. Les ajoncs sous le soleil, ont le reflet doré de vos cheveux. L'eau du lac n'est pas plus bleue que l'iris de vos yeux. Comme vous avez été bonne d'embellir quelques instants de votre chère présence, mon humble demeure. Je crois y respirer encore votre parfum, ce mélange d'oeillet et d'ambre que j'aime tant. Maintenant je vous imagine assise dans le fauteuil paysan devant ma table de travail; je suis à vos genoux. Nous faisons des projets d'avenir... quand nous serons mariés... Agnès, Agnès, qu'avez-vous donc pour m'avoir ensorcelé à ce point?

"Souvent je pense à notre première rencontre. Vous souvenez-vous ? Déjà un an d'écoulé depuis ce jour inoubliable; la scène est toujours présente à ma mémoire. C'était sur l'Acropole d'Athènes. Le ciel était d'un indigo inouï et la lumière si pure que l'on distinguait au loin la campagne, les oliviers d'argent et les ruines du temple de Thésée.

"Quel lieu de rendez-vous prédestiné! Je me rendais par mer à Constantinople où j'allais étudier pour une société un projet de ligne de chemin de fer turque.

"L'*Aréthuse*, le bateau des Messageries sur lequel je faisais la traversée, fit escale au Pirée. Je descendis comme tout le monde pour monter jusqu'à Athènes et visiter l'Acropole.

"J'errais émerveillé dans ces ruines illustres, lorsque soudain, entre les colonnes tronquées des Propylées, vous m'êtes apparue. Je n'oublierai jamais cette vision. Vous aviez retiré votre chapeau et le teniez à la main. Vos magnifiques cheveux, non encore coupés en ce temps-là, rutilaient au soleil. Je fus ébloui. Une véritable toison d'or! Mes amis m'ayant surnommé Jason, je ne sais trop pourquoi, car je ne suis, ou plutôt je n'étais avant de vous connaître guère plus ambitieux que la plupart des jeunes hommes de mon époque, je me murmurais à moi-même:

"Pour conquérir cette toison d'or-là, j'affronterais volontiers les plus redoutables épreuves. Pour elle je serais capable, moi aussi, de tuer le roi Cusikos, de dompter les taureaux aux pieds d'airain, de leur faire labourer le champ consacré à Arès, de massacrer les géants et de vaincre le dragon."

"C'est alors, qu'un des hauts talons de vos élégantes chaussures se prit dans une dalle brisée; vous auriez perdu votre équilibre et seriez tombée sans la main secourable que je vous tendis. Oh! le sourire de vos lèvres rouges quand vous avez relevé la tête, l'expression humide de votre regard! Dussé-je vivre cent ans, je ne les oublierai jamais. Agnès, je vous aime. Comprenez-vous ce que cela signifie?

"Tout mon être vous appartient: mes pensées, mon coeur, mon âme, mon travail. Vous êtes devenue mon but, ma seule raison de vivre. Vous m'êtes plus chère que moi-même. Si je devais vous perdre, je me tuerais, car alors l'existence pour moi n'aurait plus aucun sens. Etes-vous un peu fière d'être aimée aussi passionnément, aussi totalement? Oui, sans doute, puisque vous m'avez permis d'espérer, puisque vous me considérez comme votre fiancé, malgré la secrète opposition de votre père. Je sais les conditions que vous mettez à notre union, ou plutôt celles qu'impose votre père. Agnès, je serai riche bientôt ou vous ne me reverrez plus. Je surmonterai tous les obstacles. Je vaincrai le dragon! Votre fiancé sera digne de vous! Je comprends que Mlle de Surger ne puisse épouser Claude Sainville, jeune dilettante ingénieur à l'occasion, brillant élève de Polytechnique, possédant pour toute fortune un pauvre petit million. Je comprends seulement maintenant que c'est honteux d'être arrivé à mon âge, trente ans le mois prochain, sans avoir accompli de grandes choses.

"Pour vous mériter, je deviendrai célèbre, je serai riche. Déjà j'aurais dû résoudre le petit problème de centupler mon capital, mais les circonstances m'ont trahi. Cette fois-ci, je suis sûr de réussir. Dans moins d'un an, Agnès, je vous rappellerai votre promesse et mettrai votre père en demeure de m'accorder votre main... Il ne pourra plus refuser. Ma chérie, je crois que ce jour-là je perdrai la tête de bonheur.

"Nous referons n'est-ce pas, ensemble cette croisière, dont le souvenir reste pour moi si vivace. Comment, par quel miraculeux enchaînement de circonstances nous sommes-nous retrouvés à Constantinople chez des amis communs? Pourquoi m'avez-vous témoigné de la sympathie, pourquoi eus-je l'heur de plaire à votre père? Tout au moins jusqu'au jour où, devinant mes sentiments pour vous, il changea à mon égard. Pourquoi m'invita-t-il à faire le voyage de retour à bord de votre charmant yacht l'*Argo?* Tout cet enchaînement de circonstances tient du miracle. Oh! ces soirs sur le pont, où tous deux accoudés au bastingage, nous regardions le soleil descendre dans la mer; nos silences plus éloquents que des paroles et la nuit complice qui peu à peu nous enveloppait de son voile noir scintillant d'étoiles. De pareils moments lient à tout jamais deux êtres faits comme nous, Agnès, pour se comprendre et s'aimer. Il me semble encore sentir la caresse de votre main s'appuyant sur mon bras, ou bien je crois entendre votre voix si chère où passent parfois des inflexions métalliques qui pourraient faire croire aux ignorants qu'il y a en vous un fonds de sécheresse. J'aime tout en vous, Agnès, jusqu'à vos défauts si vous pouviez en avoir, et votre beauté m'éblouit. J'ai découvert à qui vous ressembliez. Connaissez-vous à la Pinacothèque de Munich ce potrait de Rubens qui représente "une jeune fille blonde?" C'est vous. Un peintre vous avait pressentie. Ce sont vos cheveux d'or pâle, votre teint de nacre et de lys, vos yeux clairs.

"Je devrais être heureux d'avoir éveillé la tendresse d'une femme comme vous, d'être le préféré... Et cependant. la jalousie me torture. Votre beauté attire invinciblement les adorations et les hommages; je sais que vous êtes loin d'être indifférente au marquis de Monthalant, et vous le traitez avec une bienveillance qui ne me rassure guère. De plus, il vous accompagne aux Baléares. Je sais trop ce que signifie l'existence dans votre intimité pour ne pas être inquiet. Agnès, je vous en supplie, ne soyez pas coquette, ne me faites pas souffrir. Mais non, pardon, je suis fou. Après toutes les preuves de tendresse que vous m'avez données, après la visite que vous m'avez faite le soir de notre séparation, je n'ai pas le droit de douter de vous, ma fiancée chérie ! C'est que moi je vous appartiens tout entier. Vous pouvez, vous le savez, disposer de moi comme de votre chose. Ne me broyez pas le coeur.

"Cete lettre vous trouvera au Portugal où vous serez, j'espère, bien arrivée après une agréable traversée.

"Remerciez encore votre père d'avoir consenti à m'amener à Ygos. Je regrette, pour de multiples raisons, que

le pays ne lui ait pas plu. Tant pis pour moi et peut-être pour lui.

"Rappelez-moi au souvenir de vos compagnons de voyage: le subtil écrivain et auteur dramatique Daniel Mirende et Madeleine, sa charmante femme, l'impeccable Gaëtan de Monthalant et notre peintre national Alexandre Borat! Enfin mettez-moi aux pieds de la toute belle Diane Sonel, la plus grande actrice des temps présents et futurs.

"Agnès, pensez un peu à moi, écrivez-moi. Vos lettres sont mon seul réconfort, mon seul viatique dans la lutte formidable que j'entreprends et dont je dois sortir vainqueur, puisque vous en êtes l'enjeu.

"Ma chérie, ma fiancée, je couvre vos mains, vos jolies mains fines et blanches aux ongles de chatte, de baisers passionnés."

Votre CLAUDE.

Dès les premières lignes, Maïtena avait compris que cette lettre était de Claude. En la lisant, elle était devenue tour à tour pâle et rouge. Elle avait l'impression de commettre une vilaine action, mais une curiosité plus forte qu'elle l'emportait. Les paroles d'amour lui faisaient l'effet d'un feu dévorant qui l'embrasait. Elle oubliait, par instants, que ces paroles s'adressaient à une autre, et prenant sa chimère pour la réalité, croyait que ces protestations passionnées s'adressaient à elle. Vincent, avec angoisse, suivait sur le visage de la jeune fille ses émotions. Si cette épreuve pouvait la guérir!

Cependant la lecture terminée, Maïtena se ressaisit, et froidement demanda à Vincent d'un ton de juge d'instruction:

—Comment cette lettre est-elle en ta possession?

Incapable de soutenir le regard soupçonneux de sa cousine, Vincent baissa la tête :

—Une erreur absurde, dit-il. Mugron m'avait prié de mettre à la poste d'Ygos, le courrier de M. Sainville avec le mien. J'ai voulu rajouter un post-scriptum à la lettre que j'adressais à ma tante, Mme Subesse de Dax. Je me suis trompé d'enveloppe et j'ai ouvert celle-ci. Mon papier à lettres est le même que celui de M. Sainville.

—Et pourquoi es-tu venu me la montrer? demanda encore Maïtena prise d'un affreux soupçon.

Etait-il possible que Vincent, pressentant l'amour de sa cousine pour Claude, eût voulu prouver à celle-ci que Claude Sainville avait le coeur pris ailleurs? Mais non, cette supposition était absurde et Vincent n'aurait pas commis l'abominable indiscrétion de fracturer volontairement une enveloppe pour cambrioler le secret de son voisin.

Comment d'ailleurs Vincent aurait-il pu imaginer que Maïtena s'était éprise sans l'avoir vu d'un inconnu?

Non, Vincent disait la vérité. Mais Maïtena souffrit pour Claude à l'idée de ce qu'il éprouverait s'il savait son secret connu de tous, et elle éprouva un remords tardif d'avoir pris connaissance de cette lettre d'amour.

—Tu es de bon conseil, dit Vincent, c'est pourquoi j'ai tenu à te consulter. Que ferais-tu à ma place? Dois-je reporter la lettre à M. Sainville en m'excusant?

Maïtena réfléchissait:

—Je crois qu'il vaudrait mieux refaire l'enveloppe et adresser directement la lettre à Mlle de Surger.

Vincent parut soulagé.

—Tu as raison, fit-il vivement, c'est ce que je vais faire. M. Sainville pourrait être ennuyé de savoir que nous sommes dans la connaissance de sa folle passion. Au revoir, Maïtena! fit-il en essayant de lire sur son petit visage énigmatique.

Maïtena rougit et se mordit les lèvres.

—Au revoir, Vincent, dit-elle froidement.

Aussitôt seule, elle courut s'enfermer chez elle.

—Il l'aime! Oh! De quel amour. Le même que je ressens pour lui! Mais il est impossible qu'Agnès lui rende sa tendresse. Elle n'aurait pas mis de conditions à leur mariage.

A la réflexion, elle ajouta:

—Par exemple, je me demande pourquoi, s'il veut faire fortune, Claude Sainville est venu s'enterrer en ce pays perdu?

VI

"IL VAINCRA LE DRAGON"

Si Maïtena avait suivi ce matin-là Claude Sainville, elle aurait démêlé une partie de l'énigme, qui l'intriguait.

Le ciel était gris et bas, un vrai temps des Landes, une pluie fine tombait. Claude s'était levé de bonne heure avec l'intention de prendre le courrier pour Marennes. Mais il avait auparavant fait une courte promenade au bord de la mer. La diligence s'ébranlait quand il arriva devant l'auberge de Cazère. Le conducteur, ayant remarqué ce monsieur en chapeau et souliers—à Hossegor on sortait nu-tête et en espadrilles—il avait immédiatement conclu que c'était là un voyageur pour Dax ou Bayonne, et avait arrêté les chevaux.

Claude monta dans le lourd véhicule qui s'ébranla aussitôt. Il prit l'unique place vacante et se trouva coincé entre Orazie Cazère qui se rendait au marché de Saint-Vincent et Me d'Estribat. Il y avait deux résiniers et quelques bonnes femmes. Claude souleva son chapeau et l'ex-notaire lui rendit un grand salut.

—Vilain temps, Monsieur, fit Me d'Estribat, désireux d'entamer la conversation. Il faisait trop chaud pour la saison hier, l'orage était à prévoir. Vous ne devez pas être habitué à voir tomber de pareilles trombes d'eau.

—En effet, dit Claude, peu désireux de parler, les orages à Paris sont d'habitude moins violents.

—Est-ce la première fois que vous venez dans notre pays? demanda le notaire.

—Oui, Monsieur, fit Claude avec réserve.

—Quelle impression vous fait-il?

—Mon Dieu, Monsieur, je suis arrivé depuis peu et n'ai guère encore eu le temps d'explorer la région.

—Cependant. à première vue, on peut avoir une opinion, insista le bavard.

—Je trouve le pays un peu triste : sont-ce ces pins blessés, ou bien ces chênes-liège écorchés, ou encore verdure monotone... Je ne sais... Mais il me semble qu'on doit s'ennuyer ici...

—Ah! Monsieur, vous raisonnez comme un Parisien. Beaucoup de gens éprouvent en passant la même sensation que vous. Pour goûter le charme de nos Landes, il faut y demeurer. Au printemps, quand les genêts sont en fleurs, la féerie commence. L'été est un éblouissement, la lumière prend alors une intensité à nulle autre pareille. L'automne est la saison des prodigieux couchers de soleil. Et quand on vit ici toute l'année on finit par aimer aussi l'hiver avec les joyeuses flambées dans les hautes cheminées et la brume bleuâtre qui flotte au-dessus du lac.

—C'est possible, fit Claude avec indifférence. On voit, Monsieur, que vous aimez votre région.

—J'ai entendu chez Mme Cazère ici présente, que vous comptiez passer plusieurs mois auprès de nous. Aussi voudrais-je vous réconforter, vous redonner espoir. Il ne fait pas toujours aussi triste qu'aujourd'hui.

—J'ignore combien de temps je resterai ici, dit le jeune homme. Et il importe peu que je m'y plaise ou non, je ne suis pas à Hossegor pour mon agrément.

—Pour raison de santé, peut-être ? interrogea l'incorrigible.

—Nullement, je me porte à merveille, fit Claude d'un ton qui mettait fin au dialogue.

Me d'Estribat n'osa insister et se retourna vers Orazie.

—Votre petit garçon va mieux, madame Cazère?

—Oh! oui Me d'Estribat. Le docteur Garigad lui a remis son bras qui était simplement démis. Nous en avons été quittes pour la peur. Avec la manie du petit de grimper aux arbres, on n'est jamais tranquille.

La diligence avait dépassé Ygosbourg et Ygos-plage et roulait sur la route de sable, au milieu des dunes boisées, vers Marennes.

La pluie avait cessé et le soleil s'aventurait à laisser percer à travers les nuages de timides rayons de soleil.

—Le beau temps va peut-être se lever, déclara Me d'Estribat.

Mais personne ne lui répondit.

Orazie dodelinait de la tête comme quelqu'un qui va s'endormir, les autres voyageurs somnolaient ou regardaient vaguement le paysage. Quant à Claude, absorbé dans ses pensées, le front plissé, les yeux au loin il n'avait même pas entendu la remarque du notaire.

Le reste du trajet se fit en silence.

A Marennes tout le monde descendit. Claude prit un billet pour Saint-Vincent et attendit que Me d'Estribat fut monté dans le train pour ne pas se trouver dans le même compartiment que lui. Des bonnes femmes qui se rendaient au marché de Saint-Vincent-de-Tyrosse emplissaient les couloirs de leurs paniers et de leur caquet. Une demi-heure plus tard, Claude Sainville, débarquait dans le gros bourg, aux allures de petite ville. Il traversa la rue principale où se tenait le marché, avec ses étalages de fruits, volaille, légumes, mercerie, pâtisserie, etc., passa devant l'emplacement où étaient rangés les veaux et le bétail à vendre et gagna une petite rue paisible derrière la poste.

Il s'arrêta devant une maison d'aspect cossu en briques roses, précédée d'un étroit jardinet. Une plaque de cuivre sur la grille annonçait le nom du propriétaire: Me Labuque, notaire. En réponse au coup de sonnette de Clau-

de Sainville, une accorte soubrette vint ouvrir la porte et introduisit le jeune homme dans un cabinet où du bois, brûlant dans un poêle de faïence, répandait une douce tiédeur. Au delà s'apercevait par une porte ouverte une pièce tendue de cartonniers verts. Deux clercs travaillaient devant une grande table. Claude donna sa carte à la femme de chambre.

Me Labuque parut presque aussitôt. C'était un robuste bonhomme d'aspect paysant à l'air finaud, aux joues rouges et aux cheveux grisonnants.

—Bonjour, Monsieur, dit-il cordial en fermant la porte de l'étude, et en s'asseyant à son bureau. Qu'y a-t-il pour votre service?

—Mon nom ne vous a sans doute rien rappelé, Me Labuque. Celui de Gonesse vous sera sans doute plus familier.

—Je crois bien. C'est un nom très répandu dans la région et j'ai été lié très intimement avec le docteur Pierre Gonesse, le chirurgien qui s'établit à Bordeaux.

—Précisément, ma mère, Antoinette Gonesse de son nom de jeune fille, était la cadette des cinq enfants du chirurgien.

—Ah! mais alors, j'y suis tout à fait; vous êtes presque du pays, Monsieur Sainville.

—J'ai entendu beaucoup parler de toute la région par ma mère, mais je n'y suis jamais venu.

—Vous avez attendu longtemps, en effet. Mieux vaut tard que jamais. Compteriez-vous vous fixer par ici, Monsieur Sainville? Je suis tout à votre disposition pour vous indiquer de bonnes occasions? J'ai justement une maison à vendre entre Saint-Vincent et Dax...

—Non, merci, Me Labuque, ce n'est pas ce qu'il me faut.

Le notaire parut déçu.

—Alors, fit-il, je ne vois pas...

Claude Sainville le tira de perplexité.

—Je viens vous trouver au sujet des domaines du marquis de Peyhorade.

Aussitôt, l'attention du bonhomme s'aiguisa: il pinça la bouche et ses sourcils se froncèrent.

—J'ai appris qu'il allait être mis en vente, dit Claude, qu'il y avait des héritiers mineurs et que l'on voulait aboutir rapidement. Enfin que vous étiez chargé de la vente.

—C'est exact, convint le notaire. La succession est très embrouillée et nous sommes pressés de vendre. La difficulté était de trouver un acquéreur pour un aussi gros morceau, plus de deux cents hectares. J'ai dû y renoncer. Nous allons lotir. J'ai déjà quelques demandes. Mais je ne doute pas si l'endroit vous intéresse que vous trouviez encore des lots bien situés. D'ailleurs, les pins sont beaux partout et produisent à peu près également. La résine se vend bien et le placement est avantageux. Combien voudriez-vous, un hectare, deux hectares?

—Je veux la totalité, dit Claude Sainville tranquillement en perçant le brave notaire de son regard d'acier.

Me Labuque parut stupéfait.

—J'ignore, dit-il, quelle est votre fortune, mais je crois me souvenir que Mlle Antoinette Gonesse n'avait point fait ce que l'on appelle un brillant mariage, en ce qui concerne la fortune tout au moins, car la notoriété de M. Sainville comme musicien est venus jusqu'à moi. Malheureusement les artistes, même brillamment doués comme l'était monsieur votre père, ont la vie difficile et...

—Vous avez deviné juste, Me Labuque, ma fortune n'est pas énorme et cependant je désirerais acquérir le domaine de Peyhorale. Combien en demandez-vous?

—Hé là... Vous me prenez au dépourvu. Nous comptions le lotir à un franc cinquante ou même deux francs le mètre, mais évidemment, si nous vendons en bloc, nous ferons un petit sacrifice. En tout cas au total, pas moins de douze à treize cent mille francs.

Les yeux bleus de Claude se fixèrent impérieux sur ceux du notaire.

—Trop cher, dit-il froidement. Je vous l'achète un million comptant. C'est à prendre ou à laisser.

—Mais c'est insensé... Laissez-moi le temps de souffler, de consulter, tergiversa Me Labuque déconcerté. Certes votre proposition est tentante. La succession Peyhorade est si embrouillée qu'une décision immédiate simplifierait bien le règlement des affaires. D'autre part...

—Cher Maître Labuque, vous êtes seul juge en cette affaire. Je veux donc une réponse immédiate. Ce que je vous offre est pour vous inespéré. Quant à moi, je suis peut-être fou, car ce million représente toute ma fortune. Décidez-vous donc sans retard, car demain j'aurai sans doute changé d'avis.

Et il tira de sa poche un carnet de chèques.

Le brave notaire offrait un spectacle réjouissant, on le sentait écartelé par des sentiments contradictoires: désir de conclure une bonne affaire, crainte de faire un marché de dupe. L'appât immédiat du gain, le magnétisme que dégageait le jeune homme le décidèrent.

—J'accepte, dit-il enfin en essuyant son front trempé de sueur.

Claude dissimula un mouvement de joie.

—Faites rédiger un engagement, dit-il, je vais vous donner un chèque de la moitié de la somme en accompte.

—Soit, dit le notaire, passons dans mon étude.

Une demi-heure plus tard, Claude sortait triomphant de chez Me Labuque. Il se heurta à la grille avec Me d'Estribat qui parut très surpris de le rencontrer là. Cette fois-ci, Claude ne l'évita pas et lui adressa au contraire son sourire le plus cordial.

—Voici le beau temps! fit-il d'un ton gai. Le soleil s'est levé, nous aurons un retour agréable. Dites-moi donc, cher monsieur, où peut-on déjeuner ici?

Me d'Estribat ne reconnaissait plus le morose voyageur du "courrier".

—Je mange toujours fort bien à l'auberge du Cheval Blanc. Si j'osais, hasarda-t-il, je vous convierais à partager mon menu. J'ai commandé une "garbure", une omelette aux piments, du confit aux haricots et des foies de canards de Dax, le tout arrosé de vin des Sables.

—Vous me tentez, dit Claude Sainville. Si je ne suis pas indiscret, j'accepte une invitation faite avec autant de bonne grâce.

—Vous me ferez grand plaisir, dit Me d'Estribat sincère. Je vais dire bonjour à mon ami et successeur, Me Labuque, et je vous retrouve dans un quart d'heure à l'auberge.

—Entendu! fit Claude joyeux. A tout de suite.

Une allégresse le soulevait. Sa démarche semblait aérienne. Les grands yeux rayonnaient de joie, un sourire errait sur ses belles lèvres rouges.

"Jason est sorti vainqueur de la première épreuve, murmura-t-il. Il vaincra le dragon!"

VII

CLAUDE

Lettre de Claude Sainville à son ami Jacques Hultel, Paris.

"Victoire, mon cher Jacques, victoire! Je viens de gagner la première manche dans la formidable partie que depuis un an, j'engage avec la fortune. Je viens de risquer tout mon avenir sur un coup de dé; mais j'ai la certitude de triompher. Tu sais pourquoi je dois sortir vainqueur de la lutte: j'aime Agnès de Surger. Je l'aime éperdument. Elle sera ma femme. Mais auparavant il faut que je la mérite et puisse lui offrir une existence digne d'elle. Son père lui donnera trois millions en dot et elle est fille unique. Mais qu'est-ce que trois millions pour Agnès, même quatre en comptant celui que je possède. D'ailleurs il me serait pénible d'épouser une femme plus riche que moi. Il faut donc que je gagne une énorme fortune et cela rapidement. Grâce à toi, j'ai déjà pu, en un an doubler le petit capital qui me venait de mes parents, mais cela ne suffit pas. Il faut qu'en quelques mois je centuple ma fortune. Ne ris pas: je la centuplerai. J'ai déjà fait le premier pas dans cette voie, grâce à tes précieux renseignements. Comment sans toi, homme tout puissant et informé, aurais-je su que la Compagnie, dont tu es le principal administrateur, venait de décider l'exploitation d'une ligne de chemins de fer qui desservira tout le littoral landais, relierait entre eux ce chapelet d'étangs qui va d'Arcachon à Biarritz? Comment aurais-je deviné qu'une société se formait, dont tu es le Président, pour décider la commune d'Ygos au lotissement d'Hossegor, dont les terrains vont prendre de ce fait une plus-value formidable.

"A peine débarqué ici, je me suis précipité chez Me Labuque et je l'ai décidé à me vendre en totalité le domaine de Peyhorade, environ deux cents hectares en bois de pins et de chênes-liège qui bordent le lac d'Hossegor sur sa rive gauche et s'étendent jusqu'à la mer. J'ai mis là dedans tout ce que je possède: un million. C'est risquer gros, mais j'ai confiance. J'avais souvent entendu parler de cette région par ma mère qui l'adorait, mais sans toi l'idée ne me serait peut-être pas venue d'y faire de la spéculation. Grâces te soient rendues! En échange, je vais te donner quelques bons conseils. En ces quelques jours, j'ai bien étudié le pays. On peut, on doit y faire de grandes choses. Ce serait un crime de l'abîmer, car il est magnifique. Sévère, mais beau. Il faut y tracer des routes, en respectant les plus beaux sites, y construire des maisons dans le style basque ou landais, et non d'affreuses bicoques qui enlèveraient tout

caractère au paysage. Il faudra imposer notre esthétique. On peut faire d'Hossegor une rivale de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz, plus sélecte, créer là une station touristique d'été et d'hiver. J'envisage déjà la création de quelques palaces, d'un golf, d'un casino, d'un Sporting Club. La plage au bord de la "mer sauvage" (comme on dit ici) serait à aménager en plage artificielle pour les baigneurs à l'aide de brise-lames (système anglais) et pentes de ciment armé. La mer y est rude. Elle atteint là presque immédiatement des profondeurs énormes; de plus les bancs de sable se déplacent sans cesse, modifiant la configuration de la plage et faisant courir les plus grands dangers aux nageurs.

"Jason" m'appelais-tu en riant, pour mon ambition et peut-être pour mon caractère chimérique qui m'incitait à partir conquérir les plus fabuleuses toisons d'or. Je mériterais davantage le nom de Créthéus, père de Jason, qui fonda Iolchos, car moi aussi, je fenderai ma ville. Tel Jason s'unissant à Médée, dont il fit la reine de Corcyre, j'épouserai Agnès qui règnera sur mon royaume, comme elle règne sur mon coeur. Toi qui es marié à la plus charmante des Parisiennes, cette chère Hélène, que tu aimes de toutes tes forces, tu peux imaginer mon impatience. Et encore tu ne connais pas Agnès! Imagine une taille de liane, des yeux bleus de myosotis, des cheveux plus blonds que les blés, un teint de lait. Elle a tout pour elle: la beauté, la jeunesse, la fortune. Un homme peut être fier d'avoir été distingué par elle. Elle m'a donné une âme de conquérant. Aucune épreuve ne me paraîtra assez pénible pour la mériter. Tu sais que les obstacles et la difficulté ne m'effrayent pas. Je ne puis encore croire à mon bonheur. Agnès devenant Mme Claude Sainville. Je mourrai de joie le jour où je la conduirai à l'autel. Je crois te voir d'ici hocher gravement ta tête précocement dénudée, et murmurer plein de pitié: "Ce Claude, toujours le même... Nature passionnée, impulsive!"

"Non, mon cher. Mon amour pour Agnès est parfaitement raisonné. Tout d'elle me plaît. J'aime sa beauté blonde qui correspond à mon idéal féminin. Quant aux moyens employés pour l'obtenir, il me semble qu'ils sont d'une logique implacable et que tu dois les approuver.

"Pour en revenir à Hossegor, je te demande de m'inscrire parmi les administrateurs de la Société qui va transformer le pays. Je vois très bien tout ce qu'on peut faire, ce n'est pas pour rien que je suis sorti premier de Polytechnique. La première chose sera de jeter bas la passerelle de bois sur le canal qui est toujours en réparations et de la remplacer par un pont large et solide en ciment armé, qui sera accessible aux voitures et aux autos.

"Il faut adapter la nature aux besoins modernes. Je vais m'occuper dès maintenant d'un plan des routes à tracer, et déterminer l'emplacement d'un golf, d'un Sporting Club, d'un casino, d'une poste et d'une gare. Décide notre ami Charles Misme, brillant architecte et entrepreneur, à venir ici. Il va y avoir à faire. Que de maisons à construire, sans parler des hôtels, des palaces et des monuments. Tout est à créer, le pays manque de fleurs, il faut planter des bois de mimosas. Je pense à tout. J'entrevois pour l'avenir des choses colossales. Pourquoi ne ressusciterait-on pas l'ancien port d'Ygos, qui est l'embouchure naturelle de l'Adour et serait bien plus accessible que Bayonne dont la barre de sable à l'entrée de l'Adour est si gênante aux bateaux de fort tonnage. L'Océan atteint là tout de suite une profondeur énorme, bien connue des navigateurs, puisque l'endroit a été nommé "le Gouffre". Ygos était jadis un grand port de marins naufrageurs, qui allumaient sur les dunes des feux pour attirer les navires en détresse et piller ensuite les épaves. Quant au lac Salin, si joli à marée haute, pourquoi ne le fermerait-on pas d'une digue-écluse, afin qu'il soit toujours rempli. Je le vois déjà sillonné de voiliers et de barques à moteur. Je suis frappé de voir tout ce qui se gâche de bois ici. Après la carre des arbres (entaille destinée à faciliter l'écoulement de la résine), il reste à terre au pied de chaque pin un tas de petits copeaux de bois résineux: les "galipes" que l'on appelle ici "gemelles", et qui pourrissent à terre. Il faut utiliser tout ce bien perdu: on peut en faire de la pâte à papier, de la soie artificielle, et un carburant économique sans parler de tous les produits et sous-produits que donnerait la distillation. Je te le répète: ce pays est une mine de richesse fantastique. Tu me demandes si je m'y plais. J'avoue que je ne m'étais pas posé la question: je n'ai étudié encore du pays que l'aspect pratique et ne l'ai regardé qu'à un point de vue utilitaire. Mon cerveau bouillonne de tant de faits et d'idées, de projets, d'espérances que je n'ai pas encore eu le temps de m'ennuyer. Je suis suffisamment bien installé. D'ailleurs, quand on a fait la guerre pendant quatre ans, on n'a pas le droit de se montrer difficile. Tu sais que personnellement, j'ai des goûts assez simples.

"La maison que j'habite est perdue dans les bois d'où son nom l'Esquirro, l'écureuil. Personne n'y vient troubler ma solitude. C'est une réclusion d'ermite. Je fais de longues promenades dans la forêt ou sur la plage sans rencontrer âme qui vive. Je joue au Robinson et je crois être revenu aux temps préhistoriques. Je retrouve des sensations d'enfant émerveillé au contact de cette vie primitive. Le calme impressionnant de cette solitude vierge, le silence absolu que trouble seul le grondement de l'Océan ou un cri d'oiseau a pour moi un grand charme après les mois fiévreux que j'ai vécus à Paris et les émotions tumultueuses de la Bourse et du Change. Le vent du large balaye tous les miasmes de la ville. Tel Antée, je reprends force au contact de la terre. Je goûte le seul plaisir de vivre et de respirer l'air salin. J'ai apporté des livres techniques et lis énormément. Je ne parle qu'à mon domestique, un brave garçon qui me sert avec conscience. Si, cependant j'ai une relation nouvelle, un certain M. d'Estribat, vieillard cultivé et original que j'ai rencontré l'autre jour à Saint-Vincent chez Me Labuque. Il s'est pris, je ne sais pourquoi, de sympathie pour moi? Cependant je ne m'étais pas montré très expansif. Mais il persévéra dans ses avances et eut ainsi raison de ma mauvaise humeur. Je ne regrette pas de m'être lié avec lui. Il a beaucoup lu, beaucoup vu et son commerce est des plus agréables. Nos causeries sont une distraction pour moi. Il m'a documenté sur le pays qu'il connaît à fond et sur les indigènes qui sont peu nombreux. En dehors de la petite auberge de Cazère, renommée pour ses huîtres et son vin blanc (Edouard VII y vint — paraît-il — de Biarritz en auto un jour déjeuner), Hossegor ne compte guère que quelques maisons basses, accroupies comme des tortues pour se protéger du vent et quatre jolies villas dans le style landais: toits de tuiles rouges inclinés bas d'un seul côté, façades striées à mi-hauteur de barres de bois brunes, terrasses intérieures fleuries de géraniums; celle de ton serviteur, celle de M. d'Estribat et celle du propriétaire d'une grande scierie: M. Navaros qu'il habite avec sa fille et sa femme et celle de l'ingénieur de la scierie, Vincent Itsaxou, qui vit avec sa mère, à demi paralysée. Les Navaros sont, paraît-il des gens aimables; mais malgré toutes les invites de mon nouvel ami M. d'Estribat, je ne tiens pas à fréquenter chez eux et j'ai réussi jusqu'à présent à esquiver une présentation. Qu'ai-je besoin de nouvelles connaissances ? Je n'en ai déjà que trop à Paris ! M. Navaros passe son temps au café de l'Espérance à Ygos où il joue au poker avec le maire et le médecin. Je ne me vois pas faisant le quatrième aux cartes! Ce jeu-là ne m'intéresse pas. La mère doit être une bonne dame de province, occupée de ses confitures, et la fille une petite oie blanche, confite dans le célibat... Qu'irais-je faire en cette galère ?...

"Et puis, faut-il l'avouer? Je trouve ma solitude pleine de charme, parce qu'elle est peuplée par l'image d'Agnès. J'imagine partout la bien-aimée: je la vois étendue sur le sable tiède où viennent déferler les hautes vagues, couleur de jade dans le soleil, je la vois glisser sous les arbres: ses pas font crisser les aiguilles de pins. Elle vogue en barque sur le lac; elle escalade avec moi les dunes fleuries d'oeillets ou de lys sauvages. Je ne vois la nature qu'à travers elle, c'est dire que je vois Agnès et guère le décor. J'ai plaisir à être au bord de la mer, parce que son yacht l'*Argo* fend les flots de ce même océan. Je le suis en pensée au Portugal; je sais qu'elle fera escale à Gibraltar avant d'entrer dans la Méditerranée, d'où elle gagnera les Baléares. Quel courage il m'a fallu pour descendre à Ygos et ne pas continuer avec elle le voyage, comme son père m'en priait aimablement. Mais la pensée de l'"avenir m'a soutenu. Je la quittais pour me rapprocher d'elle plus vite.

"Maintenant, je vis dans l'attente d'une lettre d'Agnès."

VIII

AGNES

Près de trois semaines s'étaient maintenant écoulées depuis l'arrivée du nouveau venu qui, à son insu, avait provoqué de tels ravages dans le coeur de Maïtena. Ce temps écoulé, loin d'atténuer les sentiments de la jeune fille à l'égard de Claude, les avait exaspérés. Si Vincent, en faisant lire à Maïtena la lettre destinée à Agnès avait espéré éteindre sa passion, il avait mal

calculé, car cette lecture avait été pour sa cousine un nouveau stimulant. Toutes ces paroles d'amour s'adressant à une autre avaient bouleversé Maïtena. Elle avait alors compris ce qu'était l'amour véritable et avait achevé de s'embraser au contact de cet incendie. Elle eût donné sa vie pour que cette lettre lui eût été adressée à elle, Maïtena. Claude avait encore grandi dans son esprit.

"Qu'il est noble! songeait-elle. Comment une femme ne serait-elle pas fière d'être aimée ainsi? Quel coeur il a ! Quelle délicatesse! Il est aussi bon qu'il est beau. Comment ai-je pu supposer qu'Agnès ne lui rend pas sa tendresse au centuple? Elle est certainement folle de lui. Pour être venue à lui comme elle l'a fait le soir du départ de l'*Argo*, c'est qu'elle se considère déjà comme sa fiancée... Une jeune fille qui, comme elle, a l'embarras du choix entre les prétendants, ne se compromettrait pas à la légère. Elle l'aime comme je l'aime. En ce cas, je n'ai pas le droit de rien empêcher, je ne me ferai pas connaître de Claude, je m'effacerai et souffrirai en silence. J'assisterai désespérée à leur bonheur."

A d'autres moments, elle se disait : "Cette femme ne l'aime pas; elle est indigne de lui. Il n'y a qu'à la voir pour deviner que c'est un élégant mannequin, une poupée sans âme et sans coeur. Comment Claude a-t-il pu s'éprendre ainsi d'elle? Elle est belle, oui, mais cela ne suffit pas. Elle n'aime pas Claude, sinon, elle ne se serait pas séparée de lui. La question argent ne doit pas intervenir entre gens qui s'aiment. Mais moi j'accepterais Claude sans un sou, avec reconnaissance. La pauvreté avec lui serait la félicité suprême, je serais trop heureuse d'être sa servante, son esclave. Agnès ne sait pas aimer ; elle ne soupçonne même pas ce qu'est l'amour. D'ailleurs, à travers la lettre de Claude, on devine Agnès impressionnée par le marquis. Celui-là doit porter monocle et faire des ronds de jambe. Qu'elle l'épouse donc!

"Claude serait malheureux avec une femme pareille qui lui reprocherait sans cesse de n'être pas assez riche. Lorsqu'on a des goûts de luxe effrénés, toujours d'autres désirs surgissent qu'il faut satsfarie. Agnès est pourrie par l'argent, elle sera insatiable. Quand elle ne disposera plus de la fortune paternelle, elle se trouvera misérable par comparaison et Claude subira sa mauvaise humeur. Je ne veux pas qu'il soit malheureux. Je me sens capable de lui donner le bonheur. Je me ferai connaître de Claude: il choisira entre nous deux".

A ces pensées, une sorte de démence la gagnait. Les projets les plus fous lui traversaient l'esprit. Le plus étrange est que Maïtena n'avait pas encore parlé à Claude, elle l'avait aperçu de loin à plusieurs reprises dans ses promenades, mais ne s'était plus jamais trouvée aussi proche de lui que le premier soir de l'arrivée de Claude où Maïtena avait l'impression de connaître Claude depuis toujours. Mieux: qu'il lui était destiné de toute éternité.

Par moments, oubliant l'existence d'Agnès, emportée à nouveau par ses rêves, elle faisait des projets, imaginait tout un avenir où elle serait la femme de Claude. Elle se voyait avec lui, perdue au milieu des bois, dans la petite maison de l'Esquirro. Mais alors c'était lui qui était assis dans le grand fauteuil paysan, devant la table, et elle Maïtena qui était à ses pieds en adoration. Ou bien ils se promenaient enlacés sur les dunes, le long de la mer. Elle lui montrait ses coins préférés. Claude versait pour elle seule les trésors de son intelligence et de sa culture. Auprès de lui, elle s'instruirait, sa compréhension s'étendrait, elle deviendrait digne d'être la compagne d'un homme supérieur. Possessive, elle n'envisageait rien au delà de cette solitude à deux, dans ce pays qui lui paraissait le Paradis terrestre. Paris lui eût fait peur. Elle eût craint de s'y sentir dépaysée, d'y paraître gauche auprès des autres femmes. Les tentations de la ville l'eussent effrayée pour son mari. Non, ils resteraient à Hossegor, y cacheraient jalousement leur félicité, même les longues soirées d'hiver seraient douces: il lirait à voix haute, tandis qu'elle s'occuperait à un ouvrage de couture; il lui ferait aimer les chefs-d'oeuvre qu'elle ignorait. Ou bien, ils joueraient de la musique ensemble. Elle avait appris incidemment par Zélie, qui le tenait de Louis, que Claude étudialt le violon. Elle chanterait pour lui, puisque sa mère, si sévère toujours, concédait cependant avec bienveillance "que Maïtena avait une jolie voix". Elle prendrait des leçons; aucun effort ne la rebuterait pour se perfectionner afin de plaire à son seigneur et maître.

Soudain la réalité la ressaisissait. Claude ne l'aimait pas, Claude en aimait une autre, mieux, il ignorait jusqu'à l'existence de Maïtena. Alors un morne désespoir accablait la jeune fille. Et la vie quotidienne reprenait monotone sans que les parents aient soupçonné le drame qui se jouait dans l'âme de leur enfant.

Mars avait des zéphyrs plus tièdes. Les genêts gonflaient leurs boutons jaunes, les pins laissaient pointer des pousses neuves. On soupçonnait le prochain renouveau de toute la nature. A l'aube, le lac d'argent se teignait de reflets roses. Le soir, il réflétait un ciel rougeâtre.

Ce jour-là, le temps incertain laissait alterner nuages et rayons. Il avait plu dans la nuit et les mimosas à demi-défleuris étaient chargés de gouttes emperlées.

Maïtena se tenait sur la terrasse avec le secret espoir d'percevoir Claude. Elle distingua au bout d'un moment un point noir sur la route. Le facteur sans doute. Elle s'avança vers la grille, non qu'elle espérât rien, mais pour tromper le temps.

C'était bien le brave Orx qui arrivait à bicyclette, chargé de sa sacoche.

—Bonjour, Mademoiselle Maïtena, dit le facteur en descendant de sa machine devant la grille. Joli temps aujourd'hui, ça sent le printemps. Je n'ai rien pour vous, sauf le *Journal* de M. Navaros. Ce n'est pas comme votre voisin, M. Sainville. Il en a, lui, une correspondance, et de tous les pays encore ! Tenez aujourd'hui une lettre timbrée des Iles Baléares, trois autres de Paris, une d'Angleterre. Je vais remettre ça chez Cazère, car s'il me fallait aller jusqu'à l'Esquirro, j'aurais pas fini de sitôt ma tournée...

Maïtena eût voulu se boucher les oreilles pour ne pas entendre le bavardage du facteur. Quel besoin avait-elle de savoir que Claude avait aujourd'hui dans son courrier une lettre d'Agnès de Surger. Elle eut peut-être été moins attristée si elle avait pu lire les lignes suivantes que Claude dévora d'un oeil attendri.

"Iles Baléares, Palma.

" Mon cher Claude,

"L'en-tête de ce mot vous expliquera le retard que j'ai mis à répondre à votre charmante lettre. Nous avions quitté Lisbonne quand votre pensée y est parvenue. Vos pattes de mouche ont couru après moi à Gibraltar, où nous avons fait escale, avant de me rejoindre enfin aux Iles Baléares. J'attendais naturellement d'avoir de vos nouvelles pour vous écrire. Votre lettre m'a fait grand plaisir, flatteur! Je devrais être confuse de tant de compliments. Par exemple, je suis étonnée que vous ayez l'air d'exprimer un regret au sujet de mes cheveux coupés. Evidemment, j'avais une très belle chevelure, mais que voulez-vous, il faut être de son époque. Avouez que mes cheveux courts me donnent un petit air garçonnier que tout le monde s'accorde à trouver ravissant. De même, votre comparaison avec un portrait de Rubens m'a un peu surprise. Autant que je m'en souviens les femmes de Rubens sont fortes, bien en chair; or, je ne crois pas trahir la vérité, en affirmant que je suis, grâce au ciel, aussi mince que l'exige la mode! Sinon, je ne pourrais porter les robes de Poirot, et comme le déclare avec autorité Gaëtan de Monthalant, qui est un arbitre en matière d'élégances, "Seul Poirot habille bien".

"Mais, laissons les considérations futiles pour aborder les questions sérieuses. Vous êtes en passe, me dites-vous, de faire fortune? J'en suis ravie. Gagnez beaucoup, beaucoup d'argent, Claude, on n'en a jamais assez. Pauvre chéri, qui se croyait riche avec le revenu de son tout petit million et les quelque trente mille francs que lui rapportait son métier d'ingénieur. Mais, cher poète que vous êtes, vous ne connaissez rien à la vie, vous êtes né d'hier!... Que représentent aujourd'hui quatre-vingt-dix ou cent mille francs de rentes ? Tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Cela ne suffirait même pas à l'entretien d'une Rolls dont je ne pourrais me passer, sans parler de mon yacht, de la petite auto personnelle que je conduirai parfois moi-même, pour m'amuser et de cent mille francs par an pour mes robes, ma toilette, non compris mon argent de poche? Songez qu'il nous faudra une villa à Deauville, une autre à Nice ou à Cannes. Enfin, il serait bien que nous ayons un petit château. Celui de Barigny, qui date de Louis XIV, sera bientôt à vendre. Le parc, dessiné par Lenôtre est charmant, un vrai petit Versailles. Cela ferait notre affaire. Mais ce serait peut être une folie. N'y pensons pas. Comptez que le petit hôtel que papa nous fera construire à Paris nécessitera au minimum six domestiques pour le service. Comptez en plus deux chauffeurs. Il nous faudra recevoir, sortir. Si, plus tard nous avons des enfants, je prendrai des nurses et des gouvernantes. Et les frais de leur éducation, les précepteurs! Vous voyez que je pense à tout. Bref, ceci pour

vous inciter au travail et pour vous convaincre que huit cent mille francs de rente à l'heure actuelle, suffiraient à peine à nous assurer un train de vie digne de moi... et de mon mari. J'aurai évidemment trois millions de dot, mais cela ne fait jamais que deux cent mille francs de rente. Vous me direz que je suis fille unique, que papa me gâtera et que j'hériterai de lui. Mais papa ne consentirait jamais à me laisser épouser un homme sans fortune. De plus, il vaut mieux ne compter que sur soi. D'autant que papa est prodigieusement avare, qu'il a une excellente santé et qu'il peut vivre encore trente ans. D'ailleurs, je ne souhaite pas sa mort, pauvre cher papa. D'autant qu'il est très bon pour moi.

"Je ne doute pas, cher Claude, que soutenu par le désir de me conquérir, vous ne réussissiez à vaincre tous les obstacles. J'ai tout de suite senti que vous étiez une force: c'est ce qui m'a plu en vous. Et puis, quelle femme aimée par vous, serait indifférente à l'encens d'adoration dont vous l'entourez. Je n'y suis pas insensible, je l'avoue.

"Vous avez donc tort d'être jaloux de Gaëtan. C'est un bon camarade pour moi. J'apprécie son élégance, sa race, la façon désinvolte avec laquelle il dépense son énorme fortune, la grâce dont il use pour prononcer les moindres mots. Je ne nie pas qu'il soit amoureux de moi. C'est absurde à dire, mais tous les hommes qui s'approchent s'éprennent à première vue. Pourquoi aurait-il échappé à l'envoûtement? Mais, je le répète, Claude, je vous préfère pour l'instant. N'ayez donc aucune inquiétude.

"Nous faisons une délicieuse croisière. Le temps nous favorise. Nous avons eu un peu de houle dans le golfe de Gascogne, mais la Méditerranée est comme un lac. La traversée a été des plus gaies. Vous connaissez l'esprit de Daniel Mirende, ses histoires nous ont fait rire aux larmes certains soirs. Alexandre Borat est toujours le bon géant que nous aimons tous, il mange comme douze, boit de même et ponctue de son rire sonore les saillies de Mirende. Depuis que nous sommes débarqués, on ne le voit plus. Il trouve le pays épatant, s'installe dans les coins les plus imprévus avec sa palette et son chevalet, et brosse des toiles géniales. Quant à Gaëtan dont vous semblez vous moquer un peu (je me demande pourquoi?), c'est toujours un organisateur de fêtes étonnant. Il nous a joué l'autre soir avec Diane Sonel: *Un Caprice*, de Musset. Ce fut un régal, Diane en était tout émue. Je crois qu'il ne lui déplairait pas de devenir marquise de Monthalant. Mais vous avouerez que la différence d'âge serait un peu grande. Un homme de trente ans, ne peut épouser une femme de cinquante-cinq ans, si belle qu'ait été celle-ci. D'ailleurs, je crois pouvoir affirmer sans fausse modestie, que Gaëtan, le pauvre, a le coeur pris ailleurs. Votre fiancée n'en tire aucune vanité, croyez-le bien. Nous avons dansé tous les soirs au son du jazz. Gaëtan possède une qualité inappréciable que vous maudissiez parce que je vous le préférais, disiez-vous en riant: c'est un danseur unique. Avec lui seulement, j'ai plaisir à danser le tango et le charleston. Ses figures sont impeccables.

"A ce propos, cher Claude, il faut que je vous fasse une critique, qui je l'espère ne vous peinera pas trop: vous ne possédez pas encore comme danseur une maîtrise suffisante. Vous avez grandement besoin de vous perfectionner. Si vous m'aimez, chéri, il faut prendre sans retard quelques leçons, afin que vous puissiez rivaliser, lorsque nous nous retrouverons, avec Gaëtan de Monthalant. Madeleine Mirende m'affirme qu'il y a à Biarritz un professeur de danses, basque, digne de tout éloge. Elle croit se rappeler que son nom est Dalos ou Vanos. Je vous en supplie, au nom de notre amour, Claude, mettez-vous sans retard en quête de ce Maître. Vous ne pouvez deviner la souffrance qu'éprouve une femme à bostonner avec un partenaire indigne d'elle. Je veux que mon fiancé soit le premier en tout. Promettez-moi que vous vous soumettrez à mon désir?

"Nous voici pour un mois au moins à Palma. Le pays est agréable. Il y a de jolies promenades à faire en auto. La Rolls nous est bien précieuse. Quand je pense que papa avait hésité à l'amener! Gaëtan projette déjà un grand pique-nique dans les environs. Ce sera très amusant. Tout ce qu'il organise est généralement réussi.

"Vous pouvez donc m'écrire ici. Je vais attendre impatiemment votre prochaine lettre. Ne vous ennuyez pas trop loin de moi! Votre fiancée vous envoie ses plus tendres pensées.

"AGNES."

IX

LA DUNE AUX LYS

Un mois encore s'écoula sans que Maïtena rencontrât Claude. Et encore ce jour-là, elle passa devant lui sans le voir.

Avril était venu par surprise, avec ses ciels d'un bleu lavé et ses crépuscules pleins de douceur. Les genêts en fleurs enchevêtraient leurs grappes jaunes. Quand on traversait la lande, on avait l'impression de fendre un fleuve d'or. Les pins faisaient luire leurs aiguilles neuves qui bientôt se dessécheraient et retomberaient pour former à terre le "soutrage". Le pollen, couleur de soufre, volait dans l'air. Les "pignes" vertes n'étaient encore que des cônes compacts, avant de brunir et de s'ouvrir à la chaleur. Maïtena goûtait âprement le renouveau de la nature. Elle éprouvait à chaque saison la même allégresse au sortir de l'hiver. Un sang vif circulait dans ses veines, donnant plus d'éclat à son teint hâlé et plus de brillant à ses grands yeux sombres. Elle lustrait avec soin sa magnifique chevelure d'ébène aux reflets fauves, et prenait, elle si peu coquette, davantage d'intérêt à sa toilette. Cependant, ses parents, absorbés par leurs soucis, ne remarquaient rien. Sur les conseils de Vincent, M. Navaros apportait des modifications dans la scierie, changeait les vieilles machines pour de nouvelles plus modernes. Il passait de longues heures à la scierie. Pour Mme Navaros c'était, aux environs de Pâques, l'époque des grands nettoyages. Un branle-bas général bouleversait la maison. Sous sa direction Bathilde, Agathe et deux femmes de ménage de renfort lavaient, astiquaient sans relâche.

Abandonnée à elle, Maïtena une fois ses diverses tâches remplies, s'éclipsait vers la fin de la journée sous prétexte "d'aller prendre l'air". On ne la revoyait plus jusqu'au dîner. Elle errait du côté de l'Esquirro, avec le désir d'apercevoir Claude, mais jusqu'à présent son espoir avait été déçu.

Claude s'était rendu dans le courant du mois, deux ou trois fois à Saint-Vincent et avait été passer plusieurs jours à Paris. "Il a des affaires à régler", avait expliqué d'un air mystérieux à M. Navaros, M. d'Estribat, tout fier de sa liaison avec le Parisien. En fait, Claude n'était pas mécontent. Tout s'arrangeait comme il le souhaitait. Le domaine de Peyhorade, actes dûment signés, lui appartenait. On s'était étonné dans le pays en apprenant la nouvelle. "Faut qu'il soit rudement riche pour s'offrir un pareil morceau", avaient déclaré les résiniers. Nul n'avait flairé la spéculation. Pendant son séjour à Paris, Claude n'avait pas perdu de temps. A force de démarches, par de puissantes relations, il avait obtenu qu'on procédât sans retard à l'établissement de la ligne de chemin de fer du littoral. De plus, la société pour l'exploitation d'Hossegor et de son lac, était constituée. Claude Sainville en était nommé directeur, conjointement avec Jacques Hurtel. Grâce à son ami il avait pu s'assurer une grosse part des actions. D'un autre côté, par son intermédiaire, l'entente entre la commune d'Ygos et la Société était réalisée. On commencerait dans la huitaine le tracé des routes, et le lotissement. La publicité promettait d'être bien faite. Enfin Claude avait décidé le célèbre architecte Charles Misme à entrer dans la combinaison et à venir bâtir plusieurs villas à Hossegor, dans le style du pays: landais ou basque. La Socéité Immobilière chargeait également le jeune architecte de la construction du Casino, du théâtre, du Sporting Club et de la Poste. L'affaire s'annonçait magnifique.

Tous ces points réglés, Claude repartit pour Hossegor où il allait avoir une rude besogne à fournir. La Société se reposait en effet sur lui du soin du lotissement, du tracé des routes, de l'emplacement des monuments, de l'étude d'une digue dans le lac, des avenues et des carrefours. Toute la création de la ville future serait son oeuvre.

Claude quittait à regret ses amis de Paris: "Si vous croyez que c'est amusant d'aller s'enterrer dans le désert! confiait-il à ses amis Hurtel chez qui il était descendu pendant son séjour. Vous ne pouvez imaginer une solitude plus complète. Hossegor est à quarante kilomètres de Dax, à vingt kilomètres de Bayonne et cependant on se croirait au bout du monde.

—Bah! Avec la petite Peugeot que vous venez de commander, les distances seront abolies, dit Jacques Hurtel en riant.

—Quoi, fit Hélène Hurtel avec son sourire de Joconde, pas le moindre voisin, ou la moindre voisine?

—Ah! ma pauvre amie, les seuls gens que je pourrais voir sont un vieux notaire retiré, avec qui j'ai d'ailleurs d'excellents rapports, et le propriétaire de la scierie, un certain M. Navaros qui me salue fort poliment et à qui je rends son coup de chapeau. Enfin comme voisine je n'ai qu'Orazie Cazère, la propriétaire de l'auberge.

—Ces messieurs ne sont donc pas mariés, ils n'ont pas de famille? insista Hélène Hurtel.

—M. Navaros a, paraît-il, une femme et une fille. Je n'ai jamais vu ces dames et ne tiens pas à les connaître. Sans doute des Provinciales sans intérêt. J'aime encore mieux ma solitude.

—Heureusement qu'elle est peuplée pour vous d'espoirs enivrants, et de charmants fantômes, dit Hélène qui savait la passion de Claude pour Agnès de Surger.

C'est dans cet état d'esprit et sans le moindre enthousiasme que Claude avait regagné les Landes. Il fut étonné de retrouver sans déplaisir à la gare de Marennes, "le courrier", et le paysage déjà familier de pins et de chênes-lièges. La "chefesse de gare" le salua d'un sourire de connaissance, et son fils, un garçonnet de huit ans, cria d'une voix aiguë: "Bonjour, M'sieu Sainville". Claude sentit qu'il n'était déjà plus un étranger dans le pays.

Par contraste avec Paris, où il avait eu un temps affreux, la lumière lui parut merveilleuse. Il goûta l'enchantement de ce site prestigieux, sa poésie douce et sauvage. Le soleil se jouait dans les sous-bois de fougères, d'ajoncs et de bruyères, en jeux féeriques.

Les genêts déployaient leurs rameaux, chargés de grappes d'or. Une clarté douce enveloppait les pins et les chênes-lièges, leur feuillage vert ou gris faisait paraître le ciel plus bleu. Les oiseaux chantaient dans les zbronches. La route, dont Claude connaissait maintenant les méandres, lui plut davantage. Ygos lui parût souriant et Hossegor s'était mis en fête pour lui faire accueil. Le lac à marée haute étalait sous le soleil son miroir poli, qui reflétait l'indigo du ciel et les arbres renversés de ses rives. Enfin la petite maison de l'Esquirro lui sembla plus hospitalière qu'avant son départ. Louis Mugron avait profité de son absence pour se livrer à de grands nettoyages. Les parquets brillaient comme des glaces, les meubles frottés sentaient bon l'encaustique. Il y avait des fleurs dans les vases. Claude éprouva une sensation de bien-être. Après l'agitation de la grande ville, ce calme, cette paix étaient reposants. Il aspira avec délices, dans son petit jardin, l'air qui sentait bon la résine et le sel. Tenté par l'eau clapotante et claire, il se dévêtit, plongea dans l'onde, puis avança à grandes brassées. Il éprouvait une ivresse de vie saine, primitive, comme d'un nouveau baptême régénérateur. L'heure du déjeuner le ramena vers sa petite plage. Il fit honneur au repas préparé par Louis, qui se révélait excellent cuisinier. Il appréciait le service silencieux de ce garçon taciturne, qui glissait comme une ombre sur ses espadrilles aux semelles de corde, et la distinction de cette race qui confère au moindre résinier une allure noble et grave.

—Rien de nouveau en mon absence, Louis, demanda Claude, qui ne dédaignait pas de causer parfois avec son domestique.

—Oh! si Monsieur; il n'est bruit dans le pays que des transformations qui vont s'opérer. Nous allons avoir un chemin de fer qui nous reliera directement à Bordeaux et à Bayonne. Les terrains vont prendre du prix; tous les propriétaires du moindre morceau de forêt ou du plus petit bout de lande sont en effervescence. On va bâtir, paraît-il ; les uns disent qu'on va faire d'Hossegor une grande ville d'été comme Biarritz et d'hiver comme Arcachon. Cela ferait plaisir à bien des gens, mais ce serait dommage en un sens, pour le paysage.

Louis n'ajouta pas qu'on avait appris l'acquisition par le jeune homme du domaine de Peyhorade et qu'on le traitait "de malin".

Claude leva la tête, étonné ; cette dernière remarque dans la bouche de ce simple paysan le surprenait. Il n'avait pas songé, lui, au paysage. C'est vrai, il n'avait vu jusqu'alors que le côté pratique de l'affaire. Il pesa les paroles de son domestique. Serait-ce un bien, serait-ce un mal, de venir saccager, sous prétexte de civilisation cette nature vierge? Un bien, sûrement, décida-t-il. Des milliers de personnes pourraient profiter de cet air pur, de l'immense plage, de l'Océan, des rives charmantes du lac, de ces senteurs saines et vivifiantes. Des enfants retrouveraient la santé à Hossegor, des convalescents y puiseraient de la force, les artistes des inspirations. Ces transformations seraient de plus une source de richesse pour la région. Et si lui, Claude, y trouvait aussi son avantage, si la fortune qu'il réaliserait là lui assurait le bonheur, qui pouvait y trouver à redire?

Son déjeuner terminé, Claude mit ses papiers en ordre, prit des notes, classa des fiches, puis vers la fin de la journée, se sentant la tête un peu lourde, il sortit pour faire un tour du côté de l'Océan.

L'air était vif et léger. Une légère brise soufflait de la mer. En dix minutes, Claude traversa la forêt de pins et de chênes-lièges, qui sépare le lac de l'Océan. Puis il sortit de la pinède. Aux abords de la mer, les pins s'espacent ; certains dans leur lutte héroïque contre le vent, sont tordus, contorsionnés; les sentinelles avancées rampent à ras de terre, se redressent péniblement, pour se rejeter en arrière. Puis, vient un espace de lande dénudé, où ne poussent que l'immortelle, le thym et le serpolet; çà et là quelques plaques de bruyères rose vif; enfin ce sont les dunes de sable qu'essaye de fixer un petit jonc marin: le gourbet et que fleurissent, par endroits, l'oeillet des sables, à l'arome subtil, et plus raarement le lys sauvage. Mais la haute dune sur laquelle Claude venait de déboucher en comptait de nombreuses touffes; jamais encore il n'en avait vu autant: "Comme cette dune doit être jolie, en été, quand tous ces lys sont en fleurs, murmura-t-il". Il se promit d'y revenir plus tard.

Ces dunes forment des vagues énormes et immobiles de sable. Sur la surface vierge, les pas marquent. Soudain, Claude remarqua une trace de petits pieds nus, des pieds de fillette ou de garçonnet; qui donc avait pu troubler cette solitude? Il éprouva l'impression de surprise, sinon de crainte, que Robinson dut ressentir dans son île, lorsqu'il distingua pour la première fois les pas du sauvage Vendredi. Mais le paysage qui s'offrait changea le cours de ses pensées. La réverbération était éblouissante. On entendait, derrière le mur écroulé des dunes, l'âpre murmure de l'Océan. Claude s'avança et l'aperçut qui étendait à l'infini sa nappe brasillante.

Les hauts rouleaux couleur de jade, ourlés d'"écume, déferlaient et s'écrasaient dans un grondement sourd.

Sur l'immense plage de sable jaune, Claude contemplait ce spectacle, sans cesse renouvelé, qui pour lui était plein de grandeur. Il y voyait le symbôle de la stérile et perpétuelle agitation des hommes.

Peut-être en cette minute, Agnès contemplait-elle les mêmes flots ? Où était-elle la bien-aimée? Toujours aux Baléares, sans doute. Pensait-elle un peu à lui qui l'aimait si ardemment, ou bien faisait-elle la coquette avec ce serin de Gaëtan, dont le snobisme exaspérait Claude ? Comment une femme intelligente comme Agnès, pouvait-elle se plaire en la compagnie d'une bellâtre pareil? Après tout, Agnès manquait peut-être d'un certain sens critique. D'ailleurs, Claude n'avait pas aimé la jeune fille pour son esprit, mais pour sa beauté. Dès la première minute, il avait été subjugué par son éclat éblouissant de blonde, et ensuite il n'avait pas raisonné.

Chère Agnès! Avec quelle impatience il attendait ses lettres! Quelle paresseuse elle faisait! Dire qu'en échange de tous les cantiques d'amour qu'il lui adressait presque journellement il n'avait reçu qu'un seul message depuis leur séparation. Sa seule ressource était de le relire indéfiniment, il le connaissait presque par coeur.

De cette lettre, Claude n'avait voulu retenir que ce qui le touchait.

"Chérie, avait-il pensé, vous m'aimez plus que vous ne croyez. Vous voulez que j'éclipse comme danseur Gaëtan de Monthalant! Quel charmant enfantillage. Hé bien, j'apprendrai à danser pour vous plaire. Comme vous êtes bonne d'avoir foi en moi! Vous savez bien que soutenu par votre amour, je suis capable de tous les héroïsmes pour vous conquérir, je soulèverai des montagnes. Comme je suis heureux que vous aimiez l'encens que je brûle sur votre autel. Mes paroles d'adoration sont encore au-dessous de la vérité; vous êtes plus belle et plus aimée que je ne sais l'exprimer. Vous avez raison de désirer le luxe: je vous fournirai un écrin digne de vous. Nous serons heureux".

Claude ne s'avouait pas que cette lutte, entreprise au début dans l'unique but de faire fortune et de mériter Agnès, le passionnait maintenant pour la lutte elle-même et pour la grandeur de l'oeuvre qu'il espérait accomplir. Peut-être était-il ambitieux sans le savoir et possédait-il une âme de conquérant ?

Le murmure des vagues berçait sa rêverie heureuse. Il goûtait le calme impressionnant de cette solitude vierge.

Claude s'assit au sommet de la dune, dans une petite anfractuosité dont les rebords l'auraient dissimulé aux regards des promeneurs s'il y avait eu des promeneurs dans ce désert. Il contemplait sans se lasser les hautes murailles de jade, sans cesse reformées, qui s'incurvaient d'abord en coquille, pour s'écrouler dans un grondement, avant de s'étaler en nappe d'écume neigeuse. Pour la première fois depuis sa venue à Hossegor, Claude était sensible à la grandeur sauvage de ce décor, à l'illusion qu'il donnait des temps préhistoriques. Le conquérant commençait à voir autre chose dans cette belle nature vierge qu'un pays à civiliser. Il sentait aussi confusément la douceur de l'heure: le soleil commençait à décliner à l'horizon et semait sur la mer une

tra'née d'argent, de petits nuages roses s'élevaient à l'Orient.

Il distinguait au loin sur la gauche, la chaine des Pyrénées qui s'avançait dans la mer et se découpait en ombres chino'ses sur le ciel clair.

Soudain un chant s'éleva tout proche, quelqu'un devait se cacher dans une anfractuosité voisine. La voix, d'un timbre féminin, était extraordinairement chaude et prenante, profonde et veloutée. Claude prêta l'oreille, étonné de rencontrer une créature humaine dans cette solitude. L'inconnue lançait au vent du large, de toute la force de ses poumons, une chanson basque, une chanson d'amour, le cri de passion d'une femme éprise.

—Adios, ene maïta, adio sekulato!
Nik estit besté pénarik maïtia zurétako,
Zéren etzen zutudan hain libro testeu-
[d,o
—Zertako erraiten duzu, adio sekula ?
Uste duzia estudalo amorio zuretako?
Zuk nalu banatzu enukézu testeutako !

Adieu, ma bien-aimée, adieu pour tou-
[jours!
Je n'ai d'autre regret, aimée, pour vous,
Que de vous laisser ainsi libre pour
[d'autres,
—Pourquoi dites-vous adieu pour tou-
[jours?
Croyez-vous que je n'ai point d'amour
[pour vous,
Si vous voulez de moi, je ne serai pas
[pour d'autres.

Le jeune homme écoutait: "Une fille du pays sans doute", pensa-t-il. Cette admirable voix avait des sonorités métalliques, qui lui résonnaient aux moelles. Le timbre en était naturel, peu assoupli encore. On pouvait prédire qu'avec du travail et de la méthode, cette voix disciplinée rivaliserait avec celle des Litvine et des Delna. Claude n'osa se montrer de crainte de rompre l'enchantement, charmé par cette voix pénétrante et prolongée de cristal vibrant aux inflexions caressantes et douces. Le chant atteignait maintenant à un pathétique extraordinaire. Claude se sentait remué aux entrailles par cette lamentation passionnée. L'inconnue semblait connaître pour son propre compte l'amour qu'elle chantait; toute la désespérance du bonheur éprouvé, puis perdu à jamais passait dans sa voix qui avait maintenant les résonnances d'une douleur infinie.

Claude frissonna, troublé; il lui semblait surprendre un aveu, une confession émouvante; il avait l'impression de commettre une indiscrétion. L'inconnue chantait évidemment pour elle seule et mettait toute son âme dans son chant. Quelle belle chose qu'une voix humaine! Claude se prit à regretter qu'Agnès ne chantât pas. Il restait immobile dans son trou, subjugué par ce chant, troublé malgré lui par ce voisinage si proche et si ardent. Car cette inconnue devait connaître la passion pour faire éprouver à un simple auditeur un émoi aussi profond. Cette femme n'était certainement plus toute jeune, elle devait avoir vécu, souffert, pour exprimer des sentiments aussi intenses et faire passer tant de choses dans son chant.

Claude pensa à sa mère morte qui avait une belle voix. Tout enfant, déjà sensible à la musique, il suppliait : "Maman, chante-moi des petites chansons". Et Mme Sainville berçait le sommeil de son fils avec des ballades. Ou bien pour lui, elle chantait de sa voix harmonieuse les mélodies de Schumann. La jeune femme et le père avaient inculqué à leur fils l'amour de la musique. Claude, très artiste, était touché par toutes les manifestations de la beauté et toutes les formes de l'art; mais le musique et surtout la voix humaine, l'émouvait particulièrement; il était bon violoniste et ses meilleures soirées étaient celles, où enfermé chez lui, il déchiffrait une partition de Bach et s'abandonnait à l'enivrement de l'harmonie.

La voix maintenant s'était tue. Et Claude en éprouvait une mélancolie.

Le ciel lui parut moins lumineux, il lui sembla que quelque chose de très beau venait de mourir.

Le soleil à l'horizon baissait, globe de feu orange sur la mer bleu pâle et argent. Le ciel se zébrait de vert et de rose, et ces teintes changeaient de minute en minute, dans une débauche de couleurs étourdissante. Bientôt, la boule incandescente s'enfonça dans l'océan et le crépuscule cendré régna, encore teinté d'or et de rouge.

Tout près de Claude, à deux mètres à peine, un éboulis de sable se produisit et une silhouette féminine dégringola en courant la dune jusqu'à la plage, où elle s'immobilisa, tournant le dos à Claude.

—Tiens, voilà ma chanteuse, songea Claude. Mais c'est une fillette!... Moi qui croyais que seule une femme déjà mûre pouvait avoir une voix aussi profonde, aussi vibrante. Est-ce possible qu'une enfant comme celle-là ait un organe aussi puissant et aussi pathétique? C'est invraisemblable. D'où sort-elle ? On dirait une fine statuette égyptienne, dans sa robe étroite de toile rayée, avec ses jambes et ses bras nus, bronzés par le soleil et le grand air. Une vraie fille du Midi... Elle doit être d'origine basque et fait songer à une bohémienne avec ses cheveux d'ébène répandus sur ses épaules, et sa tête serrée dans ce foulard bleu sombre... Comme elle s'harmonise bien avec le paysage, cette fille sauvage et libre...

Il admira sa grâce de jeune nymphe rustique.

Maïtena maintenant s'éloignait le long de la grève, vers Hossegor, en suivant la courbe capricieuse du flot. Pas un instant, Claude n'identifia cette jeune gitane avec Mlle Navaros, la fille du directeur de la scierie, que son imagination préconçue lui avait représentée comme une petite provinciale laide et sotte. Encore moins soupçonna-t-il la place qu'il tenait dans l'esprit de cette inconnue.

Et Maïtena, qui depuis des semaines, cherchait en vain à rencontrer Claude, ne devina pas que sa voix avait ému le jeune homme et que du haut de la dune, il suivait des yeux sa silhouette, avec une curiosité sympathique et charmée.

X

L'ELEVE DU CENTAURE CHIRON

A quelques jours de là, Maïtena exaspérée de n'avoir pas encore aperçu Claude—elle avait appris son retour de Paris par Louis Mugron, — résolut de lui parler coûte que coûte. Puisqu'elle ne le rencontrait pas au dehors (elle ignorait être passé devant lui un soir au bord de la mer et qu'il avait surpris son chant), elle irait le trouver à l'Esquirro. Encore fallait-il un prétexte qui sauvegardât sa pudeur. Elle médita longuement et finit par arrêter un plan de conduite.

Toute petite, Maïtena avait appris à monter à cheval avec son père et avait conçu une passion pour l'équitation. Malheureusement pour elle, M. Navaros sortait de plus en plus rarement; son vieux Cob, Tambour, engraissait à l'écurie. Maïtena avait obtenu une ou deux fois la permission de monter seule, mais Mme Navaros n'aimait pas beaucoup ces expéditions solitaires. Elle redoutait toujours un accident. Depuis quelque temps cependant, sa fille était si docile, accomplissait avec tant de régularité ses devoirs ménagers, étudiait si bien son piano et son chant, que Mme Navaros, ce jour-là, se laissa fléchir et autorisa Maïtena à faire une promenade seule sur Nora.

—Ne va pas loin et ne reste pas plus d'une heure, dit-elle, sinon je mourrais d'inquiétude.

—Je te le promets, maman, fit Maïtena gentiment.

Et toute joyeuse, elle courut donner ordre à Simon de seller la jument, tandis qu'elle montait dans sa chambre revêtir son amazone et coiffer le canotier de paille qui seyaient à ses formes sveltes.

C'était une magnifique journée de printemps. L'air embaumait la résine et les genêts encore humides de rosée, scintillaient au soleil; le lac tout frissonnant d'écailles, était d'un bleu de turquoise. Maïtena sur Nora longea d'abord sa rive droite que surplombaient trois ou quatre maisonnettes de pêcheurs et de résiniers puis, arrivée au bout du lac, elle prit le chemin des douaniers et s'enfonça dans la forêt. Au passage, elle avait distingué sur l'autre rive, la demeure de Claude, à demi enfouie sous les arbres. Son coeur avait battu un peu plus vite. Aurait-elle le courage de se faire connaître du jeune homme ? A mesure que le moment approchait de tenter une action décisive, l'effroi la saisissait, sa timidité, que seul un sentiment violent avait pu vaincre, reprenait le dessus.

Cependant Claude, enfermé chez lui, ne soupçonnait guère l'offensive qui se tramait contre sa tranquillité. Il avait bien d'autres préoccupations. Ce matin lui était parvenue une lettre timbrée des Baléares. Aussi son coeur était à la joie et son esprit à l'espérance. Agnès lui écrivait plus tendrement que d'habitude.

"Chéri, disait-elle cette attente loin de vous me parait bien longue.... Je crains que des mois et des mois ne s'écoulent avant que vous réalisiez quelque chose d'intéressant dans votre trou d'Hossegor. J'ai pensé à une autre combinaison qui serait sûrement beaucoup plus lucrative. Voici: on a signalé à père qu'on venait de découvrir un nouveau puits de pétrole loin de Bakou (dans l'ancienne Colchide, ô Jason), que les anciens dépeignent comme un royaume d'une merveilleuse richesse. La nappe de pétrole est à 130 mètres du sol et les chemins de fer sont peu éloignés de l'endroit, ce qui faciliterait l'exploitation. L'affaire s'an-

nonce magnifique. Père ne peut s'en occuper pour l'instant, mais il a été un des premiers avertis. Personne " n'est encore dessus". Avec un million vous enlèverez l'option. A vous, ensuite, de vous débrouiller. Si, comme je l'espère, vous n'avez pas encore disposé de votre mince capital, si vous n'avez pas signé pour l'achat du domaine dont vous m'avez parlé, prenez le train sans retard et venez nous trouver. Père vous fournira de vive-voix toutes les indications que je ne puis vous donner par écrit et votre fortune, notre fortune, sera une chose faite. Quelle joie alors, Claude... Votre impatiente fiancée,

"AGNES."

Cette lettre avait enchanté Claude. "Comme elle m'aime, avait-il pensé, quel souci d'assurer rapidement notre avenir; je la reconnais bien là, mon Agnès moderne, à l'esprit américain, précis et pratique. Elle n'est pas pour rien la fille de son père! Malheureusement, il est trop tard! J'ai disposé de mon "mince capital" et je ne puis voguer vers la moderne Colchide, y conquérir la Toison d'Or, transformée en nappe de pétrole. Tant pis! Mais je suis sûr de réussir ici. Je vais rassurer ma chère fiancée".

Et Claude avait aussitôt fait part à Agnès de ses espoirs en lui écrivant une de ces lettres passionnées qui flattaient la vanité de la jeune fille et lui faisaient apprécier, par comparaison les trésors d'esprit et de tendresse dépensés en son honneur.

Son courrier achevé, Claude pria Louis d'aller le porter de suite à bicyclette à la poste d'Ygos. Seul, il prit son violon. Il se jugeait assez médiocre exécutant et ne jouait que pour lui. La musique lui servait à déverser le trop plein de son coeur et tout ce que les mots ne peuvent exprimer. Une demi-heure s'écoula ainsi en harmonie. Claude s'élevait avec l'aria de Bach jusqu'aux hauteurs les plus pures de l'esprit, lorsqu'un cri déchirant le rappela sur la terre. Il s'arrêta net, surpris et écouta. Il y eut un nouveau cri plus faible qui venait de l'extérieur. Claude posa aussitôt son violon et son archet pour ouvrir la porte sur le jardin. De faibles gémissements lui parvinrent de derrière la haie. Il courut aussitôt au sentier et aperçut une forme étendue à terre, dont il s'approcha. Une femme était là, en travers du chemin,qui semblait inanimée. Claude se pencha inquiet et reconnut aussitôt le joli visage halé. Le canotier de paille était tombé et les cheveux noirs, aux reflets fauves se déployaient sur les épaules.

—Mais c'est ma petite bohémienne de la dune aux lys! s'exclama-t-il. Que lui est-il donc arrivé?

Claude constata alors que la blessée était vêtue d'une amazone courte, à jupe fendue et tenait un stick serré dans sa main. Il en inféra que le cheval ne devait pas être éloigné. Nora, en effet, broutait des ronces à quelques mètres de là et s'arrêtait pour jeter, par instants sur sa jeune maîtresse un regard [illegible]nt: pourquoi celle-ci [illegible]d'un coup sauté à bas de la selle? Remarquant que la jeune amazone ne semblait pas avoir perdu connaissance, Claude interrogea anxieux:

—Où êtes-vous blessée ? Souffrez-vous?

Même dans ses rêves les plus fous— et elle en échafaudait depuis six semaines, — Maïtena n'avait osé espérer que Claude lui parlerait d'une voix aussi douce, lui témoignerait autant de sollicitude. Son coeur se fondait de reconnaissance et de tendresse; elle eût voulu lui baiser les mains. Mais forcée de jouer son rôle, elle murmura d'une voix qui tremblait d'émotion réelle:

—Je ne sais; mon cheval a fait un écart et m'a jetée par terre. J'ai eu peur, j'ai crié, mais je ne crois pas avoir rien de cassé, je vais essayer de me lever.

Elle prit avec crainte la main que Claude lui tendait, s'assit, puis se tint debout; mais aussitôt un cri de douleur lui échappa: dans sa chute, elle s'était foulé la cheville. Sans Claude qui se précipitait, les bras tendus, elle tombait.

—Ce n'est rien, fit-il compatissant, une simple entorse sans doute, appuyez-vous sur moi, je vais vous soutenir jusqu'à ma maison qui est là, à deux pas, et mon domestique ira prévenir votre famille.

En Février

Mariage Secret

Roman d'amour, par

DYVONNE

Claude passa un bras autour des frêles épaules et porta presque la jeune fille jusque dans son salon. Maïtena se laissait faire, toute abandonnée. Elle eut donné dix ans de sa vie pour que ce court trajet durât plus longtemps. Le jeune homme l'assit dans la bergère paysanne devant la table. Mais l'effort avait quand même dépassé les forces de Maïtena qui semblait sur le point de défaillir.

—Attendez, dit-il gentiment, je vais vous donner un cordial. Louis! appela-t-il, Louis!

Mais personne ne répondit.

—Allons bon! s'exclama Claude contrarié. Il n'est pas encore revenu du bourg.

Claude ouvrit lui-même le buffet, prit une bouteille d'eau-de-vie et en emplit un petit verre qu'il tendit à la jeune fille.

—Buvez cela! dit-il; vous vous sentirez mieux ensuite.

Maïtena obéit, docile et vida le contenu d'un trait. La couleur revint à ses joues. Elle éprouvait maintenant un bien-être extraordinaire. Ainsi, elle était au coeur de la place, dans cette pièce où si souvent, depuis son espionnage du premier soir, elle était venue errer en imagination. Elle était auprès de son héros, de celui avec lequel elle avait échangé en esprit, tant de dialogues. Il lui semblait encore rêver. Cependant c'était bien Claude qui glissait un coussin sous sa tête, qui tâtait son pouls en murmurant d'une voix pleine de sympathie:

—Vous sentez-vous mieux, Mademoiselle?

Trompé par l'allure juvénile et les formes fragiles de la jeune fille, il la croyait plus jeune encore qu'elle n'était, presque une enfant.

—Je m'excuse de vous avoir amenée chez moi, mais il n'y avait vraiment pas moyen, avec votre cheville enflée, d'aller plus loin. Les plus proches habitations sont à vingt bonnes minutes de marche. Permettez-moi de me présenter: je m'appelle Claude Sainville. Je suis ingénieur de mon métier et depuis peu habitant d'Hossegor.

Il vit briller sur les lèvres de Maïtena un sourire mystérieux, dont il ne sut démêler la signification.

— Je sais, dit-elle impulsivement, vous êtes Jason.

Ces mots à peine prononcés, elle s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux.

Claude, d'abord surpris, se mettait à rire.

Etrangers une minute auparavant, ils ne s'attendaient pas à causer ainsi en camarades.

—Je devine pourquoi vous me nommez ainsi, dit-il. C'est parce que le yacht qui m'a amené s'appelait Argo. Le plus drôle est que "Jason" est mon surnom. Mes amis me l'ont donné je ne sais trop pourquoi, sans doute parce qu'ils me jugeaient ambitieux et chimérique, comme le héros thessalien.

Il ajouta pensivement:

—Cependant, le fils d'Aêson et de Rhoo rapporta de Colchide la Toison d'Or. Pourquoi ne réussirais-je pas, moi aussi?

—Vous réussirez, affirma la jeune fille avec chaleur, car vous avez tout d'un conquérant. Et vous obtiendrez plus que la toison du bélier qui emporta dans les airs Phryxos et Hellé.

Claude se mit à rire franchement:

—Qu'en savez-vous, petite bohémienne? Pouvez-vous dire la bonne aventure, par hasard ? Lisez-vous dans les lignes de la main? Seriez-vous la magicienne Médée?

—Peut-être... Je connais le présent et l'avenir, fit Maïtena d'une voix qui tremblait. Donnez-moi votre main.

Claude obéit, amusé. Maïtena considéra attentivement, d'un air d'augure les fins entrelacs des lignes, tout en admirant la main longue et aristocratique.

—Je vois la fortune, dit-elle. Vous serez immensément riche, vous aurez des millions à n'en savoir que faire!

—Quelle chance! Jamais assez, Médée, jamais assez. Car si je ne sais pas les dépenser, d'autres près de moi sauront.

—Oui... Vous êtes amoureux, dit-elle.

—Vraiment?

—Vous aimez passionnément une jolie dame blonde...

Claude leva sur la jeune fille des yeux interrogateurs. Se moquait-elle de lui;

cette fillette avait-elle aperçu Agnès. La gravité du petit visage bronzé, la fixité des yeux sombres le troublèrent.

—C'est exact, fit-il en essayant de plaisanter, ma bien-aimée est blonde comme les blés et belle comme le jour.

—Oui, mais elle ne vous aime pas, fit Maïtena d'un ton si âpre que Claude tressaillit.

—Vous vous trompez, jeune magicienne, ma fiancée m'idolâtre et nous devons nous marier bientôt, dit Claude sur un ton de légèreté affectée.

—Non, vous ne l'épouserez pas, dit-elle avec chaleur. Le signe de l'union avec une blonde n'existe pas dans votre main. En revanche, je crois deviner que vous serez uni à une brune.

Claude retira sa main, agacé.

—Cette plaisanterie a assez duré, Mademoiselle, fit-il d'une voix sèche. Peut-être vous sentez-vous maintenant assez bien pour essayer de marcher.

Toute tremblante de lui avoir déplu, Maïtena se leva vivement, mais sitôt qu'elle eut posé le pied à terre, elle dût se rasseoir avec un cri de douleur. La cheville foulée lui refusait tout service.

—Vous devez avoir une entorse, dit Claude contrarié, inutile d'insister. Il faut qu'on vous ramène en voiture. Et mon domestique qui ne revient pas! Il faudrait peut-être vous déchausser.

Maïtena semblait à nouveau sur le point de défaillir.

—Laissez-moi faire, dit Claude, en retirant la petite botte de cuir souple.

Et délicatement, il massa la partie douloureuse. Malgré la souffrance, Maïtena se taisait avec une légère crispation de la bouche.

—Comme vous êtes bon! dit-elle avec élan.

—Je ne suis pas bon, affirma-t-il avec bonne humeur, mais je suis un peu sorcier, moi aussi. Vous savez, Jason a été élevé au pied du Mont-Pelion, par Chiron, le plus célèbre des Centaures de l'Antiquité, qui était considéré comme l'un des Dieux de la Médecine.

—J'ai lu Homère et Hésiodes, dit Maïtena.

Une stupeur passa sur le visage de Claude. Cette curieuse fillette le surprenait. Quelle âge avait-elle ? Tout d'abord il lui avait donné une quinzaine d'années. Mais elle devait être plus âgée.

—Vous savez alors que le fils de Kronos, l'ami d'Héraclès, se distinguait des autres centaures par son caractère bienfaisant. Il connaissait les vertus des plantes, il soignait les blessés et les malades et passe pour l'un des inventeurs de la chirurgie.

Claude ajouta en riant:

—Il m'a donné quelques-unes de ses connaissances.

—Pour notre plus grand bénéfice, fit Maïtena sérieuse. Et vous êtes venu vous fixer à Hossegor au bord de notre lac, comme Chiron à Iolchos sur les rives du golfe de Pégase... Y demeurerez-vous longtemps, ou bien, nous quitterez-vous bientôt à la tête des Argonautes, pour aller conquérir en Colchide la Toison d'Or?

Une anxiété perçait dans sa voix, dont Claude était à mille lieues de deviner la raison. Comment aurait-il supposé qu'il n'était pas un étranger pour cette fillette romanesque et la place qu'il tenait dans son coeur?

—Ma foi, dit-il, j'espère bien n'avoir pas besoin de partir si loin et je compte trouver la fortne ici même.

—Vous la trouverez! affirma la jeune fille avec vivacité. Et aussi l'amour, je vous le prédis!

—J'en accepte l'augure, chère Médée. Cette prédiction est plus agréable que celles que vous me faisiez précédemment.

Ils se mirent à rire comme des enfants.

—Pourquoi, demanda Maïtena, tout à coup, m'avez-vous appelé "la petite bohémienne de la dune aux lys"?

—Parce que je vous ai aperçue il y a quelques jours sur la plage au bord de la mer sauvage. Vous aviez l'air d'une gitane, avec votre robe rayée qui découvrait vos jambes et vos bras bronzés, avec vos cheveux répandus sur vos épaules et enserrés dans un fiulard bleu sombre.

Il ajouta:

—C'était jeudi. Je vous ai aussi entendu chanter.

—Oh ! fit Maïtena en rougissant, vous m'avez écoutée. C'est mal! Pourquoi ne m'avoir pas révélé votre présence.

—Parce que j'avais peur de rompre le charme. Ensuite vous êtes descendue sur la grève et je n'ai pas cru devoir vous interpeler.

Volontairement banal, il ajouta:

—Vous avez une très belle voix.

—Je n'ai jamais travaillé beaucoup, dit Maïtena confuse, mais j'aime la musique et le chant....

—Moi aussi.

Claude interrogea :

—Votre pied doit être moins douloureux maintenant?

—Beaucoup moins, je vais peut-être pouvoir marcher.

Claude se leva vivement:

—Non, non, j'entends mon domestique dans la cuisine, il va aller avertir chez vous. Louis! Louis!

Le jeune Mugron parut sur le seuil et ouvrit la bouche d'étonnement en voyant son maître en compagnie de Mlle Navaros.

—Louis, Mademoiselle s'est blessée en tombant de cheval devant ma porte. Vous allez courir à bicyclette prévenir ses parents. A propos, fit-il en souriant, tourné vers la jeune fille, puis-je savoir quel est votre nom et où demeure votre famille?

—Je m'appelle Maïtena Navaros, mon père et ma mère habitent la villa Aguaréna, au bord du lac, à l'entrée du canal. Votre domestique connaît.

La foudre tombant aux pieds de Claude ne l'eût pas plus ahuri. Cette petite gitane était celle qu'il croyait une provinciale et oie blanche? Il en eut le souffle coupé pendant quelques secondes, mais se ressaisit assez vite:

—J'aurais dû le deviner, dti-il, excusez-moi, Mademoiselle.

Et à Louis qui restait planté comme une borne:

—Courez, Louis! Et tâchez de rattraper le cheval de Mlle Navaros en route.

—Oh! la jument est là. J'ai reconnu Nora devant la haie qui broute des ronces. Je vais la ramener.

—Allez vite! ordonna Claude.

Le charme était rompu. Maintenant, une gêne régnait entre les deux jeunes gens. Claude s'en voulait de son manque de perspicacité et d'avoir traité familièrement Mlle Navaros, qu'il avait prise sottement au début pour une fille du pays.

Quant à Maïtena, elle regrettait l'intimité précédente. Ce jeune homme froid et guindé était-il le Jason qui, quelques instants auparavant massait avec tant de douceur sa jambe endolorie?

La conversation se traîna péniblement. Ils parlèrent du pays, du temps, des futurs changements de la région, mais sans la spontanéité et la liberté qui présidait quelques instants à leurs propos.

Tous deux éprouvèrent un allègrement quand une voiture s'arrêta devant l'Esquirro.

M. et Mme Navaros accouraient inquiets, des questions aux lèvres. La vue de Maïtena qui se levait pour les accueillir, les rassura aussitôt.

—Ma chérie! s'exclama le père, tu ne souffres pas trop?

—J'avais bien raison de te défendre de monter à cheval, toute seule, fit Mme Navaros, tu vois ce qu'on risque. Comment l'accident est-il arrivé?

Ce furent mille questions, puis des remerciements enthousiastes au "sauveur" de leur fille. Claude dut promettre de venir dîner le lendemain soir. Maïtena était émue en prenant congé du jeune homme qui la regarda à peine. Elle emportait comme un viatique le souvenir de leur brève entrevue.

Bientôt la charrette anglaise, traînée par Nora pacifique, emporta la famille Navaros et disparut au tournant du sentier.

—Drôle d'aventure, maugréa Claude. Du diable si j'aurais pensé que ma gitane de la dune aux lys était Mlle Navaros. Elle est curieuse, cette petite!

XI

UNE SOIREE A " AGUARENA "

Maïtena vécut la journée du lendemain dans la fièvre: Claude allait venir chez eux. Elle ne pouvait croire à son bonheur. Le docteur Garigad mandé en hâte avait déclaré que la foulure était légère, qu'un peu de massage la ferait disparaître. et que Maïtena pouvait marcher sans inconvénient ; même le mouvement était préférable à l'inaction et recommandé.

Incapable de tenir en place, elle aida sa mère aux préparatifs du dîner, elle fit elle-même l'entremets au chocolat et tint à décorer la table de fleurs: elle fit une ravissante guirlande de géraniums rouges et roses dans tous les tons dégradés, entourant une masse de géraniums dans les mêmes couleurs qui devait lui valoir les plus vifs éloges.

Enfin, quand l'heure du repas approcha, elle monta dans sa chambre pour s'habiller. Ses toilettes étaient simples et peu nombreuses; cependant, elle hésita longuement entre une robe blanche et une robe de foulard cerise. Cette dernière l'emporta. Maïtena se souvenait qu'Agnès était vêtue de blanc, lors de sa visite à l'Esquirro. nuance qui s'harmonisait avec son teint nacré de blonde!

—Tandis que moi, j'aurais l'air d'une mouche dans du lait, songea-t-elle. Mieux vaut un contraste violent, et le rouge sied à mon air de bohémienne

Elle coiffa ses cheveux avec soin, les rejeta en arrière du front et les noua bas sur la nuque en un chignon serré.

Puis, elle mit tous ses bijoux: de minces anneaux d'or aux bras et un collier de corail au cou qui complétaient son aspect de gitane. Elle descendit au salon, changea quelques bibelots de place, déplaça des meubles, passa dans la salle à manger pour vérifier l'ordonnance de la table, revint au salon, tapota le piano. Enfin, un coup de sonnette retentit.

Elle s'immobilisa le coeur battant. Ce n'était que Vincent Itsaxou. Il avait revêtu pour la circonstance un veston noir à allure de smoking et tenait à la main une boîte de barres de "touron", délicieuse pâte d'amandes.

—J'ai appris, Maïtena, ton accident. Tu veux inquiéter ta famille. Je me suis permis de t'apporter ces quelques produits bayonnais avec tous mes voeux de prompte guérison.

—Oh! dit Maïtena, déçue de ne pas voir paraître Claude, je suis déjà guérie.

—Et le hasard a voulu que Nora te jetât par terre devant la maison de M. Sainville? demanda-t-il ironique.

La jeune fille rougit et ne répondit pas.

—Quelle chance, reprit Vincent, que ton voisin se soit trouvé là à point pour te secourir, n'est-ce pas? L'accident aurait pu arriver en pleine forêt. Nora a été pleine d'à-propos!

Maladroit, il ajouta:

—C'est imprudent de sortir seule à cheval. Ta mère devrait te le défendre. J'interdirai l'équitation à ma femme

Maïtena faillit répondre vertement: "De quoi vous mêlez-vous?" Mais se contint.

Vincent depuis quelque temps se montrait plus sombre et inspirait à Maïtena une espèce de crainte.

Un second coup de timbre lui vibra dans tous les nerfs. Me d'Estribat fit son entrée, le teint rouge et l'air guilleret.

—Hé bien, ma chère enfant, vous vous offrez des accidents de cheval comme une héroïne de roman, d'un roman d'il y a trente ans. Ce n'est pas du tout moderne. Aujourd'hui, on se brise la tête en auto!

—Cela m'arrivera peut-être bientôt, car papa vient de se commander une petite dix chevaux, dit Maïtena gaiement. Je compte bien qu'il me permettra de la conduire.

—Et moi, j'espère bien qu'il n'en fera rien, dit Vincent violemment.

Maïtena le foudroya du regard mais ne répondit pas, car Agathe introduisait Claude Sainville, en même temps que les maîtres de la maison pénétraient dans le salon par une autre porte.

—Je vois avec plaisir, dit Claude après les premières salutations que Mlle Navaros est tout à fait rétablie.

—Grâce à vos soins, cher Monsieur, affirma M. Navaros avec chaleur.

—Heureusement que vous avez pu entendre les cris de cette pauvre blessée, compléta madame Navaros.

Claude d'un geste de main écarta les remerciements. Il n'avait rien fait, affirmait-il, et était ravi du prétexte qui lui avait permis d'entrer en relations avec ses voisins.

Me d'Estribat, qui depuis un mois essayait d'entraîner le jeune homme à Aguaréna, eut un sourire fin.

Il soupçonnait que la beauté de Maïtena et sa grâce n'avaient pas été étrangères à ce revirement.

Agathe annonça le dîner. On passa dans la salle à manger. Dès le potage, M. Navaros attaqua son hôte.

—Il paraît, dit-il, Monsieur Sainville, que vous êtes devenu l'heureux possesseur du domaine de Peyhorade?

—C'est exact, fit Claude sur la réserve.

—J'avais pensé un moment à en acheter deux ou trois hectares, car les pins y sont magnifiques et la résine est un bon placement. Vous en savez, je pense, déjà quelque chose. Mais quand j'ai appris qu'Hossegor allait avoir un chemin de fer et que les terrains y seraient lotis, j'ai compris que la spéculation s'en mêlait et que les prix devenaient trop élevés pour ma bourse.

—Vous auriez tort de ne pas acheter encore, même à trente ou quarante francs le mètre, car d'ici peu, vous ne trouverez plus rien à moins de cent francs.

—N'exagérez-vous pas un peu ? demanda Vincent supérieur.

—Je suis en dessous de la vérité.

Me d'Estribat qui, sur les conseils de Claude, venait de se faire céder les terrains de Cazère et d'Onesse à bon compte, souriait, satisfait de ces prévisions.

—Quand on pense, dit Vincent, que cette région était autrefois une des plus pauvres de la France et que c'en est aujourd'hui, grâce à cette immense forêt qui va de Bordeaux à Biarritz, une des plus riches, il faut adresser des actions de grâces à Brémontier et Chambrelent et Brémontier ont génécher les marais insalubres et de planter l'arbre béni: le pin.

—Oh! les pins existaient déjà avant eux dans le pays, dit Claude, mais Chambrelent et Brémontier ont généralisé le système qui s'est révélé excellent, et d'une région malsaine, envahie par l'eau l'hiver, les moustiques l'été, ils ont fait un des pays les plus sains de France. Les conquêtes de l'homme ont du bon.

—Vous avez prononcé cette dernière phrase sur un ton d'apologie, dit Maïtena en riant. Comptez-vous apporter la civilisation dans notre désert?

Claude sortit et ne répondit pas directement à cette question indiscrète.

—Quand un pays est beau, dit-il, il faut souhaiter que le plus grand nombre possible de gens en profitent. Ce serait de l'égoïsme de garder pour soi seul une telle solitude.

Maïtena écoutait, sinon convaincue, du moins charmée par Claude. Tandis que Mme Navaros, l'oeil au service, surveillait Zélie, prêtée pour la circonstance par les Itsaxou, et Agathe.

—Ce confit d'oie, déclara Me d'Estribat qui savourait le dîner en gourmand, est délectable.

—Vous trouvez? minauda la maîtresse de maison, ravie, avec une fausse modestie. Je le crois assez fin.

—En attendant de revendre vos terrains, dit M. Navaros à Claude Sainville, d'un ton plein de sous-entendus, vous occupez-vous de faire résiner vos pins ?

—Je crois bien, fit Claude, et cela m'intéresse prodigieusement. J'aime suivre le résinier dans les bois, lorsque son hapchot sur l'épaule et sa pique à la main, il va d'un pin à l'autre pour le gemmer.

GRATIS

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Réformateur Myrrial Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Réformateur* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubrueil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:
Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

MME MYRRIAM DUBREUIL
Boite postale 2353 — Dépt. 2
3902, Parc Lafontaine, - . Montréal

—Savez-vous, dit Maïtena que les copeaux résineux qui tombent à terre après la carre et que l'on appelle ici les "gemelles", font de bien jolies flambées grésillantes.

—Oui, je compte procéder bientôt à ma récolte de gemelles et de pommes de pins pour les flambées d'automne, dit Claude en regardant pour la première fois sa voisine de table.

A plusieurs reprises déjà il avait surpris, fixé sur lui comme des mouches importunes le regard de la jeune fille.

—Vous comptez donc demeurer longtemps parmi nous? demanda Vincent, d'un ton agressif.

—J'ignore encore la durée de mon séjour. Elle dépendra des circonstances, répondit Claude.

—Notre pays est merveilleux à l'automne, affirma Me d'Estribat. C'est l'époque des brumes bleues matinales sur le lac, des prestigieux couchers de soleil dans la pourpre et l'or, et des longs crépuscules.

—Et puis, dit M. Navaros, c'est l'époque de la chasse. Etes-vous chasseur, Monsieur Sainville?

—Je l'avoue. La chasse me procure des joies vives où entre le plaisir sain de la marche, l'ivresse du grand air, l'imprévu.

—Vous devez être bon tireur ? dit Maïtena.

—Je suis assez bon tireur, convint Claude.

—Mon neveu aussi, dit M. Navaros.

Vincent rougit.

—Nous avons quelques cailles et quelques bécasses dans les champs, mais peu nombreuses, dit vivement le jeune Landais, et les lièvres sont presque introuvables, mais il y a des passages d'oiseaux migrateurs : les palombes, les pluviers, les alouettes de mer.

—Vous verrez comme la chasse à la palombe est amusante sous les affûts de branchages, dit M. Navaros.

—On trouve aussi le canard sauvage sur les étangs, reprit Vincent.

—Vous ne connaissez pas encore tous les étangs de la région, dit Me d'Estribat. Ils ont chacun leur caractère et leur physionomie propres, et s'échelonnent de l'Adour à Arcachon, ce sont: l'étang Blanc envahi par les roseaux, l'étang Noir au fond de végétaux en décomposition qui lui donnent cette teinte sombre impressionnante, l'étang de Soustons, aux bords plats qui évoque la Camargue, l'étang de Léon qui donne naissance au surprenant courant d'Huchet, ceux de Biscarosse et de Cazeaux, véritables petites mers intérieures. Ah! vous avez encore bien des choses à voir par ici.

—Sans négliger notre pays basque, dit Jean Navaros, Saint-Jean-Pied-de-Port vous enchantera par son caractère de forteresse moyenâgeuse; et aussi la côte d'émeraude et ses villes enchanteresses: Saint-Jean-de-Luz, Guéthary, Hendaye baignés par les flots.

—Vous semblez fier de votre pays, Monsieur, dit Claude, et je le comprends.

—Sans doute. C'est au dire de certains "le seul coin de terre où les hommes aient conservé des allures colorées et originales". Je suis aussi fier de ma race, dit Georges Navaros. C'est une des plus anciennes, songez qu'on nous fait descendre tantôt des Atlantes, tantôt des Mongols. Certains prétendent que les Basques viennent en droite ligne des constructeurs de la Tour de Babel. Ce n'est pas d'hier que nous datons!

—Je sais, dit Claude, votre idiome l'euskarien est un des plus anciens.

—Oui, il s'est abâtardi en trois dialectes: labourdain, biscayen et Guipuscoan. Ah! on n'a pas necore fini d'ergoter sur l'origine des Basques ! Sont-ce les fils des Cantabres, descendants des Ibères, que Strabon et les anciens auteurs représentent comme des hommes patients, passionnés d'indépendance, souples, hardis, agiles et sobres? Sans doute.

—Comme nous ne résoudrons pas la question, dit Me d'Estribat, savourons en attendant, comme il convient, ce délicieux entremets au chocolat.

—C'est l'oeuvre de ma fille, dit Mme Navaros, satisfaite comme si l'éloge s'adressait à elle-même.

Maïtena accepta avec modestie les compliments, puis, les fruits servis, on passa à nouveau dans le salon.

Là, pendant que la jeune fille de la maison servait le café et les liqueurs, il se fit un silence. Comme il arrive parfois après un bon dîner et lorsqu'on change de pièce, l'atmosphète se trouva rompue. Pour faire diversion, M. Navaros proposa:

—Si tu nous chantais quelque chose, Maïtena? Tiens, une chanson basque, puisque nous parlions de notre langue à M. Sainville, suggéra M. Navaros.

Mais la mère protesta:

—Tu n'y songes pas, Georges, notre fille n'a pas une voix assez travaillée pour se produire en société.

Maïtena regarda Claude à la dérobée: se rappelait-il de l'avoir entendue chanter sur la dune aux lys, la chanson d'amour? Mais le jeune homme impassible, ne laissa rien paraître sur son visage et se garda de toute réflexion. Maïtena aurait voulu lire dans cette attitude le souci de ne pas laisser deviner leur complicité secrète, mais elle trembla d'y voir plutôt l'indifférence et la froideur. Elle eut donné beaucoup pour revivre les heures si douces passées auprès de Claude, dans le salon de l'Esquirro. Ce lui était presque une souffrance, après les propos familiers qu'ils avaient échangés seul à seule, de revoir Claude, transformé en homme du monde, devenu un étranger. Aussi Maïtena fut-elle reconnaissante à sa mère d'avoir repoussé pour elle la proposition paternelle. Il lui eut été impossible de chanter ce soir. Sa voix l'eut trahie.

—Tu pourrais plutôt danser pour M. Sainville, qui ne connaît certainement pas les danses de notre pays, dit Mme Navaros.

—C'est une bonne idée, fit vivement le père : fillette, danse-nous le "fendango".

Il se tourna vers Claude:

—Le fendango est essentiellement la danse basque du Labourdin. Il y a bien aussi le "mouchico", mais cette danse-là, qui est d'ailleurs très acrobatique est réservée aux garçons. Vous n'imaginez pas la grâce des Basques. Il nous manque le flageolet à cinq trous et le tambourin. Nous nous en passerons et Vincent voudra bien accompagner sa cousine au piano.

Maïtena lança vers Claude un regard interrogateur comme pour solliciter son approbation. Il ne s'y trompa point et déclara avec chaleur:

—Vous nous ferez grand plaisir, Mademoiselle.

Vincent Itsaxou s'exécuta avec mauvaise humeur: quel besoin de donner Maïtena en spectacle à cet étranger ? Les parents, Me d'Estribat et Claude s'assirent dans le fond de la pièce, tandis que la jeune fille se plaçait au milieu. Comme Vincent d'un air sombre attaquait les premières mesures, elle se piéta le buste droit, ce qui la fit paraître plus grande, puis bondit avec agilité. Elle avançait ses petits pieds, à gauche, à droite, croisait ses pas, tantôt posée sur le talon, tantôt sur les pointes, cambrant la taille, bombant le buste avec de souples mouvements de bras, les doigts claquant en castagnettes.

Claude admirait sa grâce, et cette danse qui exprimait l'allégresse naturelle d'être jeunes, primitifs, sains et forts. Il comparait involontairement l'harmonie et la grâce de cette danse populaire avec les contorsions des soi-disant danses modernes. Il revit Agnès dansant le charleston et le shimmy, et malgré la beauté et la flexible élégance de sa fiancée, la comparaison fut en faveur de cette petite gitane nerveuse, qui mettait dans sa danse tant de poésie et d'intensité. Maïtena incarnait vraiment en cette minute toute la tradition d'une race agile, vive et passionnée.

XII

LA PARTIE DE PELOTE BASQUE

Le mois de juillet amène à Ygos-plage de nombreux baigneurs de Toulouse, Dax et Bordeaux. Les petites villas aux toits rouges, et à colombages rouge ou bleu rouvrent leurs volets clos pendant l'hiver. Des enfants s'ébattent sur la plage où fleurissent soudain les teintes de couleurs vives. Le "fronton" offre son mur aux joueurs de pelote basque et ses bancs aux nombreux spectateurs. Les parties de pelote, le jeu national, frère de notre jeu de paume, sont très suivies. A l'instigation de Maïtena, M. et Mme Navaros avaient prié Claude Sainville de les accompagner ce dimanche-là : Chiquito de Cambo devait paraître comme champion. Vincent Itsaxou figurait parmi les joueurs ou "pelotaris". Claude avait accepté, par crainte de paraître impoli, mais sans enthousiasme. Il y a les parties de pelote "à main nue", à "palla" sorte de raquette de bois, ou à "chistera", long et étroit bout d'osier recourbé, pareil à un ongle péant, espèce de petit panier fixé par des lanières de cuir au poignet droit du joueur, qui peut ainsi rattraper et lancer la balle de caoutchouc recouverte de peau avec une force et une vitesse considérable contre le mur ou "fronton", sur laquelle elle doit rebondir. Ce dimanche-là dait avoir lieu une partie à chistera: ce sont les plus appréciées.

Depuis le matin, Maïtena était fort agitée à l'idée de passer la journée en compagnie de Claude. Dès le réveil, elle consulta anxieusement le ciel. Pourvu que le soleil daignât luire, que la partie ne fût pas remise. Le ciel était d'un bleu ébluoissant. Pas le moindre nuage à l'horizon. Une légère brise brise soufflait du nord-est: on n'aurait pas trop chaud. Un vrai temps de partie de pelote basque.

Vers trois heures, Claude se présenta à Aguarena. Il était convenu qu'on descendrait le canal en barque jusqu'à Ygos-plage, où se trouvait le "fronton". Maïtena depuis une heure attendait, le chapeau sur la tête. Il fallait des occasions comme celles-là pour que Maïtena renonçant à son costume de sauvagesse, s'habillât en dame. Elle avait une robe de foulard blanc à dessins quadrillés, simple mais élégante, et une jolie paille de Bengale ornée d'un ruban; Claude admira la distinction de "sa petite gitane" et lui fit compliment de sa toilette. Maïtena, de plaisir rougit jusqu'aux oreilles. Vincent, qui avait déjà son costume de "pelotari": pantalons blancs, chemise de soie blanche et souple, ceinture et béret rouges, fronça les sourcils. Il paraissait dans ce vêtement clair plus noir de teint et plus sombre de physionomie que de coutume. Visiblement, Vincent était d'exécrable humeur. Maïtena, tout à son enchantement ne remarquait rien.

—Ne perdons pas notre temps en compliments, dit Vincent d'un ton rude. En route, ou vous me mettrez en retard.

—Nous avons le temps d'ici quatre heures, dit M. Navaros.

—J'allais oublier mon petit sac, dit Mme Navaros, très affairée.

On s'embarqua cependant et Maïtena prit les avirons. Claude proposa de l'aider et tous deux ramèrent avec ensemble. Ils descendirent le canal encaissé entre deux quais de pierre. Le soleil tombant d'aplomb sur le lac en faisait un grand miroir pâle. Les arbres de la berge se réflétaient dans l'eau verte en grands pans d'ombre. La marée descendait et la barque n'avait qu'à se laisser glisser au fil de l'eau. L'heure était pleine de douceur.

Vincent à l'avant du bateau, tel le héros du poème: "Regardait le sillage et ne daignait rien voir." La jetée, le long du port d'Ygos, était encombrée de monde. Tous les habitants du bourg et des environs arrivaient les uns en barques, les autres en carrioles, nombreux à pied. Peu avaient auto. Les guichets du "fronton" étaient encombrés. La plupart des spectateurs s'entassaient sur les bancs des troisièmes, "côté soleil"; il y avait aussi beaucoup de monde sur ceux des "premières" qui restaient à l'ombre. Les "deuxièmes", placées au centre, étaient presque désertes, car de là on ne pouvait pas bien suivre la partie. Aussi les Navaros avaient-ils leurs places réservées en "premières", au premier rang, et non loin du mur.

Vincent avait disparu pour rejoindre les joueurs, parmi lesquels il figurait dans le camp espagnol aux ceintures rouges, alors que le camp "français" qui comptait Chiquito, arborait des ceintures bleues.

Le *chanteur* qui résume en une mélopée bizarre, psalmodiée en patois basque, les péripéties de la partie, vint prendre place sur le terrain, qui pour un profane ressemble à un court de tennis cimenté, fermé, divisé sur sa longueur par des raies numérotées, à une extrémité par le haut mur du fronton qui mesure dix mètres de haut sur douze de large, sur lequel la balle viendra rebondir.

M. et Mme Navaros échangeaient des saluts et des sourires avec leurs connaissances. La présence de Claude suscitait une vive curiosité. On se chuchotait à l'oreille: "C'est le nouvel acquéreur du domaine de Peyhorade. Un malin... Il veut faire un gros coup. Il a eu les deux cents hectares pour un morceau de pain. Déjà il pourrait revendre le terrain trente fois sa valeur..."

Maïtena était fière de figurer auprès de son héros.

Les pelotaris arrivaient sur le fronton, divisés en deux équipes de trois hommes chaque. Deux joueurs se placèrent à l'avant, à droite et à gauche du mur, tandis que le troisième se tenait à l'arrière. Des applaudissements et des vivats accueillirent l'entrée de Chiquito, le grand favori.

—Il a engraissé, dit M. Navaros, d'un ton de regret; ah! si vous l'aviez vu il y a dix ans.

—Il reste cependant très agile, dit Mme Navaros et ne se fait jamais battre.

Le premier regard de Vincent fut pour Maïtena. Il fronça les sourcils en voyant Claude assis auprès d'elle. La jeune fille lui adressa un petit signe amical, mais aussitôt se détourna vers Claude. Comme Claude assistait à une partie de pelote basque pour la première fois, Maïtena lui expliqua les règles du jeu.

—Après le tirage au sort du premier service, un joueur du camp favorisé ou *buteur* prend la balle ou pelote et la lance contre le mur. Un joueur du camp adverse la reçoit à son tour dans la chistera et la renvoie contre le mur.

Le "chanteur" annonçait que la partie commençait.

—Les deux camps vont continuer ainsi, dit-elle, en alternant pour le renvoi de la pelote. Celui qui la lance hors des limites du jeu ou manque la balle perd un point. Il perd également un point s'il ne saisit pas la balle en l'air ou après le premier bon.

—Comme au tennis, dit Claude.

—Exactement. De plus le pelotari perd encore un point si la balle qu'il lance atteint le mur au-dessous d'une mer qui traverse le mur à un mètre du sol. Tenez, voyez, Chiquito. Il vient de rattraper la balle, et la relance avec une précision mathématique.

On acclamait en effet le champion.

—Il faut beaucoup d'adresse à ce jeu, constata Claude intéressé.

—Il faut surtout beaucoup de force et d'entraînement, dit Maïtena. Je m'y suis essayée par amusement, mais les femmes réussissent mal à ce jeu, elles manquent de vigueur. Tenez, mon cousin qui est petit et nerveux est un excellent plotari. Vous allez en juger.

A ce moment en effet, Vincent, qui se trouvait à l'arrière du jeu, c'est-à-dire à 65 mètres du fronton, reçut la balle au vol dans sa chistera et la relança avec tant de force dans un moulinet gracieux, qu'elle vint buter violemment contre le mur et rebondit très haut: aucun des pelotari ne put la rattraper.

Des applaudissements frénétiques accompagnèrent cet exploit. Vincent se reourna, lança un coup d'oeil vers Maïtena qui frappait des mains avec un sourire d'encouragement, mais il ne se dérida pas. La jeune fille remarqua sa pâleur et sa mine sombre. Chiquito, ombrageux, prit un air maussade. Mais, stimulé il réussit un coup difficile et des "bravo, Chiquito" éclatèrent de toutes parts. Il salua, rasséréné.

—Est-ce qu'une balle manquée par le pelotari ne risque pas de venir frapper un des spectateurs. Lancée avec une force décuplée par la chistera et rebondissant sur le mur, une balle dure comme celle-là pourrait, il me semble, tuer net son homme.

—Oh! jamais pareil accident ne s'est produit, les joueurs sont adroits.

Le soleil dardait des rayons de plomb sur les "troisièmes"; les dames s'éventaient; des visages ruisselaient de sueur, les enfants suçaient des oranges.

Les joueurs, passionnés par le jeu, ne semblaient pas sentir la chaleur. Mais la chemise de Chiquito collait à son torse. Seul Vincent, malgré son ardeur, restait pâle.

Le chanteur, dans sa mélopée bizarre, annonçait les résultats de la première manche: les points s'équilibraient les jeux à égalité. De plus en plus, la lutte se resserrait entre Chiquito et Itsaxou. Lorsque le camp rouge perdait un point, au coup suivant Vincent regagnait son avance. Le public, haletant, suivait avec passion toutes les péripéties de ce combat.

"La présence de sa cousine inspire à ce jeune homme le désir de gagner, pensa Claude amusé. Il va certainement l'emporter sur Chiquito!"

Maïtena, elle, heureuse de la présence de Claude, vivait dans l'enchantement. Son joli visage animé, ses pommettes roses sous le hâle, ses yeux brillants, l'éclair luisant des dents blanches entre les lèvres rouges décelaient sa joie à un oeil observateur et jaloux.

Le jeu de Vincent, malgré ses fréquentes distractions, devenait de plus en plus âpre et serré. Chiquito se démenait comme un diable et se surpassait. A tout instant, des applaudissements éclataient, enthousiastes.

—J'ai rarement vu un combat aussi égal, dit Maïtena, amusée. Je ne sais vraiment qui l'emportera.

—Vincent est surprenant, dit Mme Navaros admirative.

—Jamais il n'a joué aussi bien, dit M. Navaros.

La partie touchait à sa fin. Il était difficile de prévoir quel serait le gagnant de Chiquito ou d'Itsaxou, car ils se suivaient avec une régularité impressionnante. Dès qu'ils étaient à égalité, Chiquito l'emportait d'un point, mais Itsaxou rattrapait le point suivant, si bien que la partie menaçait de s'éterniser.

Intéressée par le jeu, Maïtena n'y donnait cependant pas toute son attention. Elle admirait le profil grave et noble de Claude; le visage pensif et si séduisant du jeune homme la fascinait. Et sa chimère l'emportait à nouveau. Elle s'isolait en pensée avec son héros et le monde extérieur s'abolissait pour elle. Son visage extasié et expressif reflétait toutes ses impressions. Si Maïtena avait observé Vincent, elle aurait remarqué que le jeu du jeune Basque devenait de plus en plus nerveux et saccadé. Visiblement, il faiblissait, alors que Chiquito conservait toute sa maîtrise. Mais elle ne se souciait guère de lui. Le camp des "bleus" venait de remporter un avantage signalé. Si Itsaxou manquait le coup prochain, le camp des rouges était définitivement battu. Vincent se ramassa comme un tigre dans la jungle, prêt à

bondir. Avec une adresse et une agilité dignes d'éloges, il rattrapa la balle au vol et brandit la chistera de toutes ses forces. Maïtena poussa un cri terrible. La balle vint frapper contre le fronton, quelques centimètres au-dessous de la barre réglementaire, rebondit avec violence et décrivant un angle aigu, fila, plus rapide qu'une flèche dans la direction de Claude Sainville qui se trouvait au premier rang. Si, à ce moment-là, le jeune homme ne s'était penché vers Maïtena pour lui faire une remarque au sujet des joueurs, il aurait reçu la balle sur la tempe droite. Celle-ci lui effleura seulement les cheveux et vint frapper un banc du second rang entre deux spectateurs, pour rebondir au milieu du "court" cimenté. Un tollé général accueillit cette maladresse, auquel succédèrent des vivats frénétiques pour acclamer Chiquito, le grand vainqueur de la journée, qui s'épongeait le front d'un air modeste et satisfait. Vincent baissait la tête, farouche.

Comment Vincent si bon joueur avait-il pu envoyer la balle au-dessous de la raie et manquer son coup aussi maladroitement?... A moins qu'au contraire, cette maladresse ne décelât une précision mathématique et un calcul démoniaque?

Maïtena restait toute tremblante du risque encouru par celui qu'elle aimait.

—Vous n'êtes pas blessé, au moins ? s'écria-t-elle bouleversée.

Claude la rassura en riant:

—Pas la moindre égratignure. C'eût été un peu bête de périr sous une balle de pelote basque, après être sorti indemne de la guerre.

—C'est invraisemblable ! Jamais je n'aurais cru Vincent capable d'une erreur pareille, fit Mme Navaros très émue.

—Que s'est-il donc passé ? demanda M. Navaros perplexe.

Vincent s'approchait, penaud et blême. Il s'excusa, sans excès auprès de Claude.

—Je ne m'explique pas ce qui est arrivé, dit-il d'un air faux. La chistera a tourné dans ma main... La courroie de cuir avait dû se relâcher à mon insu. D'habitude, je vise juste.

Claude ne le laissa pas achever:

—Je vous en prie, dit-il; l'incident n'a aucune importance en ce qui me concerne. Mais je regrette que vous ayez perdu la partie après un jeu si serré et si précis.

Il ajouta sans ironie:

—Acceptez mes félicitations pour cette magnifique défense.

Maïtena, songeuse, observait son cousin à la dérobée. Etait-il possible que... Mais non, ce soupçon était monstrueux. Il s'agissait évidemment d'une simple maladresse... Cependant, elle restait troublée.

Le "fronton" se vidait peu à peu. Des femmes entouraient encore Chiquito, brandissant stylos et crayons avec la photographie du champion, pour qu'il daignât apposer sa signature sur les cartes postales qui le représentaient dans toutes les poses d'un joueur de pelote.

Les Navaros, Claude et Vincent, sortirent à leur tout. Une gêne pesait. Vincent dut s'en rendre compte, car il prit congé précipitamment, sous prétexte que les joueurs de son camp l'attendaient au café de l'Espérance. Il semblait encore plus sombre qu'à l'arrivée. Personne ne le retint.

Lui parti, Maïtena et Claude éprouvèrent, sans qu'ils sussent pourquoi un allègement. Ils ressentirent à nouveau l'allégresse de la belle journée tiède et lumineuse, la splendeur de la mer indigo, du ciel bleu-clair et la gaîté de la foule joyeuse et endimanchée. Mais chaque fois que par la suite elle repensait à cette journée, Maïtena devait éprouver un malaise étrange, semblable à un pressentiment, que ne suffisait pas à expliquer le risque frôlé par Claude.

XIII

TRANSFORMATIONS

Août incendiait la lande, toute rose de bruyères, et vibrante du cri strident des cigales. Les aiguilles de pin craquaient sous les pas. Les "pignons", cuits de sécheresse, tombaient sur le sol comme des fruits mûrs. La touffeur de la lande était intense. Les ronces et les fougères, déjà rousses, semblaient brûlées par le soleil. Seuls les pins et les chênes-lièges gardaient leur immuable verdure. Le bourdonnement de la scierie se mêlait à celui des grillons.

Dans le jardin d'Aguaréna, les jets de lance fonctionnaient sans arrêt sur les pelouses, sur les géraniums, les hortensias et les dahlias, qui gardaient leur luisant d'émeraude, emperlés par les gouttes d'eau. Les légumes dans le potager absorbaient avidement la rosée bienfaisante qui faisait briller les feuilles des haricots et se redresser les tiges affaissées des tomates. La maison derrière les volets clos sommeillait. On se réfugiait dans les pièces du nord.

Maïtena vivait sur l'eau dans sa yole. Elle ne quittait presque plus son costume de bain et plongeait dans le lac plusieurs fois par jour. Elle y aurait passé tout son temps sans le reflux qui vidait l'étang le laissant ensablé et à sec. Bonne nageuse, elle s'aventurait jusqu'au fond du lac, vers la grande dune. Parfois, il lui arrivait de rencontrer Claude dans l'onde. Ils fendaient alors l'eau côte à côte, avançant à grandes brassées, comme des collégiens d'Oxford rivalisant dans un match de natation. Parfois, ils échangeaient quelques paroles banales, car jamais, pour le plus grand regret de Maïtena, ils n'avaient retrouvé l'intimité qui avait régné quelques heures entre eux dans la solitude de l'Esquirro, alors que Claude ignorait encore que "sa petite gitane" fût Mlle Navaros. La jeune fille avait bien essayé, à plusieurs reprises, de renouer l'entretien sur le même ton de familiarité, mais toujours Claude s'était muré soit prudence, soit indifférence dans une réserve polie, qui désolait son interlocutrice. Cependant lorsqu'elle était loin de Claude, Maïtena continuait à vivre dans ses chimères. Elle avait alors, en pensée, des dialogues imaginaires avec son héros où Claude entrait dans le rôle qu'elle aurait voulu lui voir jouer au naturel, et prononçait les paroles qu'elle souhaitait entendre. Ce rêve devenait parfois si intense qu'il atteignait au réel. Même ses entrevues avec Claude, si différentes de celles qu'échafaudait son esprit où intimidée, elle ne savait que dire, ne parvenaient pas à l'en éveiller. Loin de lui, elle se sermonnait, se traçait d'admirables plans de conduite pour intéresser Claude et le séduire. Elle concevait de subtils et ingénus stratagèmes de coquetterie. Mais il lui suffisait alors de songer au regard clair et lucide de Claude pour trembler. Plus elle connaissait le jeune homme, plus elle l'admirait. Il avait des connaissances aussi solides qu'étendues en toutes choses. Elle essayait de le faire parler art ou littérature, religion et avenir. Auprès de lui, Maïtena s'enrichissait. Elle aimait jusqu'au son de sa voix martelée, incisive et un peu assourdie, qui donnait aux mots toute leur valeur. Claude lui-même éprouvait un grand plaisir à causer avec la jeune fille. Elle lui décernait la plus précieuse de toutes les flatteries: l'attention. Chose rare, Maïtena savait écouter. Non comme les femmes trop intellectuelles qui veulent nourrir leur esprit et retiennent pour "resservir" au besoin ce qu'elles entendent, mais elle écoutait avec toute sa sensibilité. Elle prenait ce qu'il y avait en lui de meilleur, pour se perfectionner. Tout attention, elle ne laissait échapper ni un mot, ni un regard, ni une nuance de la voix, ni aucune expression du beau visage mobile. Claude percevait l'admiration que Maïtena avait pour lui, pour l'élévation de son âme, pour le monde supérieur de l'esprit dans lequel il se mouvait, et cette admiration le touchait.

S'autorisant des demi-aveux du jeune homme, une ou deux fois Maïtena avait fait allusion à la passion de Claude pour une mystérieuse inconnue blonde, mais elle avait été si mal reçue qu'elle n'avait pas insisté. Si elle n'avait pas été égarée par ses chimères, Maïtena aurait compris que le coeur de Claude était pris ailleurs et qu'il était fou d'espérer changer ses sentiments vis-à-vis d'Agnès. Elle aurait dû penser qu'un caractère entier comme celui de son héros ne se reprendrait pas aussi facilement.

Claude avait d'ailleurs bien d'autres préoccupations en dehors de son amour: les transformations d'Hossegor le prenaient tout entier. La voie ferrée se construisait rapidement et la Société avait commencé ses travaux. Aussi le jeune homme avait-il fort à faire. Le lotissement était maintenant une chose réglée et le succès dépassait les prévisions les plus optimistes. Les moindres morceaux s'enlevaient à prix d'or et les rives du lac avaient déjà décuplé de valeur. Grisés, les petits propriétaires vendaient tout ce qu'ils possédaient. Plus prudent, Claude attendait. "Je ne me déferai pas d'un pouce de ma forêt à moins de cent francs le mètre, déclarait-il". Les gens le traitaient de fou, mais il se contentait de sourire.

Son ami, Charles Misme, était venu passer quarante-huit heures à Hossegor. Il avait trouvé le site charmant et traité pour la construction d'une dizaidémolissait la passerelle de bois pour la remplacer par un large pont en ciment ne de villas, dans le style landais. On armé, accessible aux voitures et aux autos. Déjà une nuée d'ouvriers, espagnols pour la plupart, s'étaient abattus sur le pays pour le compte de deux grosses entreprises de construction: la Paloise et la Dacquoise. Ils habitaient des baraquements qui faisaient songer à un campement de colons. Les résiniers du pays, embauchés par la Société, défrichaient les sous-bois de leurs ronces et de leurs ajoncs, en vue du

percement des routes et des avenues, dont Claude avait tracé des plans qui respectaient les plus beaux paysages. Les pins tombaient sous la hache et la scie. Le long de la petite rivière du Bouret, où allait s'installer un golf, M. Navaros avait dû doubler à la scierie le nombre de ses ouvriers. L'emplacement du casino, au bord de la mer, du Sporting-Club sur le lac, et de la poste, près de la future gare, avaient été décidés. Charles Misme promettait de faire quelque chose de bien.

Claude prenait goût à ce rôle de conquérant et de bâtisseur de ville. Ces travaux le passionnaient. "Je mérite peut-être mon surnom de Jason, pensait-il; car, par instants, je me sens l'âme de mon grand-père, Crétheus, le fondateur d'Iolchos, et comme le fils d'Aeson, j'aimerais dominer mon royaume." Il jouissait parmi tous d'une autorité incontestée, mettant d'accord les intérêts rivaux des entrepreneurs, stimulant le zèle des ouvriers. On avait recours à lui, en cas de conflit. Maudissant comme Maïtena, par ces journées de canicule, le mouvement des marées, dont le reflux vidait "leur lac", Claude étudiait un projet de digue à système d'écluse, qui permettrait de laisser le lac toujours empli. Il faudrait auparavant draîner le sable qui formait de véritables bancs. C'était un gros travail.

Maïtena qui blâmait l'invasion des "barbares" et ne reconnaissait plus "son cher désert", ne pouvait s'empêcher d'admirer le jeune homme.

—La mort de combien d'arbres avez-vous décrétée aujourd'hui, monsieur le Tyran? demandait-elle mi-rieuse, mi-fâchée.

Elle disait encore:

—Vous n'avez pas honte de bouleverser cette nature paisible, cette solitude qui respire la grande paix, pour le profit des aubergistes et des cabaretiers.

—Certes, disait Claude, le progrès matériel détruit le recueillement des sites, mais non leur harmonie. Nous imposerons notre esthétique.

—En attendant, vous nous imposez les chants avinés des ouvriers et d'ignobles détritus jetés dans le bois! Elle est jolie votre civilisation!

—Elle vous apportera des ressources nouvelles, le bien-être, le mouvement des idées. Pourquoi jouiriez-vous en égoïste de ce site magnifique, dont le climat sain peut rendre la santé aux convalescents, fortifier les enfants, dont les beaux décors inspireront des artistes?

—Vous avez réponse à tout; mais je ne suis pas convaincue.

Claude souriait, cette activité lui réussissait, il en éprouvait une sorte d'exaltation. Quand il ne surveillait pas les travaux, il se rendait, dans sa nouvelle torpedo dix chevaux, à Bayonne ou à Dax. Au moins il n'avait pas le temps de s'ennuyer ou de trop souffrir de la séparation d'avec la bien-aimée. Il continuait à écrire quotidiennement à Agnès.

Les approvisionnements pour l'Esquirro se faisaient difficilement depuis la démolition de la passerelle en bois. Louis devait traverser en barque. Heureusement que Cazère apportait chaque matin, dans sa vieille galuppe à fond plat, ce qui était nécessaire à la nourriture quotidienne de M. Sainville et de son domestique. Claude s'énervait parfois de cette existence de Robinson. Il avait alors la nostalgie de Paris, et regrettait le confort moderne.

—Tout cela va changer, déclarait-il avec orgueil; dans un an personne ne reconnaîtra Hossegor. Agnès n'y sera plus dépaysée. Elle pourra arborer de belles toilettes comme à Biarritz et danser le soir au casino au son du jazz. Le marquis de Monthalant, lui-même, pourra venir perdre d'un air dédaigneux d'énormes sommes sur le tapis vert. Nous détrônerons Trouville.

Cependant, quand il voyait tomber de magnifiques pins ou de gracieux chênes-liège sous la hache des résiniers, il éprouvait un regret, presque un remords.

"Il est triste, songeait-il, de devoir détruire, pour construire".

Claude éprouvait cette mélancolie quand il n'était pas stimulé par les lettres d'Agnès. "Dépêchez-vous, lui disait-elle de faire monter vos terrains et de gagner une fortune; car si vous attendez trop longtemps, je me lasserai et finirai par épouser Gaëtan, qui commence à devenir pressant. Je lui ai dit que nous étions fiancés vous et moi, mais il s'est contenté de rire, et me courtise tout comme par le passé, car il est tenace sous ses apparences nonchalantes. Cependant je le décourage de mon mieux, vous n'en doutez pas, cher Claude?

"Nous menons une existence charmante. Le palace est fort gai; nous nous y sommes liés avec des gens fort agréables et formons une bande joyeuse. Ce ne sont que fêtes, excursions, bals et pique-nique. J'ai dû faire venir de Paris tout un stock de robes nouvelles. J'ai là des merveilles! Quel dommage que vous ne puissiez les admirer. Le temps est idéal et les douleurs de papa semblent guérir au bon soleil. Cependant notre séjour touche à sa fin. Les affaires nécessitent la présence de père à Paris au début de septembre. Je n'y accompagnerai naturellement et compte bien vous voir alors. J'espère que vous m'apprendrez du nouveau et que nous pourrons peut-être fixer une date pour notre mariage."

De semblables lettres donnaient à Claude une ardeur dévorante. Il eut voulu qu'Hossegor fût déjà lancé comme villégiature d'été et station d'hiver, afin de pouvoir vendre ses terrains au plus haut prix et devenir l'époux d'Agnès au plus vite.

Plus Maïtena connaissait Claude, plus il lui plaisait. L'idée qu'elle pourrait épouser un autre homme que son héros lui eût paru absurde.

"Il sera mien, se répétait-elle, je le rendrai bien plus heureux que ne le ferait Agnès."

Le difficile était de faire admettre ce point de vue à Claude. Maïtena commençait à se sentir déprimée. Visiblement, Claude la considérait comme une fillette amusante et originale, sans plus. Comment lui faire comprendre qu'elle était une femme par le sentiment? Rien ne pouvait la blesser davantage que ce dédain un peu supérieur de la part de celui qui était tout pour elle. Maïtena, si orgueilleuse, si fière, eût consenti à laver les parquets pour un regard amoureux de Claude Sainville.

Et tout en brodant d'un air paisible, sous l'oeil maternel ou en s'occupant à

NE SOUFFREZ PLUS!

Le Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les malades féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammation, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines,* etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

3902, PARC LAFONTAINE (près Roy)

Dépt. 25 Montréal, Can. B. P. 2353

Une Revue dont on parle et dont on parlera encore plus—

La Revue Populaire

Notre roman d'amour du mois prochain :

MARIAGE SECRET

ROMAN D'AMOUR
par

DYVONNE

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion, Montréal, Can.

des besognes ménagères, la sauvage Maïtena se plaisait à imaginer un accident d'auto ou un naufrage, dans lequel Agnès perdrait la vie sans souffrance. Maïtena alors saurait bien consoler Claude et lui redonner goût à l'existence.

Dans ses insomnies nocturnes, la chaleur l'empêchant de dormir, tandis qu'elle se retournait dans son lit, Maïtena échafaudait les projets les plus absurdes et les plus criminels pour séparer Claude d'Agnès. Elle trouvait des excuses dans la passion que Claude lui avait inspirée et dans la certitude de pouvoir le rendre heureux. Mais au réveil elle avait honte de ses folles imaginations et ne cherchait plus qu'un prétexte pour voir le jeune homme dans la journée. Elle lui était reconnaissante de daigner causer avec elle et de parfaire par sa seule conversation les incohérentes connaissances de sa petite interlocutrice. En toutes choses, Maïtena avait toujours eu le goût de s'instruire et elle avait souffert inconsciemment de la médiocrité de ses parents, de leur existence terre à terre. Ce lui était une ivresse d'écouter enfin parler un homme supérieur. Elle buvait les paroles de Claude qui, touché de cette bonne volonté passionnée, s'en amusait. Elle aggravait aussi sa nostalgie, car c'est avec Agnès qu'il eût voulu avoir ces conversations.

Le mois s'acheva pour le jeune ingénieur dans une activité forcenée et une attente mélancolique; pour Maïtena dans des alternatives de désespoir et d'espérance, Vincent, avec la prescience que donne l'amour et la jalousie, devinait l'état d'esprit de sa cousine. Auprès de Maïtena, il affectait l'indifférence et le calme pour ne pas l'effaroucher, alors qu'il eût voulu se jeter à ses pieds, lui crier son amour, la couvrir de baisers, la supplier de consentir à l'épouser. Ce but devenait une idée fixe: avoir Maïtena tout à lui, l'enfermer dans sa maison comme les Orientaux séquestraient autrefois leurs femmes dans le harem, la séparer à tout jamais de Claude Sainville. Il prenait le jeune homme en haine et eut donné dix ans de sa vie pour que cet "intrigant-arriviste" comme il l'appelait, se noyât dans le lac ou périt écrasé sous un échafaudage. Vincent repensait parfois, avec des sentiments complexes à la partie de pelote basque, le jour où sa balle avait failli assommer Claude. Un millimètre de plus, c'en était fait. Il avait visé juste alors et bien calculé son coup. Pourquoi le hasard l'avait-il déçu? Ce jour-là, une rage aveugle l'avait poussé. Depuis, des remords lui étaient venus. Vincent n'aurait pas le courage de recommencer le geste homicide. Mais comment tuer dans le coeur de Maïtena, l'amour qu'elle éprouvait pour Claude Sainville?... Vincent n'osait desservir trop ouvertement le jeune homme auprès de sa cousine par des calomnies habiles, surtout que celle-ci "était butée" et ne le croirait pas. Il en venait à souhaiter que Claude fît rapidement fortune, épousât Agnès et débarrassât le pays de sa présence exécrée.

Aussi poussa-t-il un soupir de soulagement quand il apprit par la receveuse de la poste d'Ygos, avec laquelle il était au mieux, que M. Sainville recevrait le lendemain la visite du baron de Surger et de sa fille.

"Jusqu'à présent, songea-t-il, Maïtena ne s'est pas mis dans la tête que Sainville est fiancé. La vue de Mlle Surger la convaincra. Elle renoncera à ses chimères."

XIV

LA BIEN-AIMEE A HOSSEGOR

Le 5 septembre au matin, Claude reçut en effet, peu après son réveil, cette dépêche de Saint-Sébastien qui lui fit battre le coeur: "*Argo* débarquera après-demain, 7 septembre, dans le port d'Ygos. Nous invitons à déjeuner chez vous. Me réjouis vous revoir. Votre Agnès."

Le billet bleu tremblait entre les doigts du jeune homme. Il relut trois fois ces mots enchanteurs, n'en croyant pas ses yeux. Agnès allait venir, demain elle serait là! Il fit part aussitôt à Louis de la grande nouvelle.

—J'attends demain des amis, dit-il, mettez la maison en état.

—Bien, monsieur, je vais laver les parquets, encaustiquer les meubles et fourbir les cuivres. Tout sera net et luisant.

—J'aurai sans doute sept personnes à déjeuner: il faudrait nous faire un repas possible.

—Je suis bien avec Lugos, le pêcheur, et je m'arrangerai pour avoir deux belles langoustes; Orazie me cédera un oisillon qu'on pourrait servir avec des petits pois, et je sais qu'Onesse a encore des asperges dans son jardin.

—Parfait! Vous mettrez au début des huîtres du parc Cazère, vous ajouterez à la fin du repas des foies de canard et une salade. Avec un entremets, cela suffira. J'irai à Bayonne chercher des vins, des friandises et des fruits. Si vous avez besoin d'autre chose, vous me le direz.

La journée parut interminable à Claude, malgré sa fiévreuse agitation. Il dévora en quinze minutes dans sa torpedo la route d'Hossegor à Marennes qui lui avait parue si longue la première fois qu'il l'avait parcourue en diligence; il s'engagea sur la belle route nationale, bordée de platanes qui va de Paris à Bayonne, où il arriva une demi-heure plus tard. Là, il eût voulu tout acheter. Il dévalisa le marché aux fruits, pilla la boutique du confiseur Daranatz, acheta ce qu'il put trouver de mieux comme vins, porto et champagne, et se fit indiquer l'adresse, sur la route de Biarritz, d'un grand horticulteur, qui dut lui couper les plus belles fleurs de son jardin. Bientôt la torpedo croula sous les roses, les dalhias, des branches entières d'un arbuste à fleurs mauves qui ressemblaient aux lilas et portait un nom barbare: de quoi fleurir tout un palais. L'horticulteur n'en revenait pas. Ce factueux client était évidemment un nabab. Claude reprit allégrement le chemin du retour.

Le soir tombait gris et rose, dans une cendre impalpable. Là-bas, sur la mer, le soleil se couchait dans une gloire pourpre. Les pins parallèles se détachaient en masse sombre sur le ciel de braise qui, à travers les colonnes noires des fûts, faisait songer à un gigantesque incendie.

Claude vit dans cette apothéose, un présage de bonheur.

"Il fera beau demain!" dit-il.

Il ne put fermer l'oeil de la nuit et se leva dès l'aurore pour tout préparer. Louis s'était assuré l'aide d'Orazie pour la cuisine et celle de la nièce des Cazère pour le service de la table. La maison était fleurie comme pour une fête, avec des bouquets dans tous les vases. Claude avait disposé de grosses masses d'hortensias en des jarres vertes dans le jardin dont tout l'aspect se trouvait ainsi modifié. Rassuré sur l'ordonnance du repas, Claude partit en auto pour la plage d'Ygos, afin d'y guetter l'arrivée du petit yacht blanc.

La journée s'annonçait magnifique, lumineuse et fraîche. Le ciel était d'un bleu éclatant, à travers les branches vertes des pins. L'océan, couleur d'émeraude, se brisait en écailles sous le soleil. Des barques de pêche déployaient leur voile blanche. Des enfants jouaient sur la plage; tout respirait la douceur de vivre et Claude ressentait une allégresse infinie. Pour mieux guetter l'*Argo*, il s'assit au bout de l'estacade de bois goudronné qui, prolongeant la jetée, s'avançait assez loin dans la mer. Là, éventé par la brise du large, on avait la sensation d'être à la proue d'un navire. Dans la maçonnerie de la base s'incrustaient des milliers de moules enguirlandées d'algues vertes.

Tout à coup, Claude distingua en mer sur la gauche un petit point blanc qui grossit rapidement. Quelques instants plus tard, on pouvait déjà reconnaître la silhouette élégante de l'*Argo*. Le jeune homme se leva brandissant son bras quoique, à moins d'être muni de longue-vue, personne ne pût encore le voir du yacht. Il eût voulu s'élancer à la nage au-devant de la bien-aimée. Le petit navire avançait à bonne allure. Bientôt, on vit le pont net et luisant, avec ses fauteuils d'osier et ses passagers; du bateau, on avait sans doute aperçu Claude, car des mains s'agitèrent. L'*Argo* entrait dans le port et s'y ancrait. Une passerelle fut jetée: Claude la franchit d'un bond.

Mlle de Surger l'accueillit la première, souriante, l'air content, les mains tendues. Claude s'inclinait très ému:

—Agnès, que je suis heureux!

—Je comprends ça, pauvre cher, la vie ne doit pas être drôle ici ! Notre vicite va vous faire une petite diversion.

—Oh! je ne m'ennuie pas, protesta Claude, sauf de vous... L'annonce de votre venue m'a causé une grande joie: c'était si inespéré...

—Papa voulait descendre à Bordeaux d'où nous aurions regagné Paris en auto. J'ai obtenu que nous nous arrêtions plutôt ici. D'ailleurs, père a manifesté le désir de voir votre future ville. Tenez, le voici avec nos amis.

Des Mains se tendaient que Claude serra: la main nerveuse et aux veines saillantes du banquier, la main molle et lisse de Gaëtan, le bout des doigts effilés de l'écrivain, la main rude et cordiale du peintre Borat, la main potelée de Madeleine Mirende et la main blanchie par les pâtes d'amande de la belle Diane Sonel. On s'enquérait affectueusement de lui:

—Hé bien, conquérant, vous allez nous faire les honneurs de votre royaume? dit Madeleine.

—N'êtes-vous pas las de jouer au Robinson? minauda Diane.

—Ah! la nature! soupira Alexandre Borat, il n'y a que ça de vrai.

—Alors, jeune homme, on bâtit une ville? railla Henry de Surger.

—Ne vous moquez pas de lui, papa, fit Agnès d'un air boudeur. Il a, paraît-il, obtenu des résultats fantastiques dans son désert.

—Mais oui, fit Claude avec bonne humeur. Vous regretterez, Monsieur, de n'avoir pas pris l'affaire en mains. Elle s'annonce magnifique. Vous pouvez d'ailleurs, encore nous donner votre concours.

Ainsi, je voudrais construire une plage artificielle au bord de la "mer sauvage" et une digue-écluse dans le lac.

—Nous verrons ça... Votre patelin est éloigné? Trois kilomètres, ce n'est rien... Vous pourrez prendre dans votre petite voiture Agnès, Gaëtan et Borat, je garderai les Mirende et la toute belle Sonel, dans ma Rolls, qu'on va débarquer dans un instant.

—Nous nous réjouissons, dit Gaëtan aimable et supérieur, de faire connaissance avec votre forêt vierge.

—Ce doit être une curieuse sensation ce retour à la vie primitive. Qu'avez-vous éprouvé les premiers jours? demanda Daniel Mirende, qui aimait à se documenter.

—Ma foi, dit Claude en riant, la sauvagerie d'Hossegor est relative... Nous sommes à vingt kilomètres de Bayonne, distance infime à parcourir avec une auto. J'ai pu aller y chercher de quoi compléter votre déjeuner et j'espère bien que vous ne mourrez pas de faim.

—Hé bien, descendons à terre, dit le banquier. Nous acceptons votre hospitalité ce matin, cher monsieur, mais à condition que vous dîniez ce soir avec nous, à bord, car je doute de pouvoir vous traiter décemment dans une auberge d'Ygos. Mesdames, les voitures vous attendent. En route...

Claude ravi, entraînait Agnès.

—Montez à côté de moi, vous aurez moins de vent, dit-il en prenant le volant.

Le marquis de Monthalant et Borat, s'assirent sur la banquette d'arrière, tandis que les Mirende, le banquier et Diane Sonel prenaient d'assaut la Rolls, sur le siège de laquelle se tenaient deux chauffeurs vêtus de blanc, impeccables.

—Prenez un peu d'avance, cria Henry de Surger à Claude, nous ne voulons pas manger votre poussière.

Le jeune homme mit en mouvement la machine qui démarra rapidement. Quel bonheur: Agnès était près de lui; c'était elle qu'il emportait dans le vent de la course. Il ne se lassait pas d'admirer sa radieuse beauté blonde. Cependant, elle lui parut un peu fatiguée: cette vie de veilles et de fêtes perpétuelles la vieillirait avant l'âge si elle n'y prenait garde. Il n'avait pas encore remarqué auparavant qu'elle se fardait. Pourquoi tant de rose aux joues et tant de noir aux yeux? Un teint naturel est tellement plus joli.

Les cheveux ondulés comme au sortir de chez un coiffeur parisien, étaient presque trop apprêtés. Devant les yeux de Claude passa, l'éclair d'une seconde, l'image d'une petite silhouette bronzée, aux bras et aux jambes nus, au teint hâlé par le soleil, aux longs cheveux noirs flottant dénoués sur de graciles épaules. Un éclair... Déjà la beauté d'Agnès l'avait reconquis.

Elevé par une mère d'une grande délicatesse, Claude portait d'instinct aux femmes un culte chevaleresque. Ses yeux quêtaient un regard, un sourire. Mais Agnès semblait distraite.

Elle était vêtue d'une ravissante robe de mousseline de soie imprimée de fleurs vives. On eut dit un bouquet dont elle eut été la plus belle rose. Un manteau de velours de laine blanc, garni de renard blanc l'enveloppait à demi, un souple feutre coiffait ses cheveux courts. des bas de soie fins, les souliers de daim à hauts talons complétaient l'élégance de la toilette.

—Comme vous êtes jolie, ne put s'empêcher de murmurer Claude.

Agnès sourit, flattée. Depuis qu'elle avait retrouvé Claude, elle avait l'impression d'être environnée d'un souffle brûlant, d'une chaude atmosphère de passion, agréable à sa vanité.

—Vous ne me trouvez pas changée alors, depuis quatre mois.

—Si, vous avez embelli.

On passa sur le petit pont qui enjambe le Bouret, rivière grossie à l'entrée du port d'Ygos, avant de se jeter dans la mer, par les eaux du canal, qui forment là un véritable estuaire.

Puis, ce fût la forêt de pins et de chênes-liège. On arriva au bord du lac, rempli par la marée étale, limpide et transparent sous le soleil, dans lequel se reflétaient les arbres de la rive.

Alexandre Borat poussait des rugissements d'admiration:

—Quel décor pour un peintre mes enfants! Cette dune boisée là-bas dans le fond, est-ce assez japonais? Ce pays m'enchante, je vais rester ici avec Claude Sainville, l'homme des bois, pour rapporter quelques toiles au prochain Salon.

Gaëtan ajusta son monocle :

—Ça me paraît assez gentil, dit-il sans se compromettre.

Claude arrêtait sa machine devant l'auberge de Cazère.

—Je suis désolé, dit-il, mais le pont étant démoli et non encore reconstruit, il va nous falloir traverser en barque. Nous allons attendre les autres voyageurs.

Ils mirent pied à terre et Orazie accourut :

—Cazère va "passer" ces messieurs et dames dans la grande pinasse où il y a place pour douze (la Rolls arrivait sans bruit, comme si elle glissait sur du velours).

—Pourquoi diable ne m'avoir pas dit que vous demeuriez sur l'autre rive, fit le banquier, nous aurions prit le canot à pétrole.

Se tournant vers un des chauffeurs qui ouvrait respectueusement la portière :

—Dites donc, Jules, prévenez "le second" qu'il m'envoie après le déjeuner la grande vedette avec deux hommes, à la petite maison qui est au fond de ce lac.

—Bien, monsieur le baron.

—Je suis confus, s'excusa Claude, de n'avoir point pensé à vous prévenir. Mais cette petite traversée est de si courte durée.

Ils avaient gagné la plage, où attendait Cazère avec son bateau à fond plat qu'il conduisait à la godille.

—Ne croyez-vous pas, s'exclama Diane Sonel, que nous risquons de salir nos vêtements?

Gaëtan contempla d'un air inquiet son pantalon de flanelle blanche.

—Non, non, le bateau est très propre, affirma Claude, d'ailleurs Orazie nous apporte des coussins pour plus de prudence. Tenez, Mesdames, placez-vous à l'arrière.

Il aida l'actrice, puis Madeleine Mirende et enfin Agnès à monter dans la barque.

—Oh ! mon Dieu, j'ai mouillé mes souliers de daim, s'écria Madeleine désolée.

"Fais attention de ne pas glisser, Daniel."

Cazère guettait d'un oeil narquois l'émoi des Parisiens.

—Quelle belle transparence, dit Borat. Ce n'est ni le bleu turquoise du lac d'Annecy, ni le bleu si bleu de la grotte d'Azur à Capri, c'est un ton unique à désespérer un peintre. Quelle harmonie de couleurs, avec le vert sombre des pins, le vert-gris des chênes-liège, le jaune du sable et la teinte rousse des sous-bois!

—Comme c'est curieux ces arbres-mendiants, avec leurs ulcères et leur petite sébille pour l'aumône, remarqua Daniel Mirende, en regardant les pins de la rive entaillés par le hapchot pour l'écoulement de la résine.

—Oh! des poissons! s'exclama Agnès, comme si la présence d'animaux à sang-froid en ce lac sauvage, eut quelque chose de surprenant.

—Ce sont des "muges" ou petits mulets, expliqua Claude, tout fier de sa science récente. Ils font d'excellente nourriture.

D'un coup de godille sûr, Cazère amenait la pinasse sur la rive opposée. Les messieurs gagnèrent les premiers le sol ferme pour aider à descendre les dames qui sautèrent gracieusement à terre.

—C'est là votre demeure? demanda Diane Sonel apitoyée, en apercevant l'accueillante maisonnette landaise de briques roses, à colombages bruns, au toit carré de tuiles rouges, par la cheminée de laquelle s'échappait une jolie fumée bleuâtre, mais vous êtes là dans le désert, sans aucun proche voisin.

—La solitude n'est pas sans charme, fit Claude. Elle trempe les grands caractères. On a le temps de penser et de réfléchir dans la solitude.

Il ajouta en regardant Agnès:

—On peut aussi la peupler de beaux et chers fantômes.

—Vous n'attrapez pas de rhumatismes à vivre si près de l'eau? demanda le baron inquiet, comme si la sciatique le guettait.

—Oh non! Ce terrain sablonneux est très sain: il boit l'humidité.

—Voici la retraite du sage, mes amis, railla Alexandre Borat, loin des vains bruits du monde. J'aimerais y habiter.

—Vous y péririez d'ennui au bout de huit jours, affirma Daniel Mirende péremptoire.

—C'est charmant, tout à fait charmant, nasilla Gaëtan de Monthalant, qui semblait n'avoir que ce mot-là dans son vocabulaire.

—Très décor de théâtre, déclara Diane Sonel en connaisseuse, pour une scène idyllique, cette petite maison à volets bruns, cette vigne-vierge au balcon, ces géraniums devant les fenêtres, il ne manque que l'échelle de soie.

—Ces caisses emplies d'hortensias sont une trouvaille. Vous êtes un véritable artiste, cher monsieur, fit Madeleine Mirende.

—Voulez-vous entrer, Mesdames, dit Claude en poussant la porte, dans cette humble retraite toute fière de vous accueillir.

—Mais c'est fleuri comme pour un mariage, dit Agnès malicieuse.

—Plût au ciel, glissa Claude à l'oreille de la jeune fille qui s'empourpra.

—Je meurs de faim, déclara le banquier.

—Je vais voir si le repas est prêt, dit Claude. Excusez-moi cinq minutes.

Il ouvrit une porte :

—Mesdames cette chambre est à votre disposition. Retirez chapeaux et manteaux, je vous prie.

—C'est gentil ici, fit Diane en appuyant un bâton de rouge sur ses lèvres, mais y rester plus de quelques heures, ce serait mortel.

—Ce pauvre Sainville a tous les courages, dit Madeleine en se poudrant le visage.

Agnès ne dit rien, mais elle pensait de même que les deux autres. Fallait-il que Claude l'aimât pour avoir accepté une existence aussi lugubre; comment pouvait-on vivre des semaines et des mois dans ce désert, loin des plaisirs de la ville et des raffinements du luxe?

Orazie et sa nièce, correctes dans leurs robes noires et tabliers blancs, venaient offrir leurs services à ces dames.

—Le déjeuner est servi, annonça bientôt Claude gaiement.

On passa à la salle à manger. Claude pria Diane de présider. Louis, rouge du feu des fourneaux, avait revêtu un vieil habit de Claude pour servir à table. Les Parisiens dont l'appétit était aiguisé par le grand air, firent honneur au repas, d'ailleurs excellent. On s'extasia, comment leur hôte avait-il pu composer un menu pareil dans ce trou perdu?

—Mais nous sommes à une demi-heure de Bayonne en auto, avait répété Claude en riant. Ce n'est pas le bout du monde, je vous assure. D'ailleurs dans moins de deux ans, il y aura ici une ville avec toutes les ressources de la civilisation. Nous aurons un casino où Mlle Agnès pourra danser, fit-il en lançant un regard tendre à la jeune fille, tout rayonnant de l'avoir là près de lui.

Le banquier posa alors au jeune homme des questions précises sur les transformations projetées, sur l'avenir d'Hosségor. Plein de son sujet, Claude parla d'abondance. Les auditeurs baillaient. Agnès se sentait déprimée par ces considérations; Diane, qui estimait qu'on ne s'occupait pas assez d'elle, entreprit Daniel Mirende sur la prochaine pièce qu'il destinait aux Francais.

—J'ai un rôle pour vous, dit l'écrivain.

Agnès et Madeleine se mirent à parler chiffons.

—Une de mes amies m'écrit que Poirot veut lancer pour cet hiver, le costume Directoire, avec la longue jupe fendue de la cheville jusqu'à la hanche, qu'en pensez-vous, chère?

—Que tout le monde ne pourra pas porter cette toilette, dit Agnès. Je ne vois pas la grosse Mme Sortel-Meillan en Merveilleuse.

Toutes deux se mirent à rire, et remises de bonne humeur, passèrent en revue leurs amies et connaissances de Paris.

Le géant Borat buvait sec et mangeait ferme, et Gaëtan, sans en avoir l'air, ne perdait pas un coup de fourchette. Tous les foies de canard y passèrent. Les bouteilles se vidaient.

—Ce que vous me dites est intéressant, dit le banquier, gagné à l'ardeur communicative de Claude. Je crois que vous réussirez. Dans ces conditions, je serais assez tenté pour mon compte, de faire la plage artificielle sur l'océan et l'écluse à l'entrée du lac. L'affaire peut être bonne.

—Elle sera excellente! affirma Claude avec chaleur.

—Vous jouez sur le velours. Plus de risques maintenant.

—Je vous emmènerai tout à l'heure au bord de la mer, vous verrez l'emplacement.

Il ajouta :

—La vie est moins monotone ici que je ne l'aurais cru tout d'abord, on peut chasser, pêcher, se baigner, on a de longues heures pour travailler.

"Pour ma part, avec l'oeuvre que j'ai entreprise, je n'ai guère le temps de m'ennuyer.

—Vivre ici! Bon pour un moine ou un trappiste, fit Agnès, mais pour des êtres jeunes... Je ne m'y vois pas du tout....

XV

LES DEUX RIVALES

—A qui appartient cette grande villa? demanda Agnès.

Les invités de Claude, assis en de confortables fauteuils d'osier dans le jardin, sous le mélèze, dégustaient un excellent café.

—Aguarèna (ce qui signifie en basque eau et sable), appartient à M. Navaros, le propriétaire de la grande scierie que vous avez pu apercevoir en arrivant à Hossegor.

—Il vit seul là-dedans? demanda le banquier.

—M. Navaros est marié; il a une fille, dit Claude.

—Ah ! Ah ! fit Madeleine taquine. Nous allons peut-être savoir la vraie raison pour laquelle Sainville ne s'ennuie pas à Hossegor. Il va épouser une indigène, comme tout bon colon.

—Jeune et jolie, votre voisine? demanda Agnès soupçonneuse.

—Vous n'y êtes pas, fit Claude en riant, amusé par l'absurdité de la supposition. Mlle Navaros est une fillette et je doute qu'elle soit jolie. J'avoue ne l'avoir guère observée. (Il sourit à Agnès et son regard disait clairement: Puis-je m'occuper d'une autre femme depuis que je vous aime?) Elle m'a paru curieuse et originale.

Agnès fronca les sourcils. Les vaniteuses se croient lésées lorsqu'elles entendent l'éloge d'une autre.

—Elle vous intéresse alors? insista-t-elle.

—Mais non, pas du tout, affirma Claude qui admirait la chevelure blonde d'Agnès dans le soleil. Je la connais d'ailleurs à peine. On prétend dans le pays qu'elle est destinée en mariage au jeune ingénieur de la scierie, son cousin, un certain Vincent Itsaxou, garçon travailleur et honnête.

—Ce sont vos seules relations ? demanda le baron.

—Oui, avec un notaire retiré, Me d'Estribat, vieillard spirituel et érudit, d'agréable rapport.

—C'est peu, dit Daniel Mirende. Heureusement, cher ami, que vous vous suffisez à vous-même. J'ai vu aussi que vous aviez des livres.

Alexandre Borat, les yeux mi-clos, digérait, somnolent. Gaëtan, une cigarette aux lèvres, se perdait dans la contemplation des ronds de fumée bleuâtre.

L'air était limpide et une légère brise soufflait dans les pins où chantaient les oiseaux, venus de la mer par le canal. Des cigales lançaient leur cri strident. L'eau clapotait doucement sur la petite plage de sable. Tout le paysage respirait une paix suave.

Inconsciemment, les Parisiens blasés en ressentirent le charme.

—On est bien chez vous, Sainville, fit Diane Sonel, dont le teint se couperosait à la suite du repas, au grand air.

Claude savourait la joie que lui causait la présence d'Agnès.

Le banquier consulta sa montre:

—Il est plus de trois. heures, dit-il Nous pourrions peut-être nous diriger vers la mer. Je voudrais que vous me montriez l'emplacement du futur casino et de la plage.

—Hé bien, allons-y, dit Claude en se levant. Qui nous accompagne?

—Moi, dit Agnès, touchée du regard suppliant que lui jeta Claude.

Les autres témoignèrent un enthousiasme modéré.

—Venez aussi, Gaëtan, ordonna Agnès en jeune souveraine despotique.

Le marquis de Monthalant se leva à regret.

—Il fait bien chaud, dit Diane, et je craindrais de déchirer ma robe aux ronces. Si vous n'y voyez pas d'inconvènient, je resterai ici. Les Mirende me tiendront certainement compagnie.

—Et moi aussi, affirma Borat, alourdi et peu disposé à la marche.

—Vous n'auriez pas des cartes, Sainville, demanda Madeleine, on aurait fait un petit bridge en vous attendant.

—Je suis navré, mais je n'ai pas cela chez moi, dit Claude.

—J'ai toujours mon jeu sur moi, dit Borat triomphant, en tirant un paquet de cartes de sa poche.

—Mon domestique va vous apporter une table, des rafraîchissements et d'autres liqueurs, dit Claude qui courut donner des ordres à Louis.

Puis il se mit en route avec le baron, Agnès et Gaëtan. Ils longèrent d'abord le lac que le reflux vidait. Des bancs de sable surgissaient, bientôt l'étang serait tout à fait à sec. Il ne resterait qu'un étroit chenal pour la navigation.

—Très curieux, remarqua Henry de Surger.

—Mais alors, bégaya le marquis inquiet, nous ne pourrons pas repartir en barque. Faudra-t-il nous déchausser pour regagner l'autre rive?

—Rassurez-vous, dit Claude en riant. Nous aurons assez d'eau pour traverser.

Au bout de vingt minutes, ils arrivèrent à l'endroit où allait se bâtir le futur pont. Des ouvriers sur des pontons, les pieds dans l'eau, travaillaient avec ardeur, profitant du jusant.

—Nous allons nous diriger vers la mer, dit Claude. Voyez, tous les terrains de l'autre côté sont lotis; ici, on commence à construire au bord du canal. L'emplacement du casino est un peu plus éloigné. Malheureusement les chemins sont détestables. On a défoncé les petits sentiers feutrés d'aiguilles

de pin pour les remplacer par des routes et des avenues qui ne sont pas encore empierrées.

Des résiniers abattaient des pins, d'autres coupaient les genêts et les ajoncs, arrachaient les ronces et les bruyères.

Agnès avançait avec peine ; sans cesse, elle se tordait les pieds sur ses hauts talons.

—On ne peut marcher qu'avec des sandales, ici, dit Claude; je suis navré de vous avoir entraînée dans cette aventure.

"Voulez-vous prendre mon bras?

—Volontiers, et Gaëtan me soutiendra de l'autre côté. Quel horrible pays! dit la jeune fille mécontente.

Le marquis pestait intérieurement. Seul le banquier, endurci par une vie active, méprisait ces contingences. Son regard enregistrait, évaluait, pesait. Précis, il posait à Claude des questions brèves et notait les réponses dans sa mémoire.

—Voici la place des cigales, annonça Claude, en désignant une vaste clairière récemment défrichée. Les terrains sont vendus à des commerçants. Là, s'élèveront les magasins de luxe ; par derrière seront les boutiques d'alimentation. Avançons un peu; nous arrivons aux dunes.

Il désigna un belvédère d'où l'on dominait la magnifique plage qui va d'Arcachon à Hendaye.

—Là s'élèvera le casino, dit-il. Mon ami, l'architecte Charles Misme, en a déjà dressé le plan. Il sera plus vaste que celui de Biarritz et aussi somptueux que celui de Monte-Carlo. Il comprendra naturellement un théâtre et des salles de jeux.

—L'emplacement est bon, approuva le banquier.

—Maintenant si nous voulons voir la plage, il faut grimper en haut de ces dunes de sable et redescendre de l'autre côté.

—Jamais je n'aurai le courage de faire un pas de plus, gémit Agnès; je n'en peux plus.

—Je suis mort. avoua Gaëtan qui suait à grosses gouttes.

Claude était attéré :

—Il faut cependant que vous voyiez la plage et admiriez sa grandeur sauvage.

—Je l'imagine, c'est beaucoup mieux. Vous nous prendrez au retour, décida Agnès.

Le jeune homme dut obéir, la mort dans l'âme et s'éloigna en compagnie du banquier, laissant Agnès seule avec le marquis.

Ils s'assirent à l'ombre d'un petit bois de pins sous lequel croissaient de hauts genêts.

—Tenez, nous serons au frais là, dit Agnès.

Le marquis s'assit tout près de la jeune fille. Il cueillit une brindille et lui caressa la main.

—Finissez, Gaëtan, vous m'énervez!

—Quelle journée! soupira le marquis. Dire qu'on aurait pu aller danser à Biarritz!

—Evidemment... fit Agnès d'un ton incertain. C'eût été plus amusant.

—Notre pauvre ami a bien changé. Il est devenu sérieux et a perdu toute élégance. Avez-vous remarqué que sa cravate était d'une couleur désuète et que la coupe de ses chemises date déjà d'il y a trois mois. Enfin ses mains sont moins blanches. Il n'a pas le temps de se soigner.

—Je l'ai remarqué, avoua Agnès, et cela m'attriste un peu.

Le plus grave, c'est qu'il n'est plus à la page. On ne peut lui parler de rien en dehors de la ville qu'il compte bâtir. On sent que les potins parisiens ne l'amusent plus. Il est devenu provincial! Quand vous avez parlé au déjeuner de la mode de cet hiver et de Mme Sortel-Meillan, il a froncé les sourcils.

—En effet, il m'a semblé...

—Agnès, Sainville n'est pas digne de vous. Epousez-moi, vous ne le regretterez pas.

—Je vous ai défendu de me parler de votre amour, fit Agnès mollement avec une moue de ses jolies lèvres. Ce n'est pas bien, je suis la fiancée de Claude.

—Allons donc! Vous savez bien que votre père ne vous permettra jamais d'épouser un sans-le-sou.

—Claude sera riche, et j'ai remarqué que papa était impressionné par sa future réussite.

Gaëtan avait aussi vu que le banquier, pour la première foit, témoignait à Claude une certaine estime et prenait ses projets au sérieux. Cette découverte l'avait contrarié. Il résolut de brusquer les choses.

—Sainville ne pourra vous offrir une fortune digne de vous avant des années. Vous avez vingt-cinq ans, Agnès, et la vie est courte. Voyons, je suis un parti très sortable. Je n'aurai pas le mauvais goût de vous parler de mes millions, mais ils ne sont pas à dédaigner pour une jeune personne dépensière. Enfin vous serez marquise, ma chère. Cela est tout de même quelque chose. Nous pourrions avoir une vie très agréable, je vous assure.

—Ne me tentez pas, Gaëtan, j'ai donné ma parole à Claude.

—Hé bien, reprenez-la! dit Monthalant, cynique.

—Jamais, il en aurait trop de chagrin.

—Bien sûr, il regrettera de vous perdre. Mais il comprendra qu'une femme comme vous ne peut déchoir. Entre un Claude Sainville et un Gaëtan de Monthalant, je n'hésiterais pas, moi, à votre place.

Persuasif, Gaëtan prit la main de la jeune fille et la pressa tendrement.

—Voyons, ma petite Agnès, vous savez que je vous aime depuis longtemps. Je suis peut-être moins beau et moins jeune que Claude ; ma chevelure est moins fournie (il aurait pu ajouter : "Je suis chauve"), mais j'ai une certaine prestance, j'ai de la race, et je représente une des plus vieilles familles de France.

Agnès se taisait, troublée. Le marquis poussa son avantage et d'une voix basse et pressante:

—Vous me plaisez tant... Je saurai vous rendre heureuse, Agnès, faites-moi confiance.

Il se pencha vers elle et effleura son cou d'un baiser.

Agnès frissonna, troublée.

Un bruit de branches froissées les sépara brusquement. Ils se dressèrent effrayés et virent devant eux une fillette brune, vêtue d'un sarreau de toile bleu, les jambes et les bras nus hâlés, qui les dévisagea avec curiosité.

Claude qui revenait avec le baron de la plage, descendit la dune, aperçut

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents malaises dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien.! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS
a/s Vanderhoof & Co. R28F
BOITE 37 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris Ecrivez, pour Notice gratuite avec attestations, à
Gypsia Products Co. (20) 55 W. 42 St., New-York

Employez "DEPILO"

Procédé efficace moderne et sans danger. Usage facile, vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, $1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

UN NEZ PARFAIT
EST CHOSE FACILE A OBTENIR

Le modèle TRADOS No 25 refait tous les **nez disgracieux** rapidement, permanemment, confortablement et sans douleur, à la maison. C'est le seul dispositif breveté s'ajustant, sûr et garanti, qui vous donnera un nez parfait. Plus de 90,000 personnes satisfaites. Recommandé depuis des années par les médecins. 15 ans d'expérience dans la fabrication des redresseurs de nez.

MODELE 25 jr POUR ENFANTS

Demandez des témoignages et une brochurette gratuite qui vous dit comment obtenir un nez parfait.

M TRILETY, *SPECIALISTE*
Dépt. 3159 Binghamton, N.-Y.

Maïtena, et lui adressa un salut amical.

—Quelle est cette jeune sauvagesse ? demanda insolemment Agnès.

Elle était furieuse d'avoir été surprise si près de Gaëtan. Celui-ci d'un geste gauche, arrachait les brindilles d'herbe collées à son pantalon de flanelle blanche.

—Permettez-moi, ma chère Agnès, de vous présenter Mlle Navaros. Mlle de Surger, le baron Henry de Surger, le marquis de Monthalant.

Les deux hommes saluèrent poliment.

Agnès s'inclina sèchement et dévisagea avec curiosité la jeune fille de derrière son face-à-main. Maïtena restait sur une réserve fière. Les deux femmes se toisèrent sans bienveillance.

—Mlle Navaros, reprit Claude, est la fille de M. Navaros, un des personnages éminents de la région, dont je vous parlais au déjeuner. Mes aimables voisins ont bien voulu adoucir ma solitude.

Il attendait un mot gentil d'Agnès, mais elle semblait furieuse.

—Vous habitez un beau pays, mademoiselle, dit aimablement le baron. Un peu difficile d'accès et d'abord... Mais tout cela va s'améliorer grâce à M. Sainville.

—Ou se gâtera définitivement, dit Maïtena.

Claude prit le parti de rire.

—Mlle Navaros me traite de barbare. Elle méprise les conquêtes de l'homme sur la nature et affirme que la région perdra tout caractère, lorsque nous l'aurons civilisée.

—Mlle Navaros est une indigène; elle n'a jamais quitté Hossegor, sans doute? demanda Agnès avec une nuance de mépris.

—Non, mademoiselle, et je ne m'en plains pas. On s'instruit souvent mieux dans la nature que dans les villes. On a au moins le temps de réfléchir et de méditer, dit Maïtena agressive, répétant inconsciemment les paroles de Claude. On ne prend une décision qu'avec certitude et on s'y tient.

"Mais qu'a donc ma petite gitane?" pensa Claude ébahi à mille lieues de soupçonner une rivalité à son sujet entre les deux jeunes filles. Elle a l'air d'un petit coq en colère, et Agnès semble exaspérée.

A voix haute, il expliqua :

—Mlle Navaros lit beaucoup. Elle cultive aussi la musique et le chant. Ce sont des occupations absorbantes.

Agnès tourna le dos délibérément à Maïtena, et s'adressant à Gaëtan et à son père :

—Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de prendre le chemin du retour. Nos amis doivent commencer à s'impatienter.

—Ce n'est pas moi qui vous retiens, j'espère, dit Maïtena. Au revoir M. Sainville, je vais cueillir des lys.

Et d'un pas agile, elle escalada la dune.

Claude repensa au jour où là-haut sur la dune aux lys, il avait surpris le chant passionné.

—Elle est bien mal élevée, Claude, votre protégée, dit Agnès d'un ton dédaigneux. Venez, Gaëtan.

Et s'appuyant sur le marquis, elle se remit péniblement en marche.

—C'est une enfant, dit Claude pour excuser sa petite amie.

—Elle a du caractère, dit le banquier et un type basque accentué. J'aime son expression un peu sauvage et fière. Elle sera très belle.

—Vous croyez? dit Claude étonné.

Et il rejoignit vivement Agnès dont la radieuse splendeur blonde l'attirait bien davantage. Cependant, il se sentait mal à l'aise, vaguement déçu. La présence de la bien-aimée ne lui procurait pas toute l'ivresse qu'il en attendait. A voir Agnès en pleine nature, hors de son cadre artificiel, la jeune fille lui semblait autre qu'il n'avait cru, différente, presque étrangère...

XVI

SUR LA TERRASSE

—Enfin, vous voilà! Ce n'est pas trop tôt! s'exclamèrent en chœur les joueurs de bridge.

—Voilà deux heures que vous êtes absents. J'ai déjà eu le temps de gagner vingt francs à Mirende, dit Borat d'un air ravi.

On le savait avare, il ne dédaignait aucun gain même minime.

—C'est honteux de jouer aux cartes au lieu de venir admirer un magnifique paysage, dit Claude.

—Ah! mes pauvres amis! dit Agnès, vous l'avez échappé belle. Je suis morte.

—Vous savez, dit Madeleine, nous avons décidé qu'on irait dîner à Biarritz, ce soir. Après toute une journée de calme, on éprouve le besoin de voir du monde et d'entendre du bruit.

—Qu'en dites-vous, baron? demanda Mirende.

—Je veux bien, dit Henry de Surger. On montera dans les deux autos. La vedette va nous traverser.

—Et vous, belle demoiselle?

—Ah! volontiers, fit Agnès avec conviction.

—On pourrait partir tout de suite ? suggéra Diane Sonel, qui bâillait à se décrocher la mâchoire.

—Encore faut-il que ce changement de programme convienne à notre hôte, dit le baron.

—Mais du moment que je suis avec vous tous, dit Claude en regardant Agnès, tout m'agrée. Je vous demande seulement la permission de revêtir mon smoking.

—Nous devrions prendre les devants dans la Rolls, dit Agnès, Claude nous retrouverait avec sa torpedo au port d'Ygos, ce qui donnerait aux dames le temps de changer de robes à bord.

Ainsi fut fait. A huit heures du soir, la bande joyeuse se trouvait au *Delmonico*, le restaurant le plus select de Biarritz, autour d'une table fleurie.

La salle brillamment illuminée, bruissait du brouhaha des conversations que couvrait l'éclatement des bouchons de champagne et le bruit d'un jazz-band.

Des couples dansaient pendant le repas entre les tables. Les garçons se faufilaient avec adresse parmi eux. Presque tous les hommes étaient en habit. Leurs vêtements noirs tranchaient sur les toilettes claires des dames qui sortaient de chez le grand faiseur. La plupart des femmes arboraient des bijoux magnifiques; c'était un scintillement de pierres précieuses, un assaut de luxe étourdissant. Il y avait beaucoup d'étrangers, des Espagnols et des Américains pour la plupart; toutes les langues se heurtaient en une tumultueuse Babel. Claude après sa solitude d'Hossegor en était étourdi et se sentait dépaysé, alors que ses compagnons, visiblement heureux de se retrouver dans leur élément, riaient et plaisantaient.

Sitôt après le consommé froid, Gaëtan avait entraîné Agnès dans un boston endiablé, tandis que Mirende invitait galamment sa femme.

Claude vit les couples s'éloigner avec un petit pincement au coeur. Il détestait l'assurance de Monthalant qui emportait sa danseuse comme une proie. Il souffrait de voir sa fiancée s'abandonner aux bras de ce bellâtre. Les lumières se voilèrent pour lui d'un crêpe; il ressentit une affreuse détresse.

Près de lui, Alexandre Borat battait la mesure sur une assiette avec sa fourchette. Diane Sonel éblouissante, dans une robe de gaze d'or, attirait tous les regards. On se chuchotait à l'oreille . "C'est la belle Diane Sonel, de la Comédie Française." Fardée et en beauté, l'actrice se redressait et souriait, chatouillée dans sa vanité. Certains parmi les dîneurs, avaient reconnu Henry de Surger et accouraient pour lui serrer la main. D'autres intriguaient pour se faire présenter au puissant baron. Si bien que la table où se trouvait Claude était devenue le point de mire de la salle. Agnès et Madeleine, très élégantes, l'une en robe rose avec son collier de perles, l'autre en bleu avec ses diamants, bénéficiaient de cette curiosité. Agnès avait à la ceinture un bouquet de catleyas offert par Claude. Les femmes les détaillaient envieuses derrière leur face-à-main, les hommes les dévisageaient ouvertement, admiratifs.

Claude souffrait de cette exhibition et de ces convoitises.

—Suis-je devenu ours, songeait-il, dans la solitude. Trois mois hors de Paris ont-ils suffi à faire de moi un sauvage? Mon sens critique s'est dirait-on aiguisé. Tous ces amusements me paraissent vains et puérils.

Les garçons distribuaient de petites balles de celluloïd, des ballons de baudruche colorés, comme ceux que l'on donne aux enfants et les crécelles.

Les soupeurs se lancèrent aussitôt ces menus projectiles à la tête, en bataille rangée; les gros ballons rouges et bleus éclataient sur la pointe allumée des cigarettes, tandis que des hommes graves et des dames mûres s'amusaient à tourner leurs crécelles d'un air extasié et folâtre. Le jazz-band dominait de ses glapissements tous les autres bruits. Le tumulte était à son comble.

—Hé bien, Claude, avez-vous appris à danser le charleston, comme je vous l'ai demandé? s'enquit Agnès, en venant se rasseoir près de lui après un shimmy dansé avec Mirende.

Les messieurs avaient échangé leurs partenaires.

—Hélas, chère, je n'en ai pas eu le temps. J'ai eu bien d'autres soucis plus pressants. La création d'Hossegor m'a absorbé complètement.

—Ce n'est pas bien de négliger ainsi mes recommandations, fit Agnès d'un air boudeur. Je vois le peu de place que je tiens dans votre coeur.

Il lui lança un tel regard de reproche et de passion, qu'elle en fut troublée et lui pressa doucement la main en murmurant:

—Je vous pardonne pour cette fois.

Le baron avait fait servir un mag-

num d'excellent champagne sec, et silencieux remplissait son verre sans arrêt. Ses invités l'imitaient. Claude s'étonnait de l'entraînement qui permettait à tous ces gens d'absorber tant d'alcool sans inconvénient. Le baron, en particulier, pouvait boire impunément. Il prétendait que cela lui débrouillait les idées. Soudain, il se pencha vers Claude, et le regard des petits yeux gris parut transpercer le jeune homme.

—Ce que vous m'avez montré aujourd'hui m'a intéressé, dit-il. Vous réussirez parce que vous voyez grand et juste. J'ai désormais foi en vous. Occupez-vous de votre plage et de votre écluse et comptez sur moi pour les capitaux nécessaires.

Claude remercia, touché. L'approbation du banquier lui était une sûre garantie de succès.

Agnès sentait sur elle la flamme du regard de Claude. Il admirait l'éclat de son teint nacré, son aspect faussement immatériel et jusqu'à sa grâce un peu trop recherchée.

—Vous êtes belle, murmura-t-il à voix basse avec ferveur. Vous êtes la soeur des fastueuses orchidées que vous portez à votre ceinture; vous les éclipsez en rareté et en splendeur.

Agnès sourit. Elle appréciait l'encens que Claude brûlait en son honneur. Il jouissait de sa présence avec une avidité concentrée, en homme qui va en être bientôt privé. Elle observait sa belle tête mélancolique, son teint mat où luisaient d'admirables yeux bleus d'acier. Auprès de lui, elle ressentait à nouveau le magnétisme qui l'avait si fortement aimantée, lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Elle comparait cet enthousiasme au cynisme glacé de Gaëtan, et se sentait alors reprise de tendresse pour Claude.

—Voilà une de mes soeurs! dit-elle en détachant une des orchidées de son bouquet qu'elle lui tendit.

—Je la garderai en souvenir de cette soirée, dit Claude en pressant la fleur contre son coeur.

—Il fait bien chaud ici, dit Agnès tout à coup. Voulez-vous que nous allions faire un tour sur la terrasse, Claude?

Le jeune homme se leva avec empressement, heureux de fuir cette atmosphère lourde, qui commençait à lui tourner la tête.

Dehors il respira profondément. Tous deux s'accoudèrent à la balustrade. La nuit était douce et sereine. La mer venait battre sur les rochers au bas de la terrasse. Le ciel scintillait d'étoiles. Il y avait clair de lune. On distinguait les vagues sombres ourlées d'écume blanche. Des écailles d'argent se brisaient sur l'eau. A droite et à gauche, sur la promenade, les tamaris agitaient leurs feuillages légers comme des plumes.

—Qu'il fait bon ! murmura Agnès.

Sa beauté blonde dans ce décor semblait irréelle.

—Ne trouvez-vous pas que c'est dommage de s'enfermer, par des nuits pareilles, dans une salle étouffante? dit Claude.

—Voilà le solitaire qui parle. Je ne

POUR ETRE AU COURANT DE CE QUI SE PASSE DANS LES STUDIOS

LISEZ LE MAGAZINE PAR EXCELLENCE

LE FILM

Magazine de grande information se documentant aux meilleures sources, rédigé en français et abondamment illustré.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au *FILM*, 50 cents pour six mois ou $1.00 pour un an.

Nom .....

Adresse .....

Prov. ou Etat .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975 rue de Bullion, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESSETTE & CIE,

975, RUE DE BULLION - - MONTREAL, QUÉ.

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS

COTONS À BRODER D·M·C

COTONS À COUDRE D·M·C

COTONS À REPRISER D·M·C

SOIE À BRODER D·M·C

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME — COTON LIN & SOIE POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER — D·M·C — MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE — SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT — ARTICLES DE Ire QUALITÉ POUR OUVRAGES DE DAMES — MULHOUSE-BELFORT-PARIS

COTONS PERLÉS D·M·C

COTONS À TRICOTER D·M·C

CORDONNETS D·M·C

FILS DE LIN · LACETS D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

suis pas tout à fait de votre avis, Claude; le contraste est nécessaire dans la vie pour goûter pleinement une joie. Les lumières et le bruit ont du bon. C'est une question de caractère aussi, peut-être. J'avoue aimer le plaisir et le mouvement. Cette atmosphère de luxe et de raffinement m'est nécessaire.

Claude pensa au-dedans de lui que le raffinement sous forme de ballons rouges et de crécelles se manifestait là d'une façon pour le moins étrange, mais il garda cette réflexion pour lui.

—Moi, pourvu que je sois auprès de vous, affirma-t-il vivement, l'atmosphère m'importe peu.

—C'est bien vrai? demanda-t-elle, coquette. Vous ne vous ennuierez pas à la longue dans cette existence frivole, qui est mon élément?

—Je vous aime Agnès, dit-il gravement. Je mènerai l'existence qu'il vous plaira de mener.

—Cher Claude, je vous reconnais bien là, dit Agnès subjuguée par l'accent passionné du jeune homme. Quel dommage que vous n'ayiez pas d'argent et que nous ne puissions nous marier maintenant, soupira-t-elle.

—Encore un peu de patience, chérie, mes affaires sont en très bonne voie. Dans un an, je serai riche ou à jamais indigne de vous.

—Un an, c'est long, fit Agnès en se pressant contre lui, câline. Si encore vous étiez sûr de réussir...

Elle pensait à ce que lui avait dit Gaëtan.

—J'en suis absolument sûr, dit-il en passant son bras autour des épaules de sa fiancée. Et alors, Agnès nous serons heureux. Vous verrez comme je vous aimerai. Vous serez ma reine, mon seul but sera de satisfaire tous vos désirs, d'exaucer vos moindres caprices. Vous êtes la plus belle des belles, mais vous serez la plus gâtée et la plus adorée. Nous verrons ensemble de beaux pays, nous enrichirons notre esprit et nos souvenirs, de mille décors nouveaux, nous lirons ensemble de beaux livres...

—Oh! vous savez les voyages, interrompit Agnès, je commence à en avoir assez. Une petite excursion en yacht ou en auto de temps en temps, passe encore; quant à la lecture, notre existence sera déjà si remplie.

—Evidemment, je continuerai à m'occuper de mes affaires qui prendront un développement de plus en plus grand.

—Oh! je parlais de nos obligations mondaines, nous sortirons beaucoup et recevrons plus encore. Nos fêtes éclipseront les plus brillantes. L'hiver il nous faudra passer au moins six semaines à Nice au moment du Carnaval, et l'été deux mois à Deauville, où je compte bien que nous aurons une grande villa pour y recevoir beaucoup d'amis.

—Oui, dit Claude sans enthousiasme, nous tâcherons de tout concilier. Mais c'est encore notre amour qui nous absorbera plus que tout. J'espère que vous réserverez quelques heures d'intimité à votre mari ?

—Mais vous m'aurez tout à vous, que vous faudra-t-il de plus ? demanda Agnès en riant.

—C'est vrai, dit Claude songeant un peu inquiet qu'avec les bals, les essayages chez les couturiers, les visites, Agnès n'aurait guère de temps à lui consacrer. J'aurai pour moi seul la plus précieuse et la plus rare des femmes, nouveau Jason, j'aurai vraiment conquis la Toison d'Or.

Et d'un geste tendre, il caressa les cheveux de la jeune fille.

Soudain, en prononçant ces paroles, l'image de Maïtena se dressa devant ses yeux. Il revit le petit visage sérieux et passionné de celle qui avait accepté sans frémir le surnom de Médée et cette évocation le mit mal à l'aise. Pourquoi en cette minute se souvenait-il des prédictions de la jeune magicienne. "Votre bien-aimée ne vous aime pas. Vous ne l'épouserez pas." Quelle absurdité! Il chassa aussitôt ce souvenir comme une mouche importune, mais se penchant vers Agnès, resserrant son étreinte, il demanda à voix basse:

—Agnès, m'aimez-vous autant que je vous aime?

Enflammée à son tour par le feu qui brûlait le jeune homme elle sentit la force contagieuse de l'amour. Agnès leva vers lui son beau visage et déclara avec élan, sincère en cette minute:

—Claude, je sais que vous me plaisez plus que tout homme au monde et que je vous aime.

Agnès disait vrai, Claude riche lui eût paru le mari idéal. Troublée par l'heure, le décor, la nuit complice, elle s'imaginait aimer Claude, hors de toute contingence.

Elle lui tendit les lèvres.

—Ma bien-aimée, ma fiancée, murmura Claude éperdu en se penchant vers elle.

XVII

DEVANT LES FLOTS SOMBRES

Pendant les semaines qui suivirent, Claude vécut dans un état somnambulique. Au milieu de ses multiples occupations, qu'il méditât un projet de digue ou de plage artificielle, qu'il surveillât les chantiers, qu'il traçât des formules ou des équations concernant ses futures usines, qu'il écrivit à Jacques Hurtel ou à Charles Misme avec lesquels il était en active correspondance, Claude revivait en pensée la soirée passée avec Agnès sur la terrasse du restaurant de Biarritz. Il ré-entendait la voix chère, respirait le parfum d'oeillet et d'ambre qui seyait à la beauté blonde et capiteuse d'Agnès, il croyait sentir contre lui le frôlement de la robe rose ou la caresse d'une main sur la sienne. Par moments, il repensait à la petite déception qu'il avait éprouvée au premier moment de leur réunion. Mais bien vite, il chassait ce souvenir.

Il revivait par la pensée la course folle dans la nuit, où ramenant de Biarritz dans sa torpedo, les Mirende et Agnès, il avait manqué d'accrocher la voiture de Lespéron. Grisé par la vitesse, le vent et la présence auprès de lui de la jeune fille, Claude eut souhaité rouler ainsi toujours.

Les premières maisons d'Ygos surgies de l'ombre l'avaient éveillé de son rêve.

—Déjà! murmura-t-il. Quand vous reverrai-je, maintenant?

Quittant le yacht sur lequel Alexandre Borat et les Mirende continuaient leur croisière jusqu'à Bordeaux, Henry de Surger, accompagné de sa fille, du marquis et de Diane Sonel, regagnait en Rolls Paris où le réclamaient ses affaires.

Les automobilistes devaient partir à l'aube, afin de faire la route en une seule étape, ce qui les amènerait dans la capitale tard dans la nuit.

—Nous nous reverrons bientôt, dit Agnès à nouveau troublée par le jeune homme, et qui ne savait si elle souhaitait épouser Claude ou Gaëtan. Si vous pouvez toutefois vous arracher a votre cher Hossegor.

—Hossegor ne m'est cher qu'en tant que moyen d'y faire fortune et de vous conquérir bientôt, avait protesté Claude.

—Bien vrai? insistait Agnès, coquette. Vous n'allez pas être gagnée par le charme de la campagne ou par celui de votre voisine?

-- Quelle voisine? avait demandé Claude ingénument.

—La jeune sauvagesse: Mlle Navaros, disait Agnès avec rancune.

Claude s'était mis à rire:

—Mlle Navaros pourrait être aussi belle que la Vénus de Milo, ce qui n'est guère le cas, qu'elle ne m'intéresserait pas davantage, ayant le bonheur d'aimer une Agnès, et de ne pas lui être indifférent.

—Cher Claude ! avait murmuré Agnès touchée.

Leurs adieux s'étaient teintés d'attendrissement, Claude dissimulait son émotion.

Le jeune homme avait regagné Hossegor l'âme triste, mais le coeur rempli d'espoir. Il remportait comme un viatique le sourire d'Agnès et sa tendre pression de main.

Depuis leur séparation, il éprouvait une exaltation qui le soulevait au-dessus de lui-même. La certitude d'être aimé d'Agnès, l'approbation tacite du baron avaient encore décuplé son activité.

La jeune fille lui avait écrit au lendemain de son retour un petit mot qui l'avait vivement touché.

Voilà six semaines qu'il était sans nouvelles et ce silence ne laissait pas de l'inquiéter un peu. Mais il était si absorbé.

Les travaux d'Hossegor avançaient avec rapidité et le pays se transformait à vue d'oeil. Déjà d'élégantes villas commençaient à s'élever le long du lac et dans la forêt, les sentiers défoncés s'étaient élargis, des avenues se perçaient et s'empierraient, le nouveau pont en construction tendait d'une rive à l'autre, l'élégant squelette de son armature de fer. Les terrains, sous la poussée de la spéculation et de la publicité, montaient d'une façon vertigineuse. Résistant à la tentation, Claude attendait pour vendre le sien.

Les habitants du pays qui s'étaient déjà dessaisis de leur lopin de terre, en rachetaient d'autres trente fois plus cher, avec l'espoir de revendre bientôt avec un fort bénéfice.

Cependant, avec le mauvais temps, les travaux subissaient un arrêt momentané. Claude étudiait fébrilement les projets de digue pour le lac et de la plage artificielle au bord de l'océan qui, d'un côté, laisserait l'étang toujours rempli et de l'autre rendrait la mer sauvage accessible aux baigneurs.

La participation d'Henry de Surger au lancement d'Hossegor, était un gros appoint dans la réussite. Claude se passionnait aussi pour les résultats qu'il escomptait du rendement de ses deux futures usines où l'on tirerait des ré-

sidus de bois, un carburant économique, de la pâte à papier et de la soie artificielle. A Paris, deux chimistes et un ingénieur, sur ses indications, se livraient à des expériences concluantes. Il voyait, au bout de toutes ces tentatives, briller des millions et scintiller le sourire consentant de sa fiansée. Claude vivait donc dans un rêve peuplé d'espoirs. Il sortait peu de chez lui, et travaillait tard dans la nuit sur ses plans et ses épures.

Novembre était venu avec son cortège de brumes sur le lac et de pluies fines, dont le bruit monotone sur les pins et l'eau était plein de mélancolie. En automne les grandes marées amènent des bourrasques de vent alternées de pluie. La petite maison de l'Esquirro semblait, par moments, enveloppée de mousseline liquide. Chacun vivait enfermé chez soi, si bien que Claude voyait à peine ses voisins. Me d'Estribat, immobilisé par ses rhumatismes, se plaignait que Claude le négligeât, mais admirait le labeur du jeune homme.

En ces deux mois, Claude s'était présenté à deux reprises à Aguaréna.

La première fois, il n'avait trouvé personne et s'était contenté de laisser sa carte, la seconde fois, il avait vu Mme Navaros seule et ne s'était pas attardé, car elle était dans le feu des fourneaux, occupée avec Agathe à confectionner de la gelée de coing.

M. Navaros se trouvait à la scierie, où les affaires en croissance inespérée et en plein rendement le réclamaient plus souvent; d'où les séances espacées au Café de l'Espérance en compagnie de Souprosse, de Lespéron et d'Arjuzan, ce dont sa femme ne se plaignait pas.

Claude s'était enquis poliment de Maïtena:

—Elle vient de partir à Ygos emmitouflée dans son caoutchouc, car il pleuvait. Mais cela lui aura fait du bien de prendre l'air; cette petite me tourmente, elle change beaucoup en ce moment. C'est sans doute l'âge qui en est la cause. Elle marche sur ses dix-neuf ans. Bientôt, il faudra la marier.

—Certainement, dit Claude, qui n'avait pas été sans remarquer les oeillades incendiaires que Vincent lançait à la jeune fille.

Cependant, il songea:

"Cette petite est gentille. Dommage que ses parents la destinent à un garçon simple et rude comme celui-là. Il y a en elle des possibilités intéressantes; si elle était mariée à un homme intelligent, elle se développerait intellectuellement d'une façon surprenante."

Le lendemain de cette visite manquée Maïtena rencontra par hasard Vincent, alors qu'elle espérait trouver Claude sur son chemin. C'était au bord de l'océan, au sommet du petit observatoire de bois qui marquait l'emplacement du futur casino. Il ne pleuvait pas, mais le ciel s'enveloppait d'un voile gris et l'océan déchaîné faisait entendre son grondement sauvage. Les hautes vagues s'écrasaient dans un bruit de tonnerre et s'étalaient en nappes d'écume blanche.

Vincent qui n'avait pas vu sa cousine depuis quelques jours la jugea changée à son désavantage. Les yeux sombres, autrefois rêveurs et nostalgiques, avaient pris un regard dur qui décelait l'idée fixe. Les traits s'étaient creusés et le petit visage énigmatique de Maïtena, dont le sérieux enfantin avait été plein de séduction, semblait prématurément vieilli par la souffrance.

Depuis qu'elle avait involontairement surpris la conversation coupable d'Agnès et de Gaëtan, Maïtena vivait dans un grand trouble. Un combat terrible se livrait en son esprit. La tentation de tout révéler à Claude l'avait longtemps obsédée. Elle se persuadait alors qu'elle obéirait, en agissant ainsi à un sentiment désintéressé. Mais bien vite sa fierté avait pris le dessus. Elle, entre tout autre, n'avait pas le droit, puisqu'elle aimait Claude, de jouer le rôle d'une délatrice et de troubler la sérénité amoureuse du jeune homme. Elle aurait trop eu l'impression d'agir ainsi pour son propre compte, par égoïsme. Maïtena avait vaincu le démon, mais cette lutte l'avait épuisée.

Cette énergie que possèdent les femmes quand elles aiment, semblait l'avoir abandonnée. Elle avait réfléchi. Ses traits empreints de mélancolie exprimaient la douceur résignée et la tristesse d'un amour malheureux. Cependant une vie n'est pas manquée à dix-huit ans: ses yeux gardaient leur expression innocente et malicieuse.

Vincent se trompait donc dans l'explication qu'il s'était donnée de la souffrance visible de la jeune fille. Il avait cru qu'après avoir vu Claude et Agnès ensemble, Maïtena comprenant qu'elle ne devait rien espérer, se résignait à regret. Il attendait le moment propice pour se déclarer. En apercevant sa cousine, vêtue d'une robe sombre en harmonie avec le ciel, songeuse et mélancolique devant l'océan. Vincent crut l'instant venu et s'approcha sans bruit. Maïtena, qui ne l'avait pas entendu monter, tressaillit violemment lorsqu'une main sèche et nerveuse se posa sur son poignet. Elle leva les yeux croyant, tant son esprit était plein de lui, apercevoir Claude. Aussi eût-elle un mouvement de recul involontaire en reconnaissant son cousin.

—Toi? Que viens-tu faire ici? demanda-t-elle sans aménité.

—Ce n'est que moi, en effet, dit-il avec amertume. Tu aurais évidemment préféré que ce fût Claude.

Maïtena eût un soubresaut comme si une aiguille l'avait piquée au sang.

—Tu dis? fit-elle avec violence.

Vincent s'était promis d'être prudent, d'affecter la douceur, de garder son calme. Mais le regard froid de Maïtena l'enragea; il perdit tout de suite contrôle sur lui. Ces deux natures passionnées se heurtaient au premier choc.

—Je dis que tu as tort de penser encore à un arriviste qui ne songe pas à toi et qui vise la riche héritière.

—C'est de M. Sainville que tu parles? demanda Maïtena avec dédain.

—Je vois que tu l'as reconnu à ma description, fit Vincent aggravant ses torts.

Maïtena toisa son cousin avec une supériorité altière:

—Pourquoi parles-tu de ce que tu ne connais pas. Une nature, petite et narquoise comme la tienne, est incapable de comprendre un grand et noble caractère comme le sien.

Vincent se fit humble.

—Ne sois pas méchante, Maïtena. Je sais que Claude t'a plu et que tu t'es emballée en fillette romanesque. Je sais que je n'ai rien d'un tel héros de roman. Mais je t'aime, moi, de toute mon âme, de toutes mes forces; je n'ai qu'un désir: te rendre heureuse, Tu es une enfant ignorante, tu ne connais pas la vie, sinon tu ne te serais pas imaginé d'après le joli visage de ce monsieur que c'était un sentimental prêt à t'épouser. Envisage la vérité en face : Claude Sainville n'est pas pour toi. Sois raisonnable, Maïtena, et contente-toi de ce qu'on t'offre. Tu m'as inspiré une passion violente; j'ai compris, en croyant te perdre, tout ce que tu étais pour moi. Ne me repousse pas, accepte d'être ma femme, je t'en supplie.

Il se rapprocha d'elle, tenta de la prendre par la taille; mais elle se dégagea vivement. Cependant, cet aveu l'avait touchée.

—Mon pauvre Vincent, je suis navrée que tu éprouves pour moi des sentiments différents de ceux d'un frère, moi je ne t'aimerai jamais qu'en soeur. Tu as deviné juste, j'aime Claude d'un amour sans espoir. Je sais bien qu'il n'est pas pour moi. Mais mon coeur lui appartient. Je n'épouserai jamais un autre homme que lui. Oublions donc ton moment d'égarement et reprenons nos bons rapports de cousin à cousine.

Le sourd grondement des flots couvrait par instants le bruit de leurs voix et la brise marine mettait à leurs lèvres un goût de sel.

Le ton de Maïtena sonnait si ferme que Vincent devina la jeune fille inexible. Au lieu d'être ému par l'affection vraie qu'elle lui témoignait, il devint furieux. Ce n'est pas une soeur qu'il voulait en sa cousine, mais une fiancée. Devinant que la colère lui aliénerait à tout jamais Maïtena, il se domina, la rage dans le coeur. En cette minute, il eût volontiers supprimé Claude.

—Je n'insiste pas, dit-il, puisque tu me le défends, mais je compte que tu réfléchiras et que tu changeras bientôt d'avis.

—Je ne crois pas, dit Maïtena avec douceur.

Le vent sifflait lugubrement dans les pins. Tout le paysage s'enveloppait de grisaille en une symphonie mélancolique. Gris sombre était le ciel, gris vert le feuillage des arbres, gris noir l'océan. Cette atmosphère s'harmonisait avec l'état d'âme des jeunes gens. Accoudés à la balustrade, Maïtena et Vincent distinguaient la vaste plage déserte. Soudain au loin, une silhouette humaine se profila sur le sable devant la mer. Tous deux reconnurent Claude, guêtré et vêtu en chasseur, armé de son fusil et en quête d'alouettes sauvages. D'un même mouvement, ils feignirent de ne l'avoir pas vu et tournèrent la tête.

Puis ils redescendirent en silence et s'éloignèrent de l'observatoire côte à côte, plus séparés cependant que si l'un avait été au pôle Nord et l'autre au pôle Sud. Maïtena restait douce et implacable, Vincent bouillonnait intérieurement. Il ruminait des projets de vengeance contre celui qui lui avait pris le coeur de Maïtena.

XVIII

CHANGEMENT DE DECOR

Agnès s'étira paresseusement, encore assoupie dans la tiédeur des draps. Le calorifère faisait régner dans la cham-

bre close une atmosphère de serre chaude.

L'hôtel était silencieux et les bruits d'autobus du faubourg Saint-Honoré parvenaient assourdis, car les fenêtres ouvraient sur le grand jardin qui va jusqu'à l'avenue Gabriel.

La jeune fille consulta le cadran lumineux de la pendulette placée sur la poudreuse près de son lit.

—Dix heures ! Il faudrait peut-être que je me lève.

Elle s'étira paresseuse, et ne se hâta pas de presser le timbre électrique. Elle revivait par la pensée la soirée de la veille, ce bal au Ministère des Affaires Etrangères auquel Gaëtan l'avait menée, et où, grisée par la danse, les hommages, l'ardeur de Gaëtan, elle avait consenti, au cours d'un boston comme lui seul savait le danser, à devenir marquise de Monthalant.

La pensée de Claude l'aiguilla d'un remords. Comment lui apprendrait-elle sa décision ? Pourquoi aussi n'était-il pas riche et titré comme Gaëtan? Elle l'eût alors certainement préféré. Si encore il était là, s'il était resté à Paris, continuant à l'entourer d'une chaude atmosphère d'amour, au lieu d'aller s'enterrer dans un trou perdu, jamais elle n'eût renoncé à lui; mais il avait cru devoir s'éloigner, fasciné par des espoirs chimériques et illusoires, laissant le champ libre aux convoitises de Gaëtan. Les vieux proverbes disent vrai: "Les absents ont toujours tort", "Loin des yeux, loin du coeur". Claude aurait de la peine, certainement, car il était fou d'elle. Pauvre Claude... Ce ne serait pas commode de lui écrire. Bah! Agnès avait le temps d'y penser!

L'attitude de son père, quand elle lui avait annoncé, au retour du bal, dans la voiture, la nouvelle de ses fiançailles avec Gaëtan, avait un peu surpris Agnès. Le baron n'avait pas manifesté toute la joie approbative qu'elle escomptait:

—Tu épouses le marquis, décidément? Fort bien, je n'ai rien à dire. C'est un excellent parti. Vieille famille, belle fortune... Parfait homme du monde. L'autre, c'est un homme tout court.. Il sera quelqu'un, car il est de la race des conquérants. Mais voilà... il aurait fallu attendre. La vie est courte. Félicitations, petite. Tu seras marquise et sans doute heureuse.

Mais oui, elle serait heureuse. Gaëtan lui ferait honneur comme mari. Il lui apporterait l'existence qu'elle avait toujours souhaitée: une vie de luxe et de plaisirs. Ils installeraient et moderniseraient le beau vieil hôtel du faubourg Saint-Germain, que Gaëtan avait laissé un peu s'abîmer ces dernières années. Ils feraient construire une villa à Deauville, une autre à Cannes, ils auraient leurs autos, leur yacht; Agnès pourrait dépenser davantage pour sa toilette et grossir son collier de perles qui était déjà cependant d'une dimension respectable. Ils donneraient les plus belles fêtes de Paris, de Deauville et de la Riviera. Agnès serait la plus belle et la plus fêtée.

Pourquoi fallait-il que la pensée de Claude l'obsédât comme un regret, presque comme un remords?...

Bah! il ne fallait pas se laisser attrister. Elle sonna sa femme de chambre qui entra peu après, chargée du plateau de vermeil portant le petit déjeuner. Louise déposa le plateau près du lit, écarta les rideaux de taffetas rose, et ouvrit les volets. Derière la vitre, Agnès distigua les grands arbres dénudés qui profilaient leurs squelettes noirs sur le ciel gris.

—Il ne pleut pas aujourd'hui, dit oLuise.

—Quel est le programme de la journée, demanda Agnès languissamment.

La femme de chambre consulta un petit agenda placé sur le bureau Louis XV en bois de rose.

—A dix heures et demie, coiffeur et manucure. A midi, la Rolls doit venir prende mademoiselle pour faire un tour au bois où monsieur le marquis a donné rendez-vous à mademoiselle, à une heure. Il a invité cinq personnes. De trois à quatre, tennis. A quatre heures, vernissage de l'exposition de peinture de M. Alexandre Borat, à cinq heures, thé chez Mme Sortel-Meillan, à six heures, réception à la légation de Roumanie; à six heures et demie, mademoiselle doit passer à une vente de charité au Ministère de l'Intérieur, où plusieurs des amies de mademoiselle sont vendeuses. A huit heures, dîner chez Mme la baronne d'Autrigent, ensuite mademoiselle a le choix entre un bal chez M. et Mme Daniel Mirende ou une première à la Comédie Française où joue Mlle Diane Sonel.

—Bon, j'irai au théâtre d'abord, à la soirée ensuite. C'est une journée remplie. Pour les robes, je mettrai ce matin mon tailleur de reps vert, pour les visites, ma robe de velours noir et le manteau garni de chinchilla. Ce soir, ma robe perlée rose. Donnez-moi mon petit déjeuner, Louise et ensuite faites couler mon bain.

La femme de chambre versa le chocolat dans la tasse et posa le plateau sur la courtepointe de satin blanc.

—Tiens, vous ne me disiez pas que j'avais des lettres. Voyons cela.

"Une invitation à dîner pour lundi, une invitation à la légation de Hongrie pour le 10 décembre, deux vernissages le 12 et le 14, une surprise party le 13, une générale aux Variétés le 17. Vous noterez sur mon agenda, Louise. Ah! une lettre d'Hossegor.

La femme de chambre s'éclipsait discrètement.

Le coeur d'Agnès battit un peu plus vite...

—Mais ce n'est pas l'écriture de Claude. Qu'est-ce que cela signifie?

Elle déchira fébrilement l'enveloppe. Sa main tremblait. Elle lut:

"Mademoiselle, mon nom vous est inconnu. Excusez donc la liberté très grande que quelqu'un qui vous veut du bien prend de vous écrire. Il s'agit de votre bonheur. Vous êtes, le hasard me l'a appris, fiancée à M. Sainville. Je suppose donc que vous l'aimez et qu'il vous aime. Or, laissez-moi vous dire, mademoiselle, qu'il est imprudent de laisser seul, abandonné à lui-même, si épris soit-il, celui que l'on compte épouser. Jugez-en vous-même. M. Sainville a inspiré à une jeune fille d'ici une vive passion. Jusqu'à présent, M. Sainville semble rester insensible à cette flamme, mais, vous le savez, la force de l'amour est contagieuse. Prenez garde que votre amoureux ne se laisse charmer à son tour. La jeune personne est aussi belle que vous, mademoiselle. Elle possède toutes les qualités physiques et morales qui peuvent plaire à M. Sainville. Ne souriez pas, sûre de votre pouvoir, mademoiselle. Vivant dans la solitude, j'ai appris à connaître les êtres. Votre amouruex est à la veille de vous abandonner pour une autre, si vous n'agissez pas promptement. Rappelez-le auprès de vous, célébrez le mariage sans retard. Tout le bonheur de votre avenir est en jeu. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, mademoiselle, que cette lettre est confidentielle et je vous demande de la garder secrète. Croyez, je vous prie, mademoiselle à mon respectueux dévouement. Votre admirateur, Vincent Irsaxou".

—Ah bien! s'exclama Agnès, si je m'attendais à cela! C'est trop drôle ! Cette lettre est sans doute écrite par un amoureux évincé de la petite sauvagesse que m'a présentée Claude. Ce dadais s'imagine éveiller ma jalousie par ses révélations. Il me fournit au contraire un prétexte de rupture. Je serais enchantée que Claude eût découvert une consolatrice. Pauvre Claude..., pourvu qu'il n'ait pas trop de chagrin!

Agnès but posément son chocolat. L'idée cependant que Claude put se consoler rapidement auprès d'une autre l'agaçait: l'éternelle histoire du chien et du jardinier...,

Louise rouvrit la porte, et annonça en offrant à la jeune fille un kimono de crêpe brodé.

—Le bain de mademoiselle est prêt, et Henry, le coiffeur, attend déjà.

—C'est bon, je vais me dépêcher, mais j'ai auparavant une lettre à écrire.

XIX

LE DRAME

Depuis une semaine, la pluie tombait fine, persistante, tissant entre le ciel et la terre un rideau aux mailles serrées. Claude ne sortait presque pas de chez lui, sans cesse penché sur sa table de travail, occupé à tracer ses épures ou ses équations. Depuis un mois, il n'avait aucune nouvelle d'Agnès et ce silence commençait à l'inquiéter. Aussi poussa-t-il un cri joyeux en apercevant dans le courrier que lui apportait Louis, une des lettres avec l'écriture d'Agnès. Un sourire de plaisir éclaira son grave visage, qui devait se changer bientôt en une expression de stupeur. Il fendit l'enveloppe avec un stylet, déplia les feuillets avec des doigts frémissants et lut:

"Mon cher Claude, j'en apprends de belles sur votre compte. Il parait que vous avez inspiré une vive passion à votre jeune voisine, Mlle Navaros, et (ceci est plus grave), que vous ne restez pas indifférent aux charmes de cette petite sauvagesse. Ne cherchez pas à savoir qui m'a avertie, on m'a demandé le secret. Je me garderai de contester vos préférences. Tous les goûts sont permis; cependant je croyais le vôtre meilleur! Ne voyez dans mes paroles aucun reproche; je ne vous en veux pas, Claude, au contraire; votre conduite me décharge l'esprit d'un grand poids et facilite la confession que j'aurais dû déjà vous faire depuis quelque temps. Je ne serai pas votre femme, Claude, car je vais épouser Gaëtan de Monthalant. Ne croyez pas que le dépit seul me fait agir. J'ai beaucoup réfléchi ces dernières semai-

nes depuis notre rencontre et j'ai compris que nos destinées devaient rester séparées. Votre amour m'avait éblouie et je m'étais laissé toucher. Mais, séparée de vous, cher Claude, je me suis ressaisie. Vous connaissez ma franchise, je vous ai toujours averti que je n'épouserai qu'un homme riche. J'ai eu un moment l'espoir que vous pourriez être cet homme-là, je me trompais. Si la chance vous sourit, vous gagnerez peut-être de l'argent. Mais des années s'écouleront avant que vous puissiez m'offrir une fortune digne de moi, une fortune capable de m'assurer la seule existence que je puisse accepter. Ce n'est pas de ma faute si j'ai été élevée dans le luxe. Je n'ai jamais compris la sentimentalité bête qui s'attache à ces mots: "Une chaumière et un coeur". Cher Claude, tout votre amour ne compenserait pas, pour moi, une vie médiocre. C'est pourquoi je reprends ma parole, et vous demande de ne plus me considérer comme votre fiancée. J'accorde ma main à Gaëtan, qui m'apporte ce que vous ne pouvez m'offrir, cher Claude, et quoique Gaëtan me plaise moins peut-être que vous ne m'avez plu. Ceci, pour consoler un peu votre amour-propre. Ne cherchez pas à me fléchir: ma décision est *irrévocable*. J'ai longuement réfléchi. Je vous offre mon amitié... faute de mieux. Mon mari et moi serons toujours heureux de vous recevoir chez nous. Nous nous marierons dans quinze jours. Croyez-moi, cher Claude, bien amicalement vôtre. Agnès."

Claude fut assommé par cette lecture. Tout d'abord, il ne comprit pas et dut relire une seconde fois la lettre, en pesant chaque mot pour bien en comprendre le sens et s'assurer qu'il ne rêvait pas. Puis la réalité l'accabla. Agnès le rejetait de sa vie, Agnès en épousait un autre. Il éprouvait une telle stupeur qu'il ne savait s'il souffrait ou non. Comme beaucoup d'imaginatifs il s'était fait de la jeune fille, lui prêtant son ardeur, sa sensibilité propre, une image idéale qui ne correspondait en rien à la personne sèche et pratique que révélaient ces lignes. Il essayait de fondre les deux Agnès, celle qu'il avait cru aimer et celle qu'il découvrait soudain et n'y parvenait pas. La déception était amère. Cependant Claude acceptait le coup sans faiblir. Agnès évidemment ne l'avait jamais aimé. Elle s'était laissé adorer. Mais Claude avait mis tant de lui-même dans cette passion qu'il se sentait nu et dépouillé. L'orgueil le soutenait, il se sentait supérieur à un Gaëtan de Monthalant. Qu'Agnès lui eût préféré cet inutile jugeait la jeune fille. La conscience de sa valeur le redressa. Alors seulement le nom de Mlle Navaros le frappa. Que venait faire Maïtena en cette affaire? Il relut: "Il paraît que vous avez inspiré une vive passion à votre jeune voisine, Mlle Navaros et que vous ne restez pas indifférent au charme de cette petite souvagesse." Claude était si dépourvu de fatuité qu'il n'avait jamais soupçonné qu'il pût inspirer le moindre intérêt à Maïtena. L'assertion d'Agnès lui parut absurde. Puis des souvenirs se coordonnèrent en son esprit; il vit certains regards éloquents de Maïtena, réentendit certaines intonations de sa voix, se rappela l'avidité passionnée avec laquelle la jeune fille l'interrogeait et l'écoutait parler, l'accueil rude qu'elle avait fait à Agnès. Etait-il possible qu'il ne fût pas indifférent à la petite gitane? Ses trente ans ne l'avaient-ils pas fait paraître bien vieux aux yeux d'une fillette de dix-huit ans? A la réflexion, il convint que Maïtena éprouvait peut-être un sentiment pour lui. "Passionnette d'enfant sans conséquence", pensa-t-il.

Ces mots et la lettre le frappèrent.

"Ne cherchez pas à savoir qui m'a avertie. On me demande le secret". Qui avait pu prévenir Agnès que Maïtena était amoureuse de Claude, sinon Maïtena elle-même?

A cette pensée, une colère le souleva contre Mlle Navaros. De quel droit cette enfant était-elle intervenue entre lui et celle qu'il aimait? Sa jeunesse n'excusait pas une semblable égarement. L'idée ne lui vint pas que Vincent, jaloux, avait pu faire le calcul, contraire à ses intérêts, d'écrire à Agnès. La conduite de Mlle Navaros parut à Claude si bizarre, si extravagante qu'il résolut de voir la jeune fille sans retard, afin qu'elle ne conçut pas, en apprenant bientôt par les journaux les fiançailles d'Agnès avec Monthalant, de ridicules espoirs. Il prit son imperméable, son béret et sortit dans le froid du dehors. Le ciel était bas et triste et laissait tomber une bruine glacée. Le lac houleux avait un aspect désolé et morne. Il traversa en barque sur l'autre rive et jeta l'ancre sur la petite plage qui s'étendait devant l'auberge Cazère, déserte en cette saison, les résiniers l'hiver n'y viennent pas boire. Les volets étaient fermés. De derrière la maison provenaient des claquements de battoirs. Orazie et la servante s'affairaient au lavoir à la lessive hebdomadaire.

En levant les yeux, Claude vit à quelques mètres une menue silhouette sombre enveloppée d'un caoutchouc à capuchon qui, en l'apercevant, accourut vers lui en agitant les bras. Il reconnut Maïtena et s'approcha.

—Je suis contente de vous voir, dit-elle sans préambule. J'allais traverser le lac dans ma yole pour aller vous trouver.

Jamais, sauf le jour de l'accident de cheval, Mlle Navaros n'avait mis le pied à l'Esquirro.

—Vous veniez chez moi ? répéta Claude surpris.

—Oui, j'ai lu ceci dans le journal qui ne m'a pas étonnée et j'accourais vers vous que je devinais dans la peine.

Elle tendit au jeune homme un numéro du *Figaro* à la date du jour. Un paragraphe y était souligné:

"Nous apprenons avec plaisir les fiançailles de Mlle Agnès de Surger, la charmante fille du baron Henry de Surger, dont la réputation est mondiale, avec le marquis Gaëtan de Monthalant, le sportsman bien connu. Nos félicitations aux jeunes fiancés."

Ainsi déjà la rumeur était publique.

En affirmant que la nouvelle ne l'avait pas étonnée, Maïtena faisait allusion à la conversation, surprise par elle entre Agnès et Gaëtan.

Claude, faussement aiguillé par la discrétion d'Agnès concernant la personne qui l'avait avertie du soi-disant amour de Mlle Navaros, crut voir dans ces paroles un aveu. Toute sa colère lui revint:

—Mademoiselle, pourquoi, demanda-t-il d'un air sévère, n'avez-vous pas été étonnée de cette nouvelle?

Maïtena rougit violemment, car malgré la trahison d'Agnès, elle avait résolu de ne pas peiner inutilement Claude en lui racontant l'hypocrisie de son ex-fiancée et en lui révélant son espionnage involontaire. Claude prit le trouble de la jeune fille pour une confirmation de ses soupçons.

—Comment, dit-il avec indignation, avez-vous pu vous conduire ainsi, agir aussi déloyalement?

A mille lieues de supposer ce qui se passait dans l'esprit de son héros, et ne se sentant pas la conscience très tranquille, quand elle songeait à sa visite nocturne et secrète, le premier soir de l'arrivée de Claude à Hossegor, et au stratagème employé par elle pour faire la connaissance de Claude. Maïtena crut que le jeune homme avait été informé et baissa la tête, pleine d'une affreuse confusion.

—Ainsi, dit Claude amer, c'est donc vrai; éprouvant pour moi une passionnette, vous avez voulu me séparer de ma fiancée?

Surprise de cette attaque, Maïtena se redressa avec fierté. Une rafale de vent fit tomber son capuchon. Son petit visage était très pâle avec une expression intense et ses yeux sombres paraissaient démesurément agrandis. La pluie fine tombait sur ses cheveux sans qu'elle y prit garde. Non prévenu contre elle, Claude l'eut trouvée vraiment belle en cette minute. Mais d'autres yeux que les siens restaient moins indifférents.

Dans sa maison, qui se dressait non loin de l'auberbe Cazère, Vincent, de derrière la vitre, avait reconnu les deux silhouettes immobiles dans la rafale; il les observait, la rage dans l'âme. Que pouvaient se dire Claude et Maïtena ? Les sentiments tumultueux qu'il lut sur le visage de sa cousine le bouleversèrent. Sûrement, elle avouait son amour.

Une haine véhémente, féroce, le souleva contre celui qui lui prenait le coeur de celle qu'il idolâtrait. Vincent vit rouge. Il quitta précipitamment son poste d'observation, prit un objet dans le tiroir de la commode et descendit.

Cependant Maïtena murmurait avec ardeur:

—Je n'ai pas éprouvé une passionnette sueprficielle, Claude, mais un amour profond. Je vous ai aimé dès le premier jour, parce que vous avez incarné pour moi tout ce qui est grand, noble et supérieur. J'ai été émue par votre beauté qui reflétait pour moi votre haute intelligence. Il est exact que j'ai souhaité, oh! passionnément d'être aimée de vous. Pour un de vos regards, j'aurais donné mon âme; pour gagner votre amour, j'aurais donné ma vie. Je devrais avoir honte de vous faire cette confession, indigne d'une femme qui se respecte, mais ma tendresse pour vous est si profonde, si absolue que je n'en rougis pas. Quant à me croire capable d'avoir tenté de vous séparer d'Agnès, c'est une calomnie. Vous me connaissez bien mal pour lancer contre moi une pareille accusation!

Claude fut troublé par ce ton sincède. Il prit la main de Maïtena, et d'un ton radouci :

—Je vous demande pardon, dit-il, si je me trompe. N'avez-vous donc pas

écrit à Mlle de Surger pour me calomnier auprès d'elle?

—Moi, écrire à Mlle de Surger? Jamais! Pourquoi, dans quel but l'aurais-je fait? demanda Maïtena avec violence.

Elle pressa la main du jeune homme avec force et reprit:

—Claude, croyez-moi, je vous en conjure. Je vous aime, mais non jusqu'au crime. Je suis incapable d'une action vile.

Elle leva vers lui des yeux interrogateurs, suppliants et vit qu'il n'écoutait pas. Il regardait devant lui d'un air d'attente. Elle lâcha les doigts du jeune homme et tourna la tête, inquiète.

Vincent était là, à deux mètres, livide, la main droite enfouie dans sa poche, la mine sombre et résolue.

Maïtena lut dans les traits décomposés de son cousin une haine farouche, un désir homicide. Se rappelant aussitôt la balle de pelote lancée par Vincent qui avait manqué assommer Claude, elle poussa un cri. D'un élan instinctif, elle se jeta sur Claude qu'elle couvrit de son corps. Trop tard! Braquant soudain un revolver, Vincent tirait deux balles coup sur coup. La première atteignit à la jambe Claude qui tituba, manquant perdre son équilibre. La seconde frappa Maïtena en pleine poitrine. Elle s'affaissa sans pousser un cri.

Epouvanté, Vincent se jeta sur le corps inanimé de la jeune fille:

—Maïtena! cria-t-il d'une voix déchirante, tu n'es pas morte? Je ne t'ai pas tuée? Maïtena, réponds-moi... Je t'aimais trop, vois-tu, je n'ai pu supporter l'idée que tu pourrais appartenir à un autre; j'ai voulu supprimer un rival odieux. Et c'est toi qui péris de ma main. Je t'aurais assassinée!

Epouvanté du silence et de l'immobilité de sa cousine, Vincent, avant que Claude put empêcher son geste, tournait son arme contre lui, appuyait le canon sur la tempe, tirait, et se renversait en arrière, tout d'une masse, raide.

Au bruit des détonations, Orazie et la servante accoururent et, terifiées par le spectacle qui s'offrit à leurs regards, se mirent à pousser des hurlements d'effroi.

Claude se penchait vers Maïtena:

—Elle vit encore, dit-il.

Mme Navaros qui rangeait dans la lingerie des piles de draps avec Agathe, entendit des cris, et inquiète se mit à la fenêtre. Elle aperçut deux formes sombres, immobiles, étendues sur le sable jaune, mais ne reconnut pas sa fille ni son neveu.

—Il y a un accident devant l'auberge Cazère, dit-elle à la femme de chambre. Appelle vite Simon et Bathilde, qu'ils viennent sans retard à la plage, j'y cours. Apporte des serviettes. Il me semble apercevoir M. Sainville. C'est sans doute une barque qui a chaviré.

Déjà Zélie qui sortait à bicyclette de la villa, était accourue avec Orazie. Elles se penchaient sur Vincent, tâtaient le coeur qui ne battait plus. Elles hochèrent la tête d'un air grave.

Claude, malgré sa jambe qui le faisait cruellement souffrir et qui le paralysait, s'occupait, aidé de la servante, à étancher, avec des linges, le sang qui s'échappait en un mince filet intarissable de la blessure au côté de Maïtena.

Le petit visage mat était maintenant si pâle et si exsangue que Claude en fut impressionné. Allait-elle mourir, victime de son amour, la petite gitane? N'aurait-elle connu de la passion que la souffrance ? Pauvre petite qui s'était sacrifiée pour lui et avait reçu le coup qui était destiné à Claude.

A ce moment, Mme Navaros arrivait. Elle poussa un cri de bête blessée en apercevant sa fille étendue à terre, livide et sans mouvement.

—Maïtena, ma chérie, ma petite fille, qu'est-il arrivé? Qu'as-tu? Parle-moi ; c'est ta maman qui est là.

Elle couvrait le joli visage de baisers fous, perdait la tête.

Claude l'écarta avec une douce fermeté :

—Il faudrait avertir M. Navaros, dit-il, et aller chercher le docteur. En attendant, nous allons faire un pansement provisoire avec des serviettes.

—Je vais courir à Ygos à bicyclette, proposa Zélie. Le pauvre M. Vincent ne bouge plus; je crains bien qu'il n'y ait plus rien à faire pour le sauver. Que va dire la pauvre Mme Itsaxou?

Le jeune Basque était entré dans le grand repos.

XX

FIEVRES

Pendant six semaines, Maïtena vécut inconsciente entre la vie et la mort. Le docteur Lespéron venait chaque matin. Au début, on avait appelé en consultation le grand chirurgien de Bayonne: le docteur Laterre qui avait opéré lui-même l'extraction de la balle. Maïtena avait frôlé la mort de près. Il s'en était fallu d'un millimètre que le coeur ne fut atteint. La fièvre mettait aux pommettes de la jeune fille un éclat factice, et chaque nuit, le délire s'emparait d'elle et l'emportait vers les rivages noirs de la terreur et de la folie. Le nom de Claude revenait constamment sur ses lèvres, à moins qu'elle ne l'appelât Jason. Hallucinée, elle revivait toutes les scènes de sa courte passion auxquelles se trouvait mêlé le souvenir du jeune homme: l'entrée dans le port d'Ygos du yacha l'*Argo*, la visite nocturne à l'Esquirro, le stratagème du faux accident de cheval, le *fendango* dansé pour Claude, la partie de pelote où la balle de Vincent avait manqué frapper son héros, la conversation surprise entre Gaëtan et Agnès, et la rencontre de Maïtena avec Mlle de Surger, la rivale détestée; enfin le drame final: ce coup de revolver qu'elle avait évité à Claude, et dont elle allait mourir.

"Voici les Argonautes... Ils arrivent dans la fabuleuse Colchide. Jason est le plus beau d'entre eux."

—Qu'il est grand, disait-elle encore qu'il est noble... Claude, je vous aime, je veux être votre amie, votre esclave. Pourquoi partez-vous si loin, conquérir de chimériques toisons d'or?... Le bonheur est là, à portée de votre main.... Ah ! pourquoi ne voyez-vous rien ! Agnès ne vous aime pas. Elle veut l'argent. Elle épousera le marquis.... Je les ai entendus là-bas, dans la forêt. Ils sont d'accord... Claude. aimez-moi.... Vous ne dites rien.... Comment vous conquérir? Médée est magicienne... Elle vous ensorcellera... Vous ne pourrez jamais l'oublier... Mais voici l'autre.. Qu'il est sombre!... Serait-il amoureux de moi?... Mais non, personne ne m'aime... Cependant Vincent vous exècre... J'ai lu la haine dans ses petits yeux gris... Prenez garde, il veut vous tuer... Il est armé... Il braque sur vous sa chistera... Sa ceinture est rouge sang. Attention, la balle va ricocher... Il a visé juste... Ah! Ah! Ah! je l'ai reçue dans mon coeur qui ne bat que pour vous... Je souffre, oh! je souffre... Par pitié, achevez-moi. Mon bien-aimé est sauvé... Il ne me pleurera pas... Claude, je meurs pour vous, par vous, en vous adorant...

Bouleversés, amaigris par les veilles et l'angoisse, les parents écoutaient ces divagations prononcées d'un accent déchirant, qui leur révélaient tout le roman secret vécu en imagination par leur fille et d'eux insoupçonné. Ils se faisaient de cruels reproches:

—Comment n'as-tu rien deviné? demandait Jean Navaros à sa femme.

—Aucun indice ne m'avait mise sur la piste. J'aurais peut-être dû mieux la surveiller. Mais elle était si fermée. C'est de ta faute aussi; moi je ne l'aurais jamais laissée sortir seule à cheval. Elle était beaucoup trop libre. C'est ainsi qu'elle a pu voir ce jeune homme et s'amouracher de lui. Sans ta faiblesse, rien ne serait arrivé.

Mais leur querelle s'apaisait devant la souffrance de leur fille: ils ne formaient plus alors qu'un seul coeur, un seul esprit pour l'arracher à la mort. La plaie s'était cicatrisée et n'inspirait plus aucune inquiétude. Mais la commotion morale avait été trop vive.

—Laissez faire la nature, disait le brave docteur. Sa jeunesse aura raison de la maladie.

Un matin, en effet, Maïtena s'éveilla fraîche et reposée. Elle ouvrit tout grands les yeux, reconnut ses parents penchés sur elle, sa chambre, le mobilier familier; par la fenêtre entr'ouverte, entraient les senteurs du jardin. Elle distingua, se détachant sur le ciel bleu pâle, la haute silhouette d'un pin et des branches au feuillage léger, chargées de petites boules jaunes pelucheuses, pareilles à un petit duvet de poussin.

—Oh! murmura-t-elle, surprise, les mimosas sont déjà en fleurs, dans quel mois sommes-nous donc?

—Février commence, murmura la mère, tout émue de voir la raison revenue dans le regard de sa fille. Ma chérie, tu as été bien malade, mais tu es guérie maintenant.

Maïtena fronça les sourcils. Elle avait la vague sensation qu'un intervalle de temps considérable s'était écoulé depuis qu'elle dormait et que de noirs cauchemars l'avaient torturée. Que s'était-il donc passé?... Soudain les souvenirs affluèrent. Elle revit la scène terrible sous le ciel sombre, au milieu des rafales de vent, sur la petite plage au bord du lac, et frissonna.

Mme Navaros devina qu'elle se rappelait tout.

—Ne t'inquiète pas, fillette, dit-elle, c'est du passé maintenant.

— Claude, murmura-t-elle, qu'est-il devenu?

—M. Sainville a une légère blessure à la jambe, rien de grave, fit vivement Mme Navaros, une brisure du fémur l'a immobilisé chez lui; mais il a fait prendre tous les jours de tes nouvelles par Mugron.

—Et... Vincent? interrogea-t-elle d'une voix hésitante.

Un double silence lui répondit.

—Il est mort? demanda-t-elle tremblante.

Tristement affirmatifs, ses parents inclinèrent la tête.

—Pauvre Vincent, dit la jeune fille, les yeux pleins de larmes. Comment sa mère a-t-elle supporté ce coup affreux?

—Mieux qu'on aurait cru. Elle a été stoïque. Des cousins à elle sont venus la chercher le lendemain de l'enterrement. Elle vit chez eux, à Dax.

Maïtena ferma les yeux, fatiguée de l'effort et du flot d'images et de pensées qui envahissait sa mémoire. Elle éprouvait cependant un bien-être égoïste qui l'empêchait de s'apitoyer autant qu'elle aurait dû sur la disparition de son cousin.

La convalescence refaisait à Maïtena une âme naïve. Délivré de la fièvre, son corps s'allégeait, son esprit reprenait toute sa fraîcheur. Elle éprouvait les bienfaits de cette détente physique et morale et goûtait la quiétude que lui versaient le lac et la forêt. Le grand silence de la nature était apaisant.

—Tu sais, dit Mme Navaros, pour changer le cours de ses idées et peut-être pour détourner Maïtena de ses remords, tu ne reconnaîtras plus le pays. Depuis six semaines, on bâtit partout. Déjà de coquettes villas commencent à s'élever au bord du lac et dans la forêt. M. Sainville a vendu, à cent francs le mètre la plus grande partie de son domaine. Il ne garde que le terrain compris entre le fond du lac et la mer, là où il y a cette dune pleine de lys d'où tu me rapportes, l'été, de si beaux bouquets.

—Le veinard, dit M. Navaros, le voilà plusieurs fois millionnaire, et ce n'est que le début. Il va gagner bien davantage. Il brasse de grandes affaires.... Cet homme est un vrai bâtisseur de villes. C'est lui le véritable directeur de la Société. On commence les travaux de drainage dans le lac qui s'ensablait. Et l'on va construire une digue-écluse. Là-bas, au bord de l'océan, des centaines d'ouvriers commencent les travaux destinés à rendre la plage plus accessible aux baigneurs. Les arbres sont tombés en bordure du Bouret pour permettre l'aménagement d'un golf. Les routes s'empierrent. Deux palaces comptent s'ouvrir pour Pâques. Je me demande s'ils seront prêts. Le pays est infesté d'ouvriers. La ligne de chemin de fer entre Bayonne et Hossegor est presque terminée.

Mais la jeune fille écoutait à peine. Sa pensée l'emportait vers la petite villa, dans les bois, où Claude immobilisé, devait rêver à la blonde Agnès, et au bonheur perdu... Et son âme s'emplit de tristesse et de pitié.

Ses sentiments eussent peut-être été différents, si elle avait pu lire dans l'esprit du jeune homme.

Au début, en effet, Claude n'avait pensé qu'à Agnès. Furieux d'être immobilisé, une colère l'avait pris de ne pouvoir courir à Paris, s'expliquer avec son ex-fiancée, tenter un dernier effort pour l'arracher à Gaëtan. Mais très vite la résignation était venue avec un apaisement qui l'avait surpris. Il avait écrit à Mlle de Surger une lettre digne et dénuée d'amertume qui avait dû vexer l'amour-propre d'Agnès. Claude avait pu lire ensuite, dans les journaux, l'annonce du mariage et le récit de la cérémonie princière qui avait été célébrée le 20 janvier, avec une pompe et un éclat extraordinaires. Tous les magazines avaient reproduit les portraits des jeunes époux: Gaëtan sanglé dans une jaquette impeccable, monocle à l'oeil; Agnès, éblouissante en fulgurante blanche, dans une robe à traîne avec un voile de dentelle en point d'Angleterre, un diadème de diamants dans les cheveux, et plusieurs rangs de perles autour du cou. La liste des cadeaux de prix et des invités de marque emplissait plusieurs colonnes. Après le mariage, le jeune ménage était parti sur le Côte d'Azur.

Claude s'étonnait de son indifférence. Aimait-il Agnès moins qu'il ne l'avait cru? D'avoir frôlé la mort de si près, lui donnait une clairvoyance nouvelle. Il découvrait la vraie nature d'Agnès; son snobisme, son égoïsme, et sa frivolité foncière. Il constatait qu'il avait idéalisé, sur l'apparence immatérielle d'Agnès, un fantôme de son imagination. Désormais, cet épisode de sa vie était clos. En homme fort, il écarta tout regret et se mit courageusement au travail. Les tractations pour la vente du domaine l'absorbèrent plusieurs jours. Les résultats magnifiques obtenus le laissèrent froid. C'était cependant la fortune qu'il avait tant souhaitée. Il en eût été si heureux quelques mois auparavant. Pourquoi les choses arrivent-elles toujours trop tard, quand on ne les désire plus?

Sa blessure à la jambe l'immobilisait momentanément sans le faire beaucoup souffrir. Seuls les pansements étaient pénibles. Le docteur Lespéron admirait la domination que le jeune homme exerçait sur lui-même. Jamais la douleur la plus vive ne lui arracha un cri.

—Comment va votre jeune malade ? demandait Claude avec intérêt.

Il apprit avec joie que Maïtena entrait enfin en convalescence, et se lèverait le lendemain pour la première fois depuis son accident.

On n'avait pu empêcher les gens de parler: le drame avait suscité des commentaires multiples. Pourquoi Vincent avait-il voulu tuer sa cousine ? Chose curieuse, la passion de Maïtena pour Claude avait été tenue si secrète, que les langues les plus malveillantes n'associèrent pas le nom de M. Sainville à celui de Mlle Navaros. Seul M. d'Estribat soupçonna la vérité, mais ne souffla mot. On crut, généralement, de la part du jeune ingénieur basque, à un dépit amoureux.

—Elle avait refusé d'épouser son cousin, disaient les bonnes gens. Ça se conçoit, il était si laid et elle est si belle fille. Le pauvre garçon a perdu la tête de désespoir, il a tiré sur la petite, puis il s'est fait justice.

Depuis deux jours, Claude pouvait marcher sans fatigue, appuyé sur une canne. Il en profita aussitôt pour aller voir où en étaient les travaux. La transformation d'Hossegor l'avait frappé. De nombreuses villas se miraient maintenant dans le lac ; des toits de tuiles rouges surgisaient de la verdure sombre des pins ou du feuillage gris des chênes-liège, des routes déroulaient leur ruban blanc au milieu des bois, les larges avenues étaient bordées de chantiers. Les premiers étages des deux palaces se dressaient déjà. Une nuée

HERNIE
N'EST PAS
DÉCHIRURE

Pas de rupture à guérir

La hernie n'est pas une déchirure mais purement une faiblesse musculaire dans la paroi abdominale. Des bandages ne font que comprimer les muscles affectés sans les fortifier — au contraire, la pression du coussinet du bandage ordinaire augmente bien souvent cette faiblesse — en tendant à arrêter la circulation du sang.

Les PLAPAO-PADS ADHESIFS de STUART sont entièrement différents, étant applicateurs mécano-chimiques — faits expressément auto-adhésifs pour maintenir le tonique des muscles appelé "Plapao" continuellement appliqué sur les parties affectées et pour réduire au minimum tout danger de glissement et de friction douloureuse. Le tissu adhésif est doux comme du velours et se fixe au corps sans courroies, boucles ou ressorts. Faciles à appliquer — commodes — peu coûteux. — Détenteurs Médaille d'Or, Rome; Grand Prix, Paris; Mention Honorable, Exposition du Panama-Pacifique, San Francisco, etc. Depuis bientôt un quart de siècle, des masses de témoignages légalisés nous parvenant de bien des pays en attestent le succès — obtenu sans interruption de travail.—L'effet épidermatique du Plapao et l'utilisation de la "thérapie des emplâtres" tendent vers un procédé de guérison naturel dispensant de l'usage ultérieur d'un bandage.

Cessez de gaspiller votre temps et votre argent pour des appareils démodés. Apprenez à fermer l'ouverture herniaire selon l'intention de la nature afin que la hernie ne puisse descendre. N'envoyez pas d'argent — simplement le coupon d'Essai Gratis ci-dessous. Pour votre propre bien — écrivez aujourd'hui — demain, ce sera peut-être trop tard.

COUPON D'ESSAI GRATIS

Plapao Laboratories, Inc.,
2238 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Envoyez-moi un Essai Gratis de 10 jours du facteur curatif Plapao et le livre illustré sur la Hernie; pas de déboursé pour cela, ni maintenant ni plus tard.

Nom .....

Adresse .....

.....

Nouvelle Edition
plus complète.

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 Illustrations

PRIX, $1.25. *En vente partout ou chez l'auteur*

ALBERT PLEAU
St-Vincent de Paul (Co. Laval)
Québec

Lisez *"LE SAMEDI"*

d'ouvriers avaient envahi le pays et campaient jusqu'aux abords de l'Esquirro. De sa maison, Claude les entendait rire et chanter. Quand ils avaient bu, ils se battaient en vociférant. Alors, il se prit à regretter sa chère solitude, et douta de son oeuvre. La forêt résonnait du choc des haches, du bruit des scies, et des coups de maillet. Des souffles plus tièdes annonçaient l'approche du printemps. Les mimosas répandaient un parfum grisant. Les genêts fleuris de leurs boutons d'or, tout disait le renouveau et l'allégresse. Peu à peu, Claude se laissait prendre à l'éternel mirage et à l'enchantement de ces Landes qui ne se révèlent pas dès le premier abord au profane, mais dont le charme s'insinue peu à peu dans le coeur. Elles l'avaient maintenant séduit.

Il goûtait la fraîcheur de l'aube qui épand sur le lac et dans les bois une légère brume bleuâtre; il aspirait avec délices le parfum sain de résine que dégagent les pins et qui semble sortir du sol même; il s'attardait sur l'immense plage en contemplation devant les hautes vagues couleur de jade vert, dont l'embrun mettait à ses lèvres un goût de sel. Il goûtait l'ivresse de la minute, la splendeur de ce coin de terre prestigieux, sa poésie douce et sauvage. Il songeait qu'un an bientôt se serait écoulé depuis qu'*Argo,* entrant dans le port d'Ygos, avait amené Claude à Hossegor. Que d'événements en ces quelques mois. La création d'une ville, le mariage d'Agnès avec un autre, le drame qui avait failli mettre fin aux jours de Claude, et couper le fil de sa courte existence. Sans Maïtena.

Claude pensait à la jeune fille avec des sentiments complexes: stupeur à penser qu'il avait pu inspirer à cette fillette un amour aussi profond, émoi à imaginer qu'elle avait voulu donner sa vie pour sauver la sienne.

Il la revoyait sur la plage, devant la mer, pareille à une petite statuette antique, participant du décor, il réentendait sa voix pure et grave qui se mêlait au bruit du flot. Chose étrange, la pensée de Maïtena se fondit peu à peu avec le paysage, faisait corps avec lui. La petite gitane, ardente et passionnée, devenait ainsi l'incarnation de cette nature sauvage et grandiose, qui allait se civiliser. Et la tendresse qu'elle lui avait vouée commençait à l'émouvoir. N'avait-il pas lu, la veille au soir, dans un roman de Balzac, cette phrase qui l'avait laissé rêveur.

"L'homage pur, spontané, désintéressé, d'une âme solitaire, à la fois instruite et chaste, est une de ces fleurs célestes, dont les couleurs et le parfum consolent de tous les chagrins, de toutes les blessures, de toutes les trahisons".

Venu pour conquérir, Jason allait-il à son tour être conquis. La magie d'Hossegor ou le sortilège de Médée, opéraient-ils déjà?

XXI
LE SORTILEGE

Ils se rencontrèrent à nouveau sur la dune aux lys quinze jours plus tard. Un an, jour pour jour, s'était écoulé depuis l'arrivée de Claude. C'était un anniversaire.

Claude s'était présenté à Aguaréna, ros, absent, se trouvait à la scierie où mais il n'avait pas été reçu, M. Nava- la disparition de Vincent lui donnait plus de travail, car les deux nouveaux ingénieurs n'étaient pas encore au courant. Mme Navaros, objectant les soins à donner à sa fille, s'était excusée.

En réalité, les parents, rendant Claude responsable du coup de revolver qui avait manqué les priver de leur fille, lui gardaient rancune. D'autre part, ayant lu dans les journaux, l'annonce du mariage de Mlle de Surger avec le marquis de Monthalant, ils songèrent, sans vouloir se l'avouer l'un à l'autre, que Claude était maintenant libre et représentait un excellent parti. Aussi avaient-ils résolu de le laisser venir.

A une autre visite, Claude avait pu voir la mère et la fille. Il avait trouvé une Maïtena maigrie, pâlie et affinée par la maladie. Au début, une certaine gêne avait présidé à leur entrevue. Maïtena semblait devenue soudain timide et craintive vis-à-vis de Claude. Sa gorge se serrait quand elle voulait lui parler. Mais par instants, leurs yeux avouaient ce qu'ils n'osaient se dire.

En retrouvant Claude, Maïtena éprouvait les sentiments tumultueux qui l'assaillirent toujours en présence du jeune homme: admiration passionnée pour sa haute intelligence, et ce respect sans lequel il n'est aucun véritable amour. Elle goûtait la poésie de ses paroles, la flamme de son regard et jusqu'à la profondeur de ses silences.

Claude, dans cette malade dolente et pâle, essayait de retrouver, sans y parvenir la petite gitane, celle qu'il avait cru une enfant insouciante, et qui s'était révélée si femme lors de leur dernière rencontre sur la plage de Cazere. De quel accent elle lui avait, ce jour-là, crié son amour et sa détresse.

Claude et Maïtena se contemplèrent en silence. Leur regard fut si expressif qu'ils détournèrent en même temps les yeux avec la sensation que s'accomplissait entre eux quelque chose de doux et puissant.

Mme Navaros sauva la situation en abordant tous les lieux communs que lui fournissait la transformation rapide d'Hossegor.

—Le casino sera bien beau, dit-elle, avec son théâtre et ses salles de jeu. J'en ai vu le plan chez Me d'Estribat. On charge Alexandre Borat de la décoration. Il y aura de l'or partout.

Claude ne s'était pas attardé, gagné par la gêne visible de Maïtena.

Ils se rencontrèrent un peu plus tard, sans témoins, hors de toute convention, dans la naturelle liberté de la nature.

Ce jour-là, Claude après avoir inspecté les chantiers pour juger de l'avance des travaux, s'était réfugié sur la dune aux lys, loin du bruit, pour retrouver sa chère solitude.

C'était une claire journée de février. Etendu sur le sable, à mi-côte de la dune, il regardait la mer, d'un bleu plus foncé que le ciel, venir mourir sur le sable fin. Il mordillait une tige de gourbet, et se sentait devenir lui-même un végétal, sans pensées, sans désirs, sans regrets. Cet état lui semblait plein de douceur.

Depuis sa dernière visite à Aguaréna, Claude ne cessait de penser à Maïtena. Il avait cru avoir la révélation foudroyante de l'amour et il s'abandonnait à un délicieux enivrement. Il goûtait la merveille du contraste et qu'après avoir aimé Agnès, il put aimer davantage encore Maïtena. Par elle, il avait l'impression de découvrir son univers nouveau.

Soudain un chant nostalgique le fit tressaillir. C'était la voix de Maïtena, une voix affaiblie mais toujours aussi chaude et pathétique. Elle fredonnait cette même chanson basque qui avait ému Claude six mois auparavant, en cet endroit.

Cette fois, au lieu de demeurer invisible, il se dressa et la salua cérémonieusement.

Elle parut saisie à sa vue et esquissa un mouvement de fuite. Claude s'excusa:

—Pardon, dit-il, si je vous ai fait peur. Asseyez-vous un moment, vous êtes toute pâle. Je suis content de vous voir tout à fait rétablie, Maïtena; vous ne souffrez pas?

—Plus du tout. Merci, Claude, j'ai retrouvé mes forces.

Inconsciemment, pour la première fois, ils s'appelaient par leurs petits noms. Claude l'observait en silence, attendri. La jeune fille remarqua l'expression remarquable des yeux sauvages.

—Maïtena, dit-il au bout d'un moment, je ne vous ai pas encore remerciée. Vous avez failli périr pour me sauver.

Elle eut un rire bref:

—Vous n'avez pas à me remercier. J'ai agi impulsivement pour moi et non pour vous.

Elle ajouta à voix basse:

—Je ne vous aurais pas survécu, Claude, si vous étiez mort.

Touché, Claude prit la main qu'il retint dans la sienne, palpitante comme un oiseau captif.

—Alors, c'est vrai, vous m'aimez un peu, Maïtena, je n'y puis croire. Qu'ai-je fait pour mériter un aussi grand bonheur?

—Rien, avoua-t-elle. Vous êtes, vous, simplement, Claude. Vous incarnez l'idéal dont je rêvais depuis mon enfance. Vous n'avez eu qu'à paraître, conquérant.

Claude se rapprocha, ému.

—Non, dit-il, cette explication ne me satisfait pas. Je crois plutôt que vous êtes vraiment une petite magicienne et que vous m'avez ensorcelé par vos sortilèges, Médée?

Elle rougit et n'en parut que plus jolie.

D'un ton sérieux, il reprit:

—Je vous aime aussi, Maïtena, et c'est là le vrai miracle. Vous seule au monde existez pour moi.

Le visage de la jeune fille réfléta l'extase.

—La force de mon amour a été contagieuse. Oh! Claude, je suis heureuse, s'écria Maïtena en appuyant sa tête contre l'épaule du jeune homme. Mais vous ne me connaissez pas. Je vous rendrai peut-être très malheureux.

Claude serra Maïtena dans ses bras, bouleversé de la ferveur de son accent.

—Non, ma chérie. La liberté de la campagne permet d'observer mieux que dans la vie civilisée ; je vous connais bien maintenant. et je ne crois pas me tromper sur votre compte. Vous serez la plus délicieuse des petites épouses... Ma petite gitane, comment ai-je pu vous faire souffrir, vous méconnaître, comment n'ai-je pas deviné dès le premier moment le trésor que vous étiez,

pourquoi ma chimère m'emportait-elle vers de fausses toisons d'or? fit-il en caressant les beaux cheveux sombres aux reflets de cuivre.

—Vous ne regrettez pas Agnès? demanda-t-elle à voix basse.

Une tendre étreinte lui répondit:

—Je regrette le temps perdu pour le bonheur, dit-il. Mais, nous sommes jeunes, tout l'avenir est à nous.

Le visage de Maïtena s'assombrit.

—Pourquoi faut-il que notre bonheur fasse presque toujours des victimes. Quelle loi cruelle exige ces sacrifices?

—Vous pensez à votre cousin, ma chérie, dit Claude gentiment. Mais n'ayez pas de remords, le pauvre Vincent a été surtout victime de son caractère violent. Vous n'êtes pas responsable de sa mort.

—Peut-être; mais j'ai des remords. Je ne puis plus passer devant le lac sans évoquer son visage tragique, sans entendre la détonation de la balle qui manqua vous enlever à moi pour toujours.

—Dites plutôt qui faillit me priver de Maïtena, ma chérie; vous avez exposé votre vie pour sauver la mienne. Mon tendre attachement reconnaîtra-t-il tant d'amour?

Il ajouta, en baisant les beaux yeux mi-clos de Maïtena:

—Sitôt mariés, nous voyagerons pour chasser l'odieux souvenir. Vous oublierez, je vous le jure.

—Je vous crois, Claude, mais promettez-moi aussi que nous reviendrons, car je ne pourrais vivre toujours éloignée de mon pays.

—Nous reviendrons, dit Claude tendrement.

Silencieux, ils écoutaient en eux, le prolongement indéfinissable des paroles.

Puis ils firent des projets d'avenir. Enfin, enlacés, ils reprirent le chemin du retour, enivrés par la majesté des grands arbres, la pureté de l'air, la suavité de l'eau et la force de leur amour.

EPILOGUE

Juillet torride fait croquer les pommes de pins. La lande bruit du crissement des cigales. Le ciel est d'un bleu implacable. Dix-huit mois se sont écoulés. Aguaréna est en effervescence. M. et Mme Navaros attendent aujourd'hui leurs enfants. Depuis huit jours, Agathe, Zélie, Bathilde nettoient. Tout reluit. Simon s'est piqué d'émulation et le jardin s'est mis en fête. Les corbeilles de géraniums et de dahlias aux tons vifs font éclater leurs joyeuses fanfares sur les pelouses d'un vert aigu. Les allées bien ratissées déroulent des rubans de sable ocre ou rougeâtre. On a renouvelé les fleurs dans les jarres de grès vert. Les rosiers sont encore couverts de fleurs. Maïtena et Claude reviennent d'un long voyage. Ils ont parcouru, après leur mariage, les contrées les plus variées. Après avoir séjourné quelques semaines à Paris, ils ont couru le monde. D'Egypte, ils sont allés aux Indes, puis en Chine et au Japon. Ils ont vu des visages de couleurs différentes, des végétations tropicales, des ciels divers. Ils ont constaté que la terre était petite et que partout les hommes se ressemblent, mais la beauté et la diversité de la nature les a éblouis. Cependant à comparer tant de pays, ils se sont aperçus que le leur était bien beau et Maïtena se sent gagnée peu à peu par la nostalgie de ses Landes. Elle sera heureuse de revenir, a-t-elle écrit à sa mère.

—Maïtena ne va pas reconnaître Hossegor, dit Mme Navaros, un peu inquiète.

Jamais on ne vit, en effet, transformation plus complète et plus rapide. Un petit train électrique, semblable à un jouet mécanique, relie maintenant directement Hossegor à Bayonne et à Dax. Les routes sont sillonnées d'autos fuyant à une allure vertigineuse. Les pins sont gris de poussière. Les trois palaces regorgent de monde. Chaque jour à l'heure du thé et tard après le dîner, de riches autos amènent de Biarritz et des environs des couples élégants qui évoluent au son du jazz-band. Sur la plage, au bord de l'océan, se dressent des tentes de coutil multicolores. Des enfants s'ébattent demi-nus dans le soleil. sous l'oeil de leur mère ou de leur gouvernante. Des milliers de baigneurs bruyants ont envahi les bois jadis silencieux et l'immense plage autrefois déserte. Des canots à moteurs et de jolis voiliers tout pareils à de grandes mouettes blanches croisent sur le lac, toujours rempli maintenant, grâce à la digue, en remplacement des rares pinasses et galuppes de pêcheurs. L'auberge de Cazère a gardé son cachet rustique, mais s'est agrandi d'un garage et de deux ailes pour chambres et salles de bains. On venait de plusieurs lieues y déguster des huîtres.

De jolis villas mirent leurs toits rouges dans les eaux transparentes et bleues. Le pont a été inauguré par de grandes réjouissances: régates et fête de nuit aux lampions, avec feu d'artifice. Le casino doit ouvrir ses portes ce soir même. Alexandre Borat, chargé de la décoration des salles et des plafonds a mis la dernière main aux peintures. Sur le terrain du golf s'entraînent joueurs et joueuses fanatiques ; les "courts" de tennis ne désemplissent pas de jeunes gens et de jeunes filles, vêtus de blanc et coiffés identiquement de cheveux courts. Le Sporting Club. la Poste, la Mairie érigent leurs grands cubes blancs. De somptueux magasins exhibent leurs fastueuses devantures: robes de couturiers, bijoux, maroquinerie de luxe, lingeries de soie.

M. Navaros, malgré des protestations de pure forme, a été élu maire d'Hossegor. Ses nouvelles fonctions, jointes à ses occupations de directeur de la scierie, qui a agrandi ses bâtiments et s'est augmentée de nouveaux ouvriers, lui ont donné une activité nouvelle. Il a rajeuni, et l'idée de revoir sa fille le rend tout joyeux.

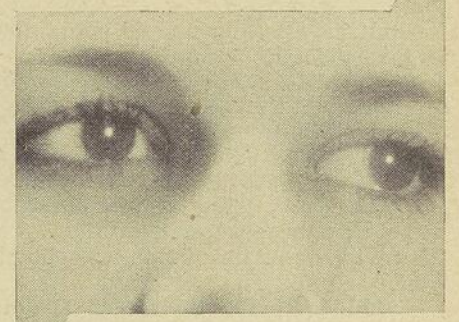
—N'oubliez pas de cueillir des fleurs pour orner la chambre de mademoiselle. ordonne-t-il à Simon.

Il se reprend en riant:

—De Mme Sainville. veux-je dire.

La mère trompe son impatience en bousculant les bonnes. en montant et en descendant de l'appartement des jeunes époux à la cuisine. Assis sur la terrasse, M. Navaros, les mains en abat-jour guette les voitures sur la route. Maïtena et Claude doivent arriver de Bordeaux dans leur nouvelle torpedo, une trente chevaux, qui a été les attendre au débarqué du paquebot. Mais les trente chevaux sont si nombreuses sur la route élargie, que M. Na-

Fait paraître les yeux
PLUS GRANDS



Si petits que soient vos yeux, quelques applications de l'inoffensive *Murine* les fera paraître plus grands. Il en nettoie le blanc et les fait briller, ce qui semble les dilater.

MURINE
POUR VOS
YEUX

Palmier géant à feuilles en éventail

Le plus beau des Palmiers et qu'on fait pousser chez soi avec des graines. De belles feuilles en forme d'éventail d'un riche vert sombre; frangées de longs filaments effilés aux segments des feuilles. Cette plante pousse compacte, s'adapte parfaitement à la culture en pot et réussit partout. Ne nécessite aucun entretien, résiste à la poussière et à l'air sec; le manque de soleil ne lui fait aucun tort. Très décoratif à toutes les phases de sa croissance; en un mot le Palmier le plus satisfaisant. Graines, 25c le paquet.

OFFRE SPECIALE. Deux paquets de graines de Palmier géant et un paquet de 18 variétés de graines de Géraniums, 50c port payé.

DOMINION SEED HOUSE
235 Elgin St. Georgetown, Ont.

Maybelline
NOIRCIT et EMBELLIT CILS et SOURCILS
Paraissent *naturellement* foncés, longs et abondants. Donne beauté au visage. Sans danger. *Noir* ou *Brun*, 75c. Distribué au Canada par Palmers Ltd., Montréal

Liquide

Solide

Lisez LE FILM

En vente partout 10 *SOUS*

varos a des émotions multiples et inutiles. Cependant, cette fois, il ne se trompe pas, à l'arrière de cette grosse voiture, voici enfin Maïtena et Claude. L'auto décrit un virage savant et s'arrête devant la porte à claire-voie d'Aguaréna.

—Mathilde ! appelle le père tout joyeux. Voici les enfants.

Les parents se précipitent. Ce sont des embrassades, des questions et des réponses incohérentes.

—Mais tu as l'air d'une dame! s'exclama Mme Navaros, qui ne reconnaît plus dans cette jeune femme élégante, la petite sauvageonne d'antan.

—Et toi, maman, tu as très bonne mine.

— Hé bien, père, interrogea Claude, êtes-vous content, les affaires marchent-elles bien?

En son absence, Claude a délégué tous ses pouvoirs à son beau-père et à Jacques Hurtel: sa fortune a encore grossi dans des proportions invraisemblables.

—Vous serez content, dit M. Navaros simplement.

La journée passe comme un songe, Me d'Estribat, enrichi grâce à Claude et toujours guilleret est venu partager leur déjeuner.

Maïtena a voulu revoir son cher Hossegor aussitôt après le repas. L'invasion de la civilisation la désole. Elle ne reconnaît plus son désert.

—C'est de ta faute, dit-elle avec reproche à son mari. Quelle nécessité de créer une ville dans cette solitude?

Mais son regard d'adoration dément la critique. Claude rit en homme sûr de lui et aimé:

—Heureusement, dit-il, que les gens sont comme des moutons, tous poussés au même endroit. Il nous suffit de remonter la plage ou la forêt vers le nord pour trouver la solitude.

Visiblement les jeunes époux goûtent cette "félicité sans trouble" dont parle Dante dans son Paradis. Leurs visages reflètent l'amour et la confiance réciproques.

—Mes enfants, il faut absolument assister ce soir à l'inauguration du Casino, dit M. Navaros. Il y aura un bal costumé. La fête sera magnifique.

Les jeunes gens n'osent se dérober, malgré leur envie. Claude revêt donc à regret son smoking et Maïtena sa plus jolie robe de bal.

La lueur de la lune ui seule jadis éclairait la forêt, est maintenant éclipsée par le feu des lampes à arc, l'illumination des magasins et des palaces.

Dès l'abord du casino se presse une foule compacte. Les indigènes sont venus admirer les gens de Biarritz et de Paris. Des centaines d'autos de luxe stationnent sur la place.

Dans les grandes salles, c'est une débauche de lumière, de toilettes somptueuses, de bijoux. Des dominos et des travestis multicolores se mêlent aux robes claires et aux habits noirs. Dans la salle de bal le jazz-band galvanise de son bruit forcené les couples de danseurs.

La première personne de connaissance que rencontrent Claude et Maïtena, est précisément le peintre Alexandre Borat, au visage rutilant dans sa barbe de faune, un camélia à la boutonnière de son habit.

—Quelle chance de vous retrouver. mon cher Sainville, on vous croyait mort, depuis qu'on n'a de vos nouvelles. Présentez-moi donc à votre charmante femme. Madame, ravi de vous connaître. Vous avez vu mes peintures? Curieux, n'est-ce pas? Du Rubens moderne. Savez-vous que les Monthalant sont ici avec le baron, qui a quelques intérêts dans le lancement de ce patelin. Que je suis bête, j'oublie que vous êtes avant même Hurtel, le principal fondateur de la ville nouvelle ! Félicitations ! Quelle affaire ! Venez donc voir nos amis! Ils sont dans le salon de jeu. Le marquis risque la fortune de son beau-père au baccara.

Borat ponctua sa plaisanterie d'un gros rire.

Au nom d'Agnès, Maïtena a rougi. Elle lance un regard inquiet vers son mari. Mais le calme de Claude la rassure. Il ne pense plus à l'autre.

—Vous nous excuserez, dit celui-ci, auprès de M. de Surger, du marquis et de la marquise de Monthalant. Mais nous sommes arrivés de ce matin du Japon, et un peu fatigués du voyage. Nous donnons seulement un coup d'oeil à vos peintures et nous allons nous coucher.

—C'est trop gentil, dit le peintre. Bonsoir donc, mes chers amis ; et à bientôt, n'est-ce pas? Nous sommes ici pour quarante-huit heures à la *Pergola*.

Maïtena semblait étourdie par le bruit, le mouvement et toute cette agitation.

—Nous avons fait acte de présence, dit-elle à son mari. Papa ne s'occupe plus de nous. Je l'aperçois là-bas, au buffet, avec tous les gros personnages de l'endroit. Si nous partions?

—J'allais vous le proposer, dit Claude.

Ils sortirent dans la nuit bleue et s'éloignèrent le long de la mer.

Inconsciemment leurs pas les portèrent vers la dune aux lys, où une demi-heure de marche les amena. Là, ils s'arrêtèrent, seuls dans la nature. Les bruits de la fête ne leur parvenaient plus. Le murmure éternel des flots chantait à leurs oreilles. La lune baignait le paysage de ses rayons. Un parfum fort et suave prenait aux narines.

—Asseyons-nous ici, dit Maïtena, on sera bien.

—Reconnassez-vous cet endroit? demanda Claude.

—C'est la dune aux lys... C'est là que nous nous sommes avoué notre amour.

—C'est là que je vous entendis chanter, Maïtena, et que je tombais amoureux de votre voix, avant d'aimer toute votre chère petite personne.

—C'est ici, dit Maïtena, qu'il faudra faire bâtir notre maison, loin de la foule bruyante.

—J'ai réservé cette partie de la forêt dans ce seul but, ma chérie.

—J'aime ce pays, qui est celui de mon enfance, celui où j'ai toujours vécu. Mais vous, Claude ne vous y ennuirez-vous pas?

—Non, ma chérie, car nous avons des ressources en nous-mêmes. Nous y élèverons nos enfants, nous y ferons de la musique, nous lirons de beaux livres.

—Nous vivrons une exstence tranquille, en faisant du bien autour de nous. Et quand l'envie nous prendra de voir des cieux nouveaux, ou de nous mêler aux humains, l'auto nous emportera à Paris ou vers des pays lointains. Ce sera pour revenir ensuite à la dune au lys, et afin de mieux apprécier, par le contraste, notre chère solitude. Claude, je suis heureuse.

—Maïtena, je t'aime.

FIN

—En— Février

MARIAGE SECRET

Roman d'amour

—Par— Dyvonne

L'Aventure

L'Homme qui s'évada

par Albert Londres

(SUITE ET FIN)

On retrouve l'Autre dans le fond de son impasse. La charité lui a donné à manger. Ça l'a réveillé, du coup. Heureusement! Il nous suit. Nous prenons la route de l'autocar. Neuf heures du soir.. La route coupe la forêt; nous trébuchons dans les ornières. Il pleut. Aucun abri. Marchons.

—Puex-tu suivre, toi, l'Autre?

Il marche un peu en arrière, mais il marche.

La nuit est sans lune. J'entends les dents de Jean-Marie qui claquent; un accès de fièvre. Depuis longtemps, on n'avait plus de quoi acheter un pain; on se passait aussi de quinine. Nos pieds sont déchirés apr les cailloux. Le sable, la terre, 'eau, nos chaussures, tout cela ne fait qu'un seul poids à traîner. En plus, Jean-Marie a sa malaria, l'Autre sa crève, et moi, ma jambe gauche qui est gonflée du quart maintenant.

Nos effets, qui étaient la seule chose *légère,* sont alourdis par la pluie.

Nous buvons l'eau qui coule le long des arbres. Jean-Marie ne peut pas. Il tremble tellement qu'il casserait ses dents contre l'écorce.

On marche en suivant le fil télégraphique, en le devinant, plutôt.

Ce sont trois forçats en promenade.

Au matin, nous avons fait vingt kilomètres. Nous tombons où nous sommes et dormons. Une heure après, nous reprenons la route. D'avoir tant eu faim, je n'ai plus faim. Que c'est dur de repartir ! Nous marchons tout le jour, nous arrêtant souvent. Il y a des bananes; nous en prenons: la nature nous les donne.

Les maisons des villages que nous traversons sont en vase compressée. Qu'il ferait bon, là-dedans, une heure! une nuit! Les habitants ferment leurs portes. Les chiens aboient, les enfants nous montrent de loin. La nuit revient.

L'Autre suit comme un automate. Il n'a pas dit un mot depuis vingt-quatre heures. Mais il n'est pas mort, puisqu'il marche. Il pleut. Nous marchons toute la nuit. Longtemps après notre passage, les chiens hurlent encore. L'eau tombe, par trombes. Nous avisons une masure. L'Autre s'écroule contre le mur et ne bouge plus. On s'écroule comme lui. Je me retiens pour ne pas tousser. La toux l'emporte. Deux chiens aboient, nous trouvent, et n'en finissent plus. On remue dans la masure. Nous reprenons la route inondée.

Mais cinq cents mètres après, nous nous dirigeons tous les trois vers un poteau télégraphique; nos reins glissent contre lui. On tombe assis dans la boue. Cela nous semble bon!

On reste là deux heures, comme si le poteau ne pouvait tenir sans nous.

On repart. Il doit être trois heures du matin.

L'Autre suit en parlant tout seul maintenant. Il délire debout. Enfin, pour l'instant, il ne nous retarde pas.

Les coqs chantent au matin!

Au loin. des lumières électriques, pâles dans le jour qui vient.

Attiré par elles, l'Autre passe devant; il marche comme un pantin à manivelle, si vite qu'on ne peut le suivre. Il ne parle plus, mais il comprend encore. Il a compris que c'est la gare de Santa-Izabel.

Il a fait soixante kilomètres à pied en agonie.

Il arrive, s'effondre.

Le train part à quatre heures du soir, pour Belem. Les jours ordinaires, cela coûte un milreis deux cents. Aujourd'hui, dimanche de carnaval, paraît-il, le prix est de deux milreis neuf cents. On en pleurerait. On n'a pas de quoi prendre le train!

Des gens s'approchent, viennent nous voir, comme autrefois on allait regarder les macchabées à la morgue. On leur vend notre *plan.* On trouve toujours à vendre ça, au dernier moment; c'est si peu ordinaire! Une femme meilleure que d'autres nous achète des bananes.

Nous comptons l'argent. Il y a de quoi! Quatre heures arrivent. Nous montons dans un wagon. Des banquettes! On s'assoit, un peu hallucinés par la souffrance et la faim.

Des marchands de gâteaux font circuler leurs paniers. Tout le monde mange. Nous nous tenons raides et dignes et regardons par la portière pour ne pas voir les pâtisseries.

Douze petites stations dans la forêt amazonienne. Puis Belem!

L'Autre vit encore.

XV

SOUS LES CONFETTI

Belem! Il est 8 h. 12 du soir. Santa Maria do Bolem do Para!

Nous descendons du wagon, traînant l'Autre. Deux pensées dans notre cerveau: l'une est de joie et nous répète: "Tu es arrivé." La seconde est de crainte et nous souffle : "Passeras-tu inaperçu?"

C'est que nous mettons le pied pour la première fois dans une ville organisée du Brésil. Il va falloir compter avec la police. Jusqu'ici, nous n'avions abordé qu'à des "dégrad" perdus où le chef ne pouvait rien nous dire de plus méchant que ceci: "Allez plus loin!"

Nous sortons de la gare; ses lumières nous aveuglent, nous grisent. Nous cherchons tout de suite un coin moins éclairé. Il est trouvé. On se concerte.

Nous savons où nous rendre. J'ai l'adresse d'un camarade évadé depuis six mois. Où est-ce? Dans quelle direction? Aucun de nous ne parle encore portugais. Je décide d'aller seul du côté du public et de montrer l'adresse écrite sur un papier. Je pars. J'hésite avant d'aborder un passant. Je choisis une dame à l'air bon. Elle est un peu étonnée; je suis tellement sale: une barbe repoussante, et mes souliers surtout! Mais j'ai ma casquette à la main, et mon regard ne doit pas être celui d'un homme dangereux. Elle me montre un tramway et me fait voir que c'est au bout.

Je reviens trouver les deux loques.

On voudrait prendre le tram, mais on ne sait combien cela coûte. Nous

n'avons peut-être pas assez d'argent. Il convient d'éviter des explications. Nous ne gagnerions rien à nous faire remarquer.

On ira à pied.

L'Autre, qui est à sa toute dernière extrémité, part le premier, mécaniquement.

Nous suivons les rails; nous sommes malades, en guenilles, affamés. La ville est tout illuminée. Une musique joue, la population est en fête. C'est le dimanche du carnaval. De fenêtres à fenêtres, à travers la rue, les gens se lancent des serpentins. Les autos passent, remplis de fêtards qui s'envoient des confetti; les jeunes hommes aspergent les femmes de parfum. Elles répondent à coups de petites boules en celluloïd. Place de la République, les globes électriques blanchissent les visages. Des voitures où hommes et femmes pincent de la guitare tournent autour de la place; cela fait un jovial carroussel.

Nous sommes couverts de confetti. Nous avons faim; nous regardons les restaurants, les pâtisseries. Des badauds, des masques nous empêchent d'avancer. Alors, nous écoutons les orchestres du Grand Hôtel et du café da Paz. L'Autre est héroïque. Il reste dans la fête, comme s'il était venu spécialement pour elle. On le soutient. Nous avançons. Une rue, deux rues. Nous demandons dix fois. Enfin, voilà l'impasse et le numéro. Une barque. Je frappe.

...Ici, je dois enlever la parole à Dieudonné. Elle revient de droit à Rondière. C'est chez lui que les trois forçats se rendaient. Evadé du bagne, Rondière n'est plus à Belem. Je l'ai rencontré au Brésil, pas à Rio, dans le Sud. Il est venu m'attendre au sommet d'un funiculaire, parce qu'il est né dans la même ville que moi et que nous avons peut-être joué ensemble, autrefois, sans plus le savoir.

—On frappe, commence Rondière. Il était dix heures du soir. J'étais couché. Je prends ma chandelle, j'ouvre en chemise, regarde. Je vois trois loqueteux traînant des serpentins à leurs chevilles et portant confetti dans leur barbe. Ensuite, ce qui me cloue, ce sont leurs yeux maquillés par la faim et la peine. J'ai reconnu ça tout de suite, je suis de la troupe!

—Eugène! que je crie.

—C'est moi! qu'il fait.

—Eh bien! t'es beau!

Je me recule; ils entrent. Je n'en avais pas encore vu d'aussi abîmés que ces trois-là.

—Combien donc que t'a mis de temps, Eugène?

Il laisse tomber, d'une bouche qui a soif :

—Soixante-douze jours!

Je donne de l'eau, du pain. Alors, je m'aperçois que parmi les trois il y a un moribond qui ferme déjà les paupières sur mon plancher.

—Qui c'est? que je demande.

Dieudonné répond:

—De là-bas!

—Il faut le conduire à l'hôpital. Pour lui d'abord, pour nous ensuite. S'il meurt ici, nous serons jolis!

Le moribond ne pouvait plus marcher. Nous n'avions pas d'argent pour prendre une voiture.

—Ah! que je dis à Jean-Marie, t'es encore fort, toi; moi aussi. On le portera à la chaise morte. Comme c'est carnaval et la rigolade dehors, les gens croiront qu'on s'amuse.

Je m'habille. J'empoigne l'*Autre,* comme ils l'appelaient. On sort tous les quatre.

On allait à un kilomètre de là, à la Santa Casa de Misericordia.

D'abord, je le portai tout seul. Quand on entra dans le quartier de la fête. je le pris en chaise avec Jean-Marie. On causait, on riait. Je disais à Dieudonné, qui suivait derrière:

—Ramasse des confetti et jette-les nous: on aura l'air d'un groupe de bambocheurs.

Il nous en mit quelques poignées. Je repris le copain sur mon dos dès qu'on eut passé les lumières. Il ne dormait pas; c'était un rude paquet tout de même!

On atteignit à la Santa Casa.

On ne nous demanda pas de papiers. Il y avait là une soeur française. Elle en avait vu arriver quelques-uns comme ça. Elle savait d'où il venait!

—Encore un! qu'elle dit

Il est mort au matin. Ce fut sa *Belle* à lui.

UN NOUVEL ETAT CIVIL

—Alors, le lendemain... (c'est Dieudonné qui parle)... je me lave, je me rase. Un Russe nous prête dix milreis. Je vais acheter une chemise pour moi et Jean-Marie.

—Ça fait deux chemises, alors.

—Une seule. On la mettra tour à tour, suivant les visites que nous *aurons à rendre.* Jean-Marie est fort; je suis maigre. Je choisis la chemise entre les deux! Je reviens. Rondière nous fait manger du pain et du beurrre. Je sors pour chercher du travail.

Je vois: *Fabrique de meubles, Casa Kislanof et Irmaes.* Je me présente. On m'embauche. A une heure de l'après-midi, j'avais le rabot à la main.

J'achète des vêtements à *prestâcoes,* à tempérament.

Le lendemain, je suis beau. Je fais embaucher Jean-Marie. On est beau tous les deux!

Je loue une chambre. Je ne suis plus le forçat Eugène Dieudonné, mais M. Michel Daniel, ébéniste. Michel Daniel, parce que tout le monde se nomme Michel et tout le monde Daniel. On ne peut pas s'appeler Victor Hugo, par exemple!

Quinze jours après, je vais même à la police pour me faire établir ma *cadernette,* cette carte d'identité qui sert de tout en Amérique du Sud. J'ai le certificat de ma logeuse, celui de mon patron. Je donne ma photo. On me délivre la cadernette. Officiellement, je suis M. Daniel.

On est presque heureux, Jean-Marie et moi, maintenant. Tout le monde nous accueille bien. Notre patron nous augmente. Il veut me nommer contremaître. Je refuse, pour éviter les jalousies.

Puis arrive Pinedo. Songez ce que cela doit faire sur un homme qui sort du tombeau et n'a rien vu depuis quinze ans! Cet enthousiasme! Ce fut mon premier remariage avec l'âme de la foule. Ah ! être libre d'acclamer et d'applaudir!

J'achetais tous les soirs la *Folha do Norte.* Ce soir-là était le 25 mai. Je l'ouvre. Je pâlis. Jean-Marie pâlit: ma photo en deuxième page!

Je lisais le portugais depuis deux mois. L'article n'était pas méchant. Mais il disait que la police française avait signalé à la police brésilienne qu'Eugène Dieudonné, évadé du bagne, devait être dans l'Etat de Pernambouc ou dans celui de Para.

Je revis le bagne. Nettement. Ce fut atroce. Et puis je me dis: je me suiciderai, mais n'y retournerai pas. Et j'eus comme un soulagement.

Je croyais déjà que tout le monde allait me reconnaître. A l'atelier, le lendemain, rien de changé. Ma propriétaire m'appelle toujours M. Daniel. Aucun chien ne lève le nez pour me regarder. Une semaine passe. Rien.

Une autre, puis d'autres.

Le 14 juin, à onze heures, je sors de mon atelier. Il fait très chaud. Je prends, comme chaque jour, le chemin de mon restaurant, l'Estrella da Serra! Un beau nom, hein? J'ai très soif. J'entre dans la pension. Je me verse un verre d'eau. Je le buvais, debout, lorsque cuatre hommes, assis à la table de côté, se dressèrent. Ils m'entourent. Je reste le verre aux lèvres. C'était quatre *investigadores* de la police.

—Suivez-nous!

XVI

D'ETONNEMENT EN ETONNEMENT

...Ma chambre à Rio de Janeiro, est vaste; cela permet à Dieudonné de se promener à grands pas dès qu'il a rappelé le mot des quatre *investigadores* : "Suivez-nous!"

—En français, encore! Ces quatre-là n'avaient dû apprendre le français que pour venir un jour derrière moi et me dire: "Suivez-nous".

Peut-être étaient-ce les deux seuls mots qu'ils savaient!

Alors quoi? (Dieudonné s'emballe. Ce souvenir-là ne lui vaut rien.) J'entendrai toujours ce "Suivez-nous"? Je posai mon verre. Je les regardai très en face, l'un après l'autre, et je dis: "Voilà, emmenez-moi."

La patronne de la pension lança quelques mots qui avaient tout l'air d'une injure contre les investigadores.

On sortit. Ils ne m'avaient pas mis les menottes.

A peine à cent pas du lieu, Jean-Marie, qui allait déjeuner, aperçoit le lot. Il comprend que je lui demande de ne pas bouger et de filer. Il ne fait qu'une de ces deux choses: il reste pile sur le trottoir, pâle d'abord pour moi, ensuite pour lui, comme il était naturel !

Je passe entre mes hommes sans plus le regarder. Voilà le magasin de nouveautés où j'ai acheté à tempérament l'habit que je porte. Je dois encore vingt milreis dessus. Comment les paierai-je? Je ne gagnerai plus rien. On va pouvoir dire que je suis un escroc. Je pense à cela en emmenant en prison le seul habit d'homme libre que j'aie possédé depuis quinze ans. Jean-Marie me suit. Je le vois place de la République, qui m'accompagne à distance. Il est fou! Il doit bien se douter où l'on me conduit. Je ne puis lui faire de signe. Dans son intérêt, je ne me retourne pas.

Voici la prison ! Les investigadores n'ont pas besoin de me guider. Je ne l'ai jamais vue, mais je la reconnais. C'est un nid que l'on m'a appris à sentir de loin. J'y entre le premier. J'attends à deux portes. On les ouvre; je les franchis. Le bruit qu'elles font en se fermant est le même que dans les autres pays.

On m'enferme dans une cellule. J'ai retrouvé mon domicile attitré. J'étais en voyage depuis plus de six mois. Et je suis rentré chez moi. Voilà!

Qu'est-ce que j'ai fait, moi, au Brésil ?

Je travaillais neuf heures par jour. J'était couché à dix heures. Le dimanche, j'apprenais le portugais.

Je saisis les barreaux de ma cage; je cale mon front contre eux, et je reste là, regardant dans le couloir.

C'est l'heure où je me rendais à l'atelier. Que va dire le patron, qui voulait faire de moi son contremaître? Je dois six jours de chambre à ma logeuse. Pauvre Michel Daniel, on ne veut pas que ta tête remonte sur l'eau!

Et je me sens tout amer, comme si je chiquais du bois de quinquina.

J'entends s'ouvrir la porte du fond du couloir. Des pas résonnent. Je m'apprête à regarder qui vient: Jean-Marie, entre deux gardiens! Lui ne me voit pas; il va, portant son sort.

Je tourne comme une bête dans ma cellule.

Une heure passe. Elle passe mal! Un gardien ouvre ma cage et, gracieusement, me fait signe de le suivre. On me conduit à la direction de la prison.

Un monsieur est là, jeune. Il dit:

—Je suis Antonello Nello, deuxième préfet de police.

Il me fait asseoir.

—Vous êtes Michel Daniel?

—Je suis Eugène Dieudonné, évadé de la Guyane française...

—Je vous remercie de n'avoir pas voulu me tromper.

Sur son bureau, une collection de journaux français du temps du procès, le livre de Victor Méric: *les Bandits tragiques*, puis un dossier.

—Depuis longtemps, Dieudonné, je connais votre cas. Nous, policiers, nous nous intéressons aux grands procès internationaux.

—Je vivais honnêtement de mon travail; pourquoi m'avoir arrêté?

Il sourit et lève un doigt comme pour dire: "Je vous dirai cela plus tard".

Il me lit un procès-verbal que je dois signer, m'expliquant en français les termes que je comprends mal. La pièce est simplement pour me faire déclarer que je suis bien Eugène Dieudonné, l'évadé. Il demande doucement si je veux signer: je signe.

—On vient d'arrêter l'un de mes amis. Pourriez-vous me mettre dans la même cellule que lui, monsieur le Préfet?

—Avec grand plaisir, qu'il répond.

Il se lève et me serre la main!

Cette politesse, cette main tendue, je n'avais jamais rien vu de plus renversant dans ma vie de prisonnier.

Je demeurai interdit.

Et l'on me mena dans la cellule de Jean-Marie. Il n'est pas seul; un troisième évadé est là: Paul Vial. Quand je leur dis que le deuxième préfet de police vient de me serrer la main, ils s'assoient sur les dalles. Mettez de plus malins à notre place, ils n'y auraient rien compris non plus.

—C'est peut-être l'habitude au Brésil, dit Jean-Marie.

On se rend compte que cela ne peut pas être.

Nous divaguons toute la nuit.

Au matin, Jean-Marie et Paul Vial sont appelés à la Centrale. Je ne les ai plus revus. On leur a fait prendre le *Casipoor*.

—Qu'est-ce que c'est?

—Un bateau brésilien qui, tous les mois, va de Belem à l'Oyapock. On les a ramenés à la Guyane.

J'avais deviné cela, le soir même, dans ma cage.

Moi! je ne prendrai pas le *Casipoor*, me dis-je, je me pendrai.

...Je ne cessais pas, évidemment, d'écouter Dieudonné, mais je dois dire que ce fut tout de suite avec un léger petit froid dans les oreilles.

—Le lendemain, 16 juin, on ouvre ma cellule. On me dit de prendre mon chapeau, de rattacher mes souliers. On m'emmène.

On m'emmène me promener...

Nous sortons de la prison. Le gardien qui m'accompagne cause gentiment avec moi. Tout cela est invraisemblable. Agissent-ils ainsi pour que je m'évade? Ce n'est pas une façon de garder un prisonnier! Nous arrivons à la préfecture de police. On prend l'ascenseur! Est-ce que le préfet m'attendrait pour m'offrir le thé?

Au premier étage, le guide me dit de m'asseoir, et il disparaît. Je suis seul. Je n'aurais qu'à descendre l'escalier et à m'en aller.

Mon gardien revient après cinq minutes.

—Venez! *monsieur Dieudonné.*

Il ouvre une belle porte. Je suis dans le cabinet du préfet de police de l'Etat de Para, le Dr Paulo Pinhero.

Il est à son fauteuil. A côté de lui, le deuxième préfet. Je reste debout.

—Asseyez-vous, me dit le premier.

Nerfs Fatigués

Quand vous ne pouvez pas dormir, vos nerfs en sont le cause

Cette opinion est basée sur le fait qu'en passant en revue plusieurs milliers de cas dans lesquels la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs a été employée avec beaucoup de succès, la plupart des patients déclarèrent que le manque de sommeil était leur plus grand malaise.

Vous pouvez être nerveuse, excitable, irritable et éprouver du malaise provenant de l'indigestion, du mal de tête, mais le principal symptôme est le manque de sommeil.

Le traitement tout indiqué est la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs. Par son emploi, vous nourrissez les nerfs fatigués et les ramenez à la santé et leur donnez une force nouvelle. Cette méthode est restaurative et constructive et par conséquent procure des bienfaits durables.

La Nourriture du Dr. Chase

pour les Nerfs

calme les nerfs fatigués et excités, restaure leur énergie, vous donne la sensation du bien-être et vous rend votre fraîcheur.

Le second me demande:

—Vous allez bien?

Ils parlent tous les deux. J'entends les mots: Guyane! Franca! Pernambuco! Ils regardent des fiches. Le deuxième préfet insiste: "*Trabalhador honesto!*" ne cesse-t-il de répéter. Ils ont devant eux les déclarations des frères Krislanoff, mes patrons, des frères Fernandez, mes restaurateurs, de Dona Maria, ma logeuse. Le préfet me les montre et dit: "Très bon! très bon!" Il me dit: "J'ai écrit au ministre, à Rio.' Puis il sonne. Mon gardien apparaît. Il lui parle en portugais. Mon gardien me montre que je dois le suivre. Le préfet me serre la main. On m'enferme dans une pièce à côté.

Il y a un fauteuil, un lit, un grand stock de bottes de gendarmes! Ah! les braves bottes!

Je m'étends sur le lit. Le gardien se met dans le fauteuil.

On entre; c'est le préfet de police. Il déloge le gardien, approche le fauteuil de mon lit, s'installe.

Il cause avec moi, en bon français. Je lui raconte mon évasion. Alors, il fait apporter de la limonade et, lui assis comme un pacha, moi couché comme une princesse d'Orient, je parle, et il m'écoute quatre heures durant —non sans trinquer de temps en temps.

Je suis tout à fait ahuri.

Après, il me dit:

—Je vais vous faire conduire à la Cadeia de Sao-José. On y est beaucoup mieux.

Je pars à pied, sans menottes, fumant les cigarettes de la préfecture.

Le lendemain, le préfet vint me voir. Pendant les huit jours que je reste là, il me rend visite quatre fois. A la dernière, il me dit:

—Vous serez mieux dehors. Voici ma carte, vous êtes libre!

Et je sors avec lui.

Je reprends mon travail! Je réoccupe mon logement, je m'installe à ma pension. Tout le monde me reçoit avec enthousiasme. Deux jours plus tard, je vois arriver, chez Krislanof, un policier de *ma suite*.

Il me dit bonjour, me serre la main et m'annonce qu'il doit de nouveau me conduire en prison.

Je pose le rabot. Ce n'était pas une blague, il me ramène à la prison!

On m'enferme dans ma cellule.

Heureusement que mon cerveau était solide de naissance!

XVII

LE MINISTRE DE LA JUSTICE VEUT VOUS VOIR !

Le mur du bagne est dur à escalader.

Comptez. Dans la première pirogue: six. L'un est mort; trois autres sont repris; Jean-Marie rentre au bagne sur le *Casipoor;* moi, je suis assis sur mes dalles, derrière mes barreaux.

Cinq dans la seconde pirogue. Ne parlons plus de Jean-Marie et de moi; le troisième: mort; les deux autres: pas encore à Belem après quatre mois, ce qui signifie qu'ils n'ont pas réussi.

...Que s'était-il donc passé pour Jean-Marie et vous?

Comme j'écrasais un *seul* moustique contre le mur, Dieudonné s'arrêta court, me regarda avec commisération, dit: "Enfin!" puis:

—A notre évasion du bagne, la Sûreté de Paris est aussitôt prévenue. Elle ne "coupe" pas dans l'histoire de ma mort. Les polices, en général, ne croient pas sur parole, et, comme je ne lui ai pas amené mon cadavre pour pièce à conviction, au lieu d'ouvrir ma tombe, elle ouvre l'oeil.

Elle télégraphie au Brésil que je dois être réfugié dans l'Etat de Pernambouc.

Bon! L'Etat de Pernambouc, qui avait peut-être d'autres soucis, commença par ne pas se soucier de moi. Il y avait, en effet, à cette époque—et il y a encore—une affaire extraordinaire: celle du bandit Lampèro, dit le Lion du Nord.

Ce Lion du Nord est quelque chose comme devait l'être notre Mandrin, mais en plus moderne. Il entend non seulement lever les impôts, mais diriger la politique de l'Etat de Pernambouc. Il ravit, comme rien, les élus qui ne lui plaisent pas. On le voit descendre avec sa cavalerie jusqu'au centre des villes. La police a du travail.

C'était justement l'époque où, moi aussi, j'en avais trouvé à Belem!

Deux mois passent.

Lampèro, dit le Lion du Nord, décide de prendre des vacances. Il part pour les montagnes! Voilà donc une bande perdue.

A ce moment, la police de Pernambouc se rappelle qu'on lui en a signalé une autre: la bande à Bonnot.

Elle cherche dans ses archives, retrouve le télégramme de la Sûreté à Paris, décide d'agir.

A cette date, on peut lire dans les journaux de Recife des articles qui font croire que la bande à Bonnot vient de traverser l'Atlantique et se prépare à piller l'Etat de Pernambouc. On y précise que l'un des *principaux* acteurs de cette sanglante compagnie, Eugène Dieudonné, qui était au bagne, s'est évadé de la Guyane avec de nombreux complices dans le but de reprendre au brésil les exploits qui terrorisèrent l'*Etat de la Seine*.

—Tenez, dit Dieudonné en fouillant une vieille besace, voilà ces journaux. Regardez si je mens!

Où les gens qui écrivent prennent-ils ce qu'ils écrivent?...

La police de Pernambouc arrête les évadés de la Guyane domiciliés à Recife.

Que ceux-là me pardonnent. Ils ont souffert à cause de moi.

Je ne suis pas dans le nombre. Mais il s'y trouve un traître. Lui sait par d'autres évadés que j'habite Belem, que je m'appelle Michel Daniel, où je travaille. Il me vend pour sa liberté.

Cinq minutes d'entr'acte, fait Dieudonné. Un mouchard m'a toujours mis hors de souffle.

...Qui était-ce?

—J'en soupçonne deux. Je ne puis donner un nom. Je suis payé pour savoir que l'on ne doit pas accuser sans certitude.

La police de Pernambouc n'aurait plus, légalement, qu'à se tenir tranquille. Ce n'est pas ce qu'elle décide. Pourquoi ? Me croyant un redoutable bandit, elle espère une forte prime de la France.

Deux de ses as prennent le bateau. Cinq jours de mer. Ils débarquent à Belem. Cela constitue le premier chapitre.

Passons au deuxième acte, continue Dieudonné.

Les deux as de Pernambouc vont trouver le préfet du Para. Ils lui dévoilent que son Etat court un grand danger. Ils lui récitent la fable des journaux de Pernambouc.

—Bien, dit le préfet, un peu surpris de posséder depuis si longtemps la peste chez lui sans s'en être aperçu. Voilà deux de mes agents. Arrêtez-le.

On m'arrête à l'Estrella da Serra, le verre d'eau aux lèvres.

Vous suivez bien?

—Je suis.

—On arrête Jean-Marie, Paul Vial, Rondière; on fait une rafle générale des évadés, ces évadés, ne l'oubliez pas, qui devaient constituer, sous ma haute direction, la nouvelle bande à Bonnot!

Ah! j'en ai commis, des dégâts!

La police de Para, qui ne se considère pas comme aveugle, est piquée dans son orgueil. Elle avait un grand bandit chez elle et n'en savait rien! Elle dit: "Voire!"

En deux heures, elle fait le tour des maisons où je travaille, mange et couche. Elle ne découvre pas de bandit, mais un ouvrier assidu, un citoyen rangé.

Le deuxième préfet m'appelle dans son bureau, me serre la main. Vous revoyez la scène?

—Je revois.

—Le lendemain, ayant étudié mon affaire, contrôlé les renseignements, le premier préfet me reçoit chez lui. C'est là que nous fumons ensemble et qu'il vient bavarder quatre heures avec moi, auprès de mon lit, ce qui me faisait ouvrir pour le moins autant les yeux que la bouche.

Pendant que l'on me ramenait en prison, mon sort se décidait: Para refuserait de me livrer à Pernambouc.

Les journaux, sous l'inspiration du préfet, écrivaient des phrases que je vais vous traduire parce qu'elles en valent la peine.

(Il fourragea dans un tas de vieilles gazettes.)

—Ecoutez ça :

"La recherche de la police de Pernambouc nous semble étrange. La présence de Dieudonné chez nous devait moins l'incommoder que celle, à ses portes, du Lion du Nord et de sa bande. Evidemment, il est plus commode de se tailler un succès en s'attaquant à un humble forçat dont la conduite est exemplaire qu'à des bandits bien chaussés et bien armés et tout à fait décidés. Les intentions de la police de Pernambouc sont donc inavouables. Nous ne lui remettrons pas l'ébéniste évadé pour être transporté à Recife et de là à Cayenne ou à Paris. Ce serait un acte ni noble, ni juste, ni humain."

Cet article—lisez!—était signé Antonio Nello, deuxième préfet.

Là-dessus, la préfecture de Para prie les policiers de Pernambouc de retourner dans leur Recife.

Puis elle me met en liberté.

J'étais maintenant fougueusement défendu par... la police. Que dites-vous des fantaisies de l'existence?

Sur ce coup-là, l'ambasade de France au Brésil demande mon extradition. La préfecture de Rio transmet l'ordre

Les caïmans à l'île Casfésoca. Dessin de Riou, d'après une **aquarelle de M. Bouyer.**

à celle de Para. Voilà Para forcé de me remettre en prison.

Elle m'y conduit, vous vous souvenez, après m'avoir serré la main.

J'arpente ma cellule. Je languis. Je ne sais rien à cette époque de ce que je vous raconte. Mes compagnons chantent. Ils chantent jusqu'à neuf heures du soir, et même plus tard, la voix soutenue par des guitares et des mandolines. Cela me renverse davantage encore. Je ne comprends rien à cette prison où l'on me fait entrer, sortir, rentrer, où les autres s'amusent comme à une noce, où les gardiens m'appellent monsieur! Tous les quarts d'heure j'entends crier : *"Sentinella, alerta!"* La sentinelle répond: *" Alerta eston!"* Là-dessus, un petit air de guitare. C'est du roman d'aventures!

Le 7 juillet au matin, la porte de ma cellule s'ouvre poliment. Un monsieur bien habillé se présente. Il a son chapeau à la main et me tend sa carte. Je la prends :

LUIZ ZIGNACO
Commissaire de police

—Monsieur Dieudonné, me dit-il, M. le ministre de la Justice vous demande à Rio de Janeiro. Il veut vous voir. Le préfet de police m'a désigné pour vous accompagner. C'est un bien beau voyage, et j'en suis tout heureux. Connaissez-vous Rio ? Quelle merveille ! Nous serons deux bons compagnons. Je suis certain que nous ne nous ennuierons pas sur le bateau, ni aux escales. Nous embarquons ce soir sur l'*Itabera*. Vous serez passager libre, bien entendu, libre comme moi. Savez-vous jouer au bridge? Avec le commandant et le docteur, nous ferions une table. Autrement, je vous apprendrai.

—Le ministre de la Justice veut me voir, moi?

—Il le veut, monsieur Dieudonné.

Eh bien! monsieur Londres, cette fois —écoutez-moi avec toute votre attention—je m'assis sur mon lit et je crus perdre l'entendement...

XVIII
UN FAMEUX VOYAGE

Il est six heures, le soir du même jour. Je crois bien que, dans ma cellule, je cours encore après mon entendement !

Un gardien ouvre la cage. Il me fait signe de prendre mon chapeau, de m'épousseter le mieux que je peux, de m'embellir, quoi!

Il me manque tout pour reluire. Il le comprend. Je le vois partir dans le couloir et revenir portant deux brosses, l'une à habits, l'autre à souliers. J'astique mes cuirs, je me bichonne. L'après-midi, l'on m'avait conduit chez le perruquier de la prison, si bien qu'à la fin on aurait peut-être pu trouver au Brésil un homme aussi élégant que moi, mais certainement pas davantage!

Je suis le gracieux gardien. Il me mène à la direction de la Cadeïa.

M. Luiz Zignago m'y attend.

A côté de lui, au port d'armes, le plus magnifique agent de l'Etat de Para. Il est jeune, grand et beau dans un uniforme neuf. Il a la tenue, il est de la race de ceux que l'on attache à la personne des personnages politiques. Il n'en est pas de plus magnifique à la porte de l'Elysée. M. Zignago me le présente: "L'agent 29".

Les portes de la prison s'ouvrent devant nous trois. Nous sortons.

—L'*Itabera* ne part qu'à onze heures du soir, dit le commissaire. Je suis venu vous chercher avant; comme cela, nous pourrons prendre tout à l'aise l'apéritif, dîner à l'hôtel et gagner le port en fumant un bon cigare.

Je dis: "Merci, monsieur le commissaire!" Que vouliez-vous que je dise?

Et nous nous arrêtons place de la République, au café da Paz.

—Connaissez-vous un homme heureux? me demande M. Luiz.

—Je vous remercie, que je dis en souriant. Je serais difficile si je me plaignais.

—Il ne s'agit pas de vous. L'homme heureux, c'est l'agent 29. Regardez-le!

Il jubilait.

C'était la récompense de cinq années de bons services. Dans son quartier, on ne voyait jamais traîner les boîtes à ordures. Il n'y avait ni chiens errants, ni batailles. Quant aux dames de nuit, joli garçon comme il est, il les menait d'un seul clin d'oeil. Cela le désigna au choix. Il n'était jamais sorti de Para;

alors, accomplir un voyage de treize jours, visiter Pernambouc, Bahia, voir Rio, il n'en dormait plus! Il vivait d'un des plus beaux moments de son existence.

Soudain, sous le coup du bonheur l'agent 29 cherche ma main et me la secoue avec une reconnaissance que je n'oublierai jamais.

On trinque, puis on boit. Et l'on va dîner.

*
* *

On est bien calé tous les trois contre une même table, mais un curieux défilé commence.

Les gens qui entrent, M. Luiz les connaît. Ce sont des commissaires de police, des agents de la sûreté, des guardas civils. A chacun mon hôte me présente, et c'est, de leur part, d'infinies protestations d'amitié. On parle toujours des poules qui trouvent un couteau; il faudrait changer ça et mettre un peu à la mode le forçat qui rencontre la protection de la police. C'est un étonnement d'une bien meilleure qualité. On me souhaite bon voyage.

—Au Para, vous êtes chez vous, qu'ils disent !

Je n'ose rien dire; mais, tout de même, une heure avant, où étais-je ? En prison! C'est peut-être cela qu'ils appellent chez moi? Pour dire la vérité, je ne comprends plus rien à rien. Alors je mets un gros cigare dans mon bec et je laisse courir.

On se lève tous trois. Il est dix heures. Faisant une grande fumée, nous cheminons sans souci vers le Port of Para. On y arrive. La prison. ou je ne sais qui—en tout cas ce n'est pas moi —a fait porter nos bagages. Je reconnais à la douane ma vieille besace de Guyane. Je me baisse pour la charger; l'agent 29 se précipite et me la prend des mains. Je regarde partir avec attendrissement, manié non sans respect par le représentant de la loi, le dernier instrument de mon évasion.

L'*Itabera* illumine le quai. Je trouve le bateau admirable. Après les pirogues d'Acoupa et de Strong, vous pensez ! Des voyageurs montent à la coupée et en descendent. Nous la gravissons à notre tour. Soudain, l'agent 29 opère un redressement prodigieux, M. Luiz s'incline: le préfet de police et ses deux adjoints sont sur le pont qui m'attendent.

—Dites-moi, mon vieux Dieudonné, n'est-ce pas un tout petit peu fort, cette dernière affaire-là?

Le visage de l'évadé marqua un grand étonnement.

—Ce n'est pas la peine de m'avoir écouté si longtemps, si vous ne me croyez pas. Je ne dis pas ce qui s'est passé, cela fait déjà bien assez. Si vous voulez les preuves...

—Le préfet et ses adjoints vous attendent. Après?

—Ils me serrent la main. Les autres passagers tournent autour de nous. Ah! c'était curieux à voir, l'embarquement de Dieudonné pour Rio de Janeiro, c'est moi qui vous le dis! Ce fut un événement. Le préfet de police me demande de ne pas m'évader pendant le voyage. Je lui en donne ma parole. Il ajoute: "Si l'on ne vous extrade pas, revenez au Para, vous serez bien accueilli." Je l'en remercie. Un journaliste m'offre un cigare, le second préfet me tend une allumette, la famille de l'agent 29, qui l'accompagne jusqu'à bord, vient me serrer la main. Je tends mes mains. Je n'en ai pas assez pour tout le monde. Je sens même que l'on m'embrasse. Je veux me dégager. L'agent 29 me fait comprendre que c'est sa mère; alors j'offre l'autre joue. La sirène meugle. Les non-voyageurs descendent. Derniers cris. L'*Itabera* s'enfonce dans la nuit amazonienne.

On vogue. On vogue. Le 9 juillet, c'est Sao Luiz de Maranhâo. Le 11, Fortaleza. Le 12, Aera Branca. Le 13 au soir, une féerie: Pernambouc qui s'illumine. Toute la journée, l'agent 29 a fourbi, astiqué, ciré. Il est prêt, ganté de blanc, revolver au côté, visière sur les yeux. Il attend de pied ferme *ceux de Pernambouc*. Il sautera à la gorge du premier policier qui osera m'appréhender.

Nous mouillons.

Une vedette aborde. Elle porte *trente investigadores* de Pernambouc. Ils prennent le bateau d'assaut. Aucun doute: ils vont m'enlever. L'agent 29 se met devant moi. M. Luiz va à la rencontre de la troupe. Je reconnais dans le nombre l'un de ceux venus à Belem pour m'arrêter. L'agent 29 me fait de petits signes qui signifient : "Qu'il approche et vous allez voir!"

Une seconde vedette: trente journalistes. Le plus petit commence à soutenir la thèse de Pernambouc, et dit, à ce que je comprends, que Pernambouc aurait parfaitement le droit de m'arrêter. L'agent 29, champion de Para, fonce sur lui. A minuit, les soixante visiteurs sont redescendus. M. Luiz, l'agent 29 et moi, tous trois installés au bar, nous buvons à notre amitié, à la victoire de Para sur Pernambouc, et, comme nous sommes le 14 juillet, à la prise de la Bastille.

Ee c'est le lendemain. Nous descendons à terre. Nous achetons les journaux. Ils chantent en prose et en vers le 14 juillet 1789. En première colonne, les portraits de M. Doumergue et de Clemenceau. A côté—j'en demande pardon à M. le Président de la République ainsi qu'au Père de la Victoire—le portrait de Dieudonné ! C'est les circonstances seulement qui l'ont voulu!

Tous les journaux plaident en ma faveur. L'un d'eux: *A Noticia*, annonce sur un immense placard pendu à son balcon mon arrivée à Recife. L'agent 29 me montre la chose. La foule, journal en mains, me reconnaît. On s'écarte pour me laisser passer. Un homme m'offre un portrait de saint Vincent de Paul avec une prière donnant trois cents jours d'indulgences. Le bon Dieu est plus généreux que les hommes: à trois cents jours d'indulgences pour une bonne pensée, notre grâce arriverait vite, au bagne! Un capucin me serre la main! Mais l'agent 29 a soif. On va boire. On regagne l'*Itabera*. Départ.

La mer est mauvaise. L'agent 29 est malade, il me confie son revolver sa malle et ses bottes. Nous sommes dix-sept sur le pont; il n'a foi qu'en moi! Quand il va mieux et que je vais mal, il garde mes affaires.

—Une orange, agent 29 !
—Un verre d'eau glacée, Ougène!
Deux vieux et bons copains.

XIX

RIO DE JANEIRO A L'OMBRE

Vous pensez si j'attendais Rio de Janeiro ! Le voyage dure treize longs jours. Vous souriez? Si, si, je le vois, cela vous amuse que je guette avec impatience l'heure d'être ramené dans une prison.

L'impression que Rio me fait ? C'était tellement joli que je ne pouvais m'imaginer qu'il y eût des prisons dans un endroit pareil.

On entre dans la baie.

L'agent 29 traduit son enthousiasme par des coups de poing que je reçois dans le dos, amicalement.

Une vedette pique sur l'*Itabera;* elle amène la police.

La vedette est pour nous. Nous descendons. M. Luiz me précède. L'agent 29 la main gauche sur l'étui éblouissant de son revolver, me suit pour mieux me protéger. En route!

Nous atteignons le quai.

—Crac! vous y êtes? fait M. Luiz. Et allez ! voilà les photographes qui croissent et multiplient. Crac! Crac!

On me pousse dans les locaux de la police maritime. Les journalistes m'y attendent et me sautent dessus.

Enfin! Qu'est-ce que j'ai fait? Ils me montrent vingt journaux où ma photo domine, et sur quatre, sur cinq colonnes: *O caso Dieudonné!* (Le cas Dieudonné.) *Recordacoes la terra dos mortos.* (Souvenirs de la terre des morts.) *Dieudonné victima da justicia dos homens. Une caso de erro judiciaro, Dieudonné serait innocent.*

Qu'est-ce qui se passe? Je me le demande. Je n'ai pas pipé depuis que je suis au Brésil. Je n'ai cherché que silence et oubli, et voilà que je deviens un sujet d'actualité à grosse manchette!

—*Faz favor!* disent vos confrères en voulant m'entraîner. Ils me crient : "Vous êtes innocent!"

—Merci! messieurs, merci!

Tous veulent une déclaration.

—Messieurs, je vous répondrai comme aux douaniers: "Je n'ai rien à déclarer!"

Sans l'agent 29, je n'en sortais pas. Mon brave ami me dégage. Une auto est devant la porte. Elle nous emmène. M. Luiz Zignago, l'ami et moi.

Nous filons vers le ministère de la Justice.

Que me veut le ministre?

Nous voici devant le bâtiment. Un bel escalier, ma foi! Un huissier géant. Quel salon! Comme locaux de justice, je n'ai connu que les prisons. Il y a aussi des palais! Des bustes de marbre, des fauteuils, et ce n'est que le cabinet d'attente!

Le géant vient nous prendre, pousse une portière: le ministre nous apparaît.

Il me regarde, il me regarde même bien. Je reste immobile. Il semble las et nerveux à la fois. Il dégage son fauteuil pour être plus à l'aise. Il part dans une longue conversation avec M. Zignago. Mon commissaire lui conte les détails de l'affaire. Le ministre écoute,

prend des notes. Je comprends que M. Zignago plaide ma cause et demande que l'on ne me mette pas en prison. Le ministre lève les bras comme pour dire qu'il ne peut rien faire, que je dois y aller. Pendant ce temps debout à côté de moi, l'agent 29 est grandi par sa mission. Je suis sûr qu'il n'entend pas ce qui se dit. Il est sourd de tant de gloire!

Le ministre me fait un sourire et nous congédie. Nous sommes dehors. L'agent 29 s'éponge.

—Hélas! je dois vous conduire à la Centrale. L'ambassade de France a demandé votre extradition. Le ministre est pris entre l'opinion publique d'ici et les nécessités d'ordre international.

—Tant pis! monsieur Luiz.

Nous voilà à la Centrale.

Mes amis me remettent au chef de police.

Nous avons les larmes aux yeux. L'agent 29 me laisse toutes ses cigarettes. M. Luiz promet de veiller sur moi. On s'embrasse, et c'est l'adieu!

Identification. Anthropométrie. Bureaux, escaliers, couloirs. Bureau, bureau, bureau! Cellule d'attente. Une heure après: panier à salade.

Ainsi fais-je ma première grande promenade à travers Rio de Janeiro. Elle aboutit à la casa de Detencâo. Encore!

Je monte un escalier de fer. Au premier étage, on m'arrête devant la cellule 41. Quatre et un font cinq! Mauvais chiffre! Le cinq m'a toujours été néfaste

La cellule a vingt mètres carrés. Ils sont dix-sept là-dedans, qui me dévisagent. Les riches ont des paillasses et des couvertures. Je fais comme les pauvres; je sors de grands journaux de ma poche. C'est intéressant, les journaux de quarante pages, quand on est en prison, vous savez!

...Il y a plus à lire.

—Ce n'est pas cela. On les étend sur les dalles, c'est épais; ça vous préserve mieux du froid! J'arrange mes souliers en traversin. Je me couche.

Première nuit!

Deux Allemands, trois Espagnols, cinq Portugais, un Polonais, cinq Brésiliens et un Français (moi) telle est la case à mon réveil.

FEBRONIO !

Parmi tous, il en est un qui fait un bruit formidable: un Indien. Il met ses habits au bout d'un manche à balai et les enflamme. D'une main il tient le manche, de l'autre il fait le salut militaire. Il crie: "Vivo Diabo!" Vive le Diable! Il veut prendre mes journaux pour les brûler. Je les défends. Il saute sur mes souliers que je rattrape. Il est nu. Devinez qui c'est? Febronio!

...Febronio est en ce moment pour le Brésil ce que Landru fut pour la France. La célébrité de l'un vaut celle qu'avait l'autre. Ils ne l'ont pas gagnée, cependant, sur le même champ de crime. Landru travaillait dans l'article femme, Febronio préférait le rayon garçonnet. Il les faisait bouillir, *après*, dans une marmite, prétendant que des voix célestes lui en donnaient mission. Le nombre de ses sacrifices se monte à six. Au dixième, affirme-t-il, la nouvelle religion eût d'un seul coup éclairé le monde. C'est du moins ce qu'il m'expliqua à l'aide d'un interprète, lorsque, recherchant les traces de la captivité de Dieudonné, je visitai la prison de Rio. Ce dont il se plaignait surtout, c'est qu'en l'arrêtant, on eût arrêté les desseins du Très Haut!

—Voilà avec qui l'on m'a mis, reprend mon évadé.

Cette fois, je suis bien abandonné. Comme je n'ai pas un milreis et que la nourriture de la prison brésilienne passe mal je meurs de faim. Je l'absorbe, mais elle s'évade de moi. Je me souviens qu'un des Allemands polyglottes m'avait prêté la traduction française d'un roman russe. Ce que l'on y mangeait, dans ce livre! On y mangeait à toutes les pages.

Le sixième jour, je vois arriver un monsieur, Me Fessy-Moyse, avocat du consulat français. Il faut vous dire que j'avais écrit à notre ambassade. Dans ma lettre, je disais: "Vous demandez que je me rende aux autorités françaises, et vous m'avez fait enfermer dans une prison brésilienne; comment en sortir pour satisfaire votre désir? De plus, vous devez connaître, monsieur l'ambassadeur, les habitudes pénitentiaires du pays. Ici, le prisonnier se nourrit, pour les trois quarts, par ses propres moyens. Personnellement, comme moyens, je n'ai que celui de ne rien manger."

Me Fessy-Moyse m'apporte cinquante milreis de la part de M. Conty. Il ajoute cinquante milreis de sa poche. Il obtient que je sois mis dans une cellule du rez-de-chaussée. Adieu, Febronio et tes invocations au diable et tes feux de joie tellement inquiéatnts que les nuits, je ne dormais plus afin d'être prêt à les éteindre!

J'ai de l'argent. J'achète les journaux. Ils sont remplis de mon affaire. Regardez seulement les titres; vous aurez une idée de ce qui se passait : *Le Brésil a-t-il le droit de livrer Dieudonné? Nous devons libérer Dieudonné.* La *Gazeta dos Tribunâes* est plus violente. Elle prend officiellement mon parti. L'article est signé J. V. Pareto junior.

Le soir de ce même jour, à trois heures, deux messieurs se font ouvrir ma cage.

—Je suis Pareto junior, avocat, dit l'un d'eux. Et voilà M. Beaumont, directeur de la *Gazette des Tribunaux*. Nous venons, au nom de la conscience brésilienne, nous constituer vos défenseurs. Je demanderai pour vous l'*habeas corpus* au Suprême Tribunal fédéral!

C'est tellement beau qu'un mal de tête que j'ai disparaît *illico*.

Ils me serrent la main avec effusion.

—Vous avez maintenant deux amis, disaient-ils.

Le lendemain 2 août, deuxième visite. Ma cellule devient un salon, il ne me manque que des chaises et un piano. C'est le consul de France, en personne, M. Henri Brun.

—Je viens vous annoncer officiellement que le gouvernement français ne demande plus votre extradition.

Un consul de France dans ma cellule avec une bonne nouvelle à la bouche, voilà de nouveau que le merveilleux entre dans ma vie!

Une heure après :

—*Vous êtes libre,* vient de me dire le directeur de la prison.

Mon gardien ajoute : "Au revoir, *professor!*"

Je suis devenu professeur!

Attendez, il y a encore autre chose. Mon compagnon de cellule est superstitieux. Quand il me voit boutonner ma besace, il me dit: "Donne-moi ta ceinture; avec elle tu t'es sauvé du naufrage, tu as réussi la deuxième évasion, et maintenant tu sors de la *Cadeïa*. Donne-la à moi qui n'ai pas de chance." Je la lui donne.

Ceci vous explique pourquoi, un quart d'heure plus tard, ahuri, égaré, je me trouve dans la rue, au milieu d'une capitale inconnue, avec un pantalon qui dégringole!

XX

LIBRE !

Il est trois heures, à peu près.

Cette heure semble être la première de ma vie, de ma deuxième vie...

Quelque chose en effet, me dit que j'en ai fini avec le bagne, les prisons, les surveillants militaires, les guardas civils et les bat-flanc !

Je suis libre!

Libre !

Le mot magique me remplit le cerveau.

Mon pantalon tombe. Je ne sais pas où je suis, mais je me sens léger comme une danseuse.

J'ai la sensation d'avoir déposé un fardeau écrasant.

Je marche devant moi, sans me demander où je vais. Est-ce moi qui ai fait quinze ans de bagne? Ce doit être un autre

Le malheur passé me semble presque bienfaisant. Si j'avais vécu ma vie normale, je serais blasé. Tout me paraît nouveau, magnifique, enviable. Je suis mort à vingt-six ans; je viens de renaître. Mon état-civil dit que j'ai quarante-trois ans! Sur le papier peut-être! pas dans le coeur! J'ai vingt ans! L'âge de mon fils! J'ai une femme! Je marche droit; mais mon esprit titube, je suis grisé de joie.

Je me dis: "Eh bien! mon vieux Gégène, tu as fini de souffrir, hein !" Je ris à la pensée que je n'aurai pas besoin de me pendre.

Je marche.

Je ne regrette pas d'avoir donné ma ceinture à un pauvre diable, mais que c'est gênant! Je cherche un magasin qui vendrait de la corde. Je mets bien une heure à le trouver. J'en achète un mètre cinquante et je me ficelle à la taille. En route!

*
* *

Soudain, une idée me frappe; je pense à l'avocat brésilien Pareto junior, qui doit demander l'*habeas corpus*. Je n'en a plus besoin, je suis dehors! Il faut que je le prévienne.

J'ai sa carte. Il habite 68, rua Rosario. Où est-ce? Je m'informe. C'est dans Rio Branco, qu'on me dit. Je ne connais pas. J'étais comme un étranger qui, à Paris, chercherait la place de l'Opéra. On me renseigne, non sans me regarder. Mais, aujourd'hui, tout le monde peut me regarder. les chiens,

les chevaux, les hommes, la police. J'ai même envie de crier: "Regardez bien je suis un homme libre !" Ah ! rien ne me fait plus peur. Si vous m'aviez vu !

Je vais vite. Je traverse la foule avec volupté. C'est un bain que je n'avais pas pris depuis longtemps! C'est bon ! Je marche. Je marche. Voilà qui doit être Rio Branco; c'est large et long ; il y a des autobus. Qu'il y en a ! Que c'est beau! C'est Rio Branco.

Voilà la Rosario. Je la prends. La rue est étroite, ce qui fait que la foule est plus dense. Je nage dans la joie. Etre au milieu de tant de monde! Je n'aurais jamais cru la vie si agréable!

* * *

Numéro 40! J'approche. 60! 68! Une plaque: *J. V. Pareto junior, advogado.*

Je grimpe l'escalier. C'est à l'entresol. Pas de sonnette, tout est ouvert. J'entre. Trois portes donnent dans l'antichambre Je mets mon nez à chacune. Dans la dernière pièce, il y a du monde. J'hésite, puis j'avance. Je reconnais l'un des deux messieurs qui sont venus me voir hier dans ma cellule : M. Beaumont. Il me regarde. Je lui dis: "Je suis Dieudonné." Il se lève précipitamment. Il fait : "Alors ! Alors?" Qu'a-t-il? "Pareto est en train de demander l'*habeas corpus,* qu'il dit, et vous voilà ici?" Je m'excuse. Je m'excuse d'être libre ! M. Beaumont était en bras de chemise; il empoigne son veston, m'empoigne. Dans l'escaler, il met sa veste. Nous sommes dans la rue. Nous courons après un taxi, le prenons d'assaut. "Supremo Tribunal!" dit-il. La voiture nous emporte.

—Comment êtes-vous là ? me demande-t-il. Je lui dis que la France renonce à mon extradition et que l'on m'a mis dehors.

—Depuis quand?

—Une heure!

—Et Pareto qui plaide pour vous!

Le Supremo Tribunal. On s'y engouffre. M. Beaumont connaît les lieux. Nous nous précipitons dans une salle d'audience. Les juges siègent. Un avocat parle. C'est M. Pareto ; je le reconnais malgré sa robe. Sa voix est forte, chaude, et j'entends qu'il dit Dieudonné! Dieudonné!

M. Beaumont va droit à lui. Quelques mots.L'avocat se tourne, me voit; il reste la bouche ouverte. Les juges le public, tous portent les yeux sur moi.

M. Pareto reprend haleine et s'adresse aux juges. Il leur raconte l'événement. Il me montre. Les juges rient. Les avocats rient. Le public bat des mains. M. Pareto termine par quatre mots en français; il s'écrie. "Louons la grande France!"

Nous sortons.

Une heure après, je me retrouve seul.

Je vais droit devant moi. Je marche. Je marche. Je me rends compte que je suis perdu, mais je suis si content d'être perdu ! J'entends sonner dix heures du soir. Cela fait quatre heures que je marche. Je ne me sens pas fatigué. J'oublie de manger. En prison, j'aurais certainement eu faim ! La liberté nourrit peut-être?

Je reviens dans Rio Branco. Alors, je vois des cinémas avec leur façade en folie. *De mon temps,* les hommes, les femmes, les enfants seuls se déguisaient. Les maisons se travestissent, maintenant? Que ça doit coûter cher! Soudain, l'on m'arrête.

—Comment? on vous arrête encore?

—Attendez! Ce ne sont pas des *investigadores,* mais des jeunes filles qui quêtent pour la Croix-Rouge. Je n'ai pas l'habitude d"être arrêté par de si jolies mains. L'une épingle un trèfle à mon revers. Non seulement je suis libre, mais j'ai l'air d'un homme libre, puisque de vraies jeunes filles n'ont plus peur de moi!

Et les haut-parleurs ? Ce sont des trucs...

...Je sais, je sais.

—Moi, j'ignorais. On ne nous fait pas défiler les inventions nouvelles au bagne, vous savez! Ce que je me suis amusé à entendre ça! Je suis resté une heure devant celui de l'*Imperio.*

Après, je me rappelle que je suis reparti me promener. C'est si bon de marcher dans une ville où il y a du bruit des lumières, des tramways, des autos qui manquent de vous écraser. Je suis un peu affolé, je me gare maladroitement. C'est délicieux. J'arrive comme ça devant un grand jardin que clôturent des grilles: le jardin de la République. Je m'avance vers les barreaux et je leur parle : "Bonjour, vieilles connaissances, vous allez toujours bien? Continuez! mais à cette heure, je me f... de vous." Et regardant les arbres qui sont "enfermés" je leur dis: "Pauvres vieux!"

Il était deux heures de la nuit. Je me promenais toujours.

Tout de même, il faut se coucher. Je commence à lorgner les hôtels. Dans mon esprit, je pense que cela me coûtera dans les trois francs, un milreis! Je frappe à l'un qui me paraît être dans ces prix.

—Huit milreis, que l'on me répond.

Je fais le calcul: vingt-six francs ! Je crois que l'hôtelier est fou et je m'en vais.

Je ne suis pas sans argent. M. Pareto a passé par là... Mais vingt-six francs rien que pour dormir? Je vivais une semaine avec ça, jadis, moi!

Je me re-promène, toujours aussi joyeux.

A trois heures du matin, j'arpente l'avenue Men de Sa.

...Alors, vous n'avez pas mangé de toute cette journée?

—Je pensais bien à ça! Mais je me dis: tu dois te coucher. Il ne faut pas qu'on t'arrête comme rôdeur de nuit.

Au numéro 109, je vois "Hôtel Nice"! Ce nom est déjà la France. Je regarde. L'hôtel me plaît. Je sonne:

—Sept milreis!

—Bah! voilà seize ans que tu n'as pas couché dans des draps; tu peux bien t'offrir ça pour le plus beau jour de ta vie.

Et je monte.

Voilà ma chambre. Je tourne le bouton électrique. Il y a une glace au mur, un grand miroir où l'on se voit tout entier! Vous pensez si je me contemple! Il y a longtemps que je n'avais regardé comment j'étais fait. Un lit avec *deux* draps! Et le matin, sans que j'aie rien commandé, une petite femme de chambre qui m'apporte un café avec un croissant. Un croissant ! Oui monsieur!

Eh bien! ça, vous pouvez me croire, c'est ce que l'on appelle retrouver la vie.

XXI

C'EST A CE MOMENT...

C'est à ce moment, où Dieudonné retrouvait la vie, que, moi, je retrouvais Dieudonné.

—Est-ce vrai, vous venez me chercher? Je vais revoir la France?

...Justement, nous passions devant la compagnie des Chargeurs - Réunis. Alors, naïvement, comme si nous allions repartir sur-le-champ:

—Tenez, c'est là. Débarquerons-nous au Havre ou à Marseille?

...Vous avez attendu quinze ans ; peut-être patienterez-vous encore quelques jours! Ecoutez d'abord ce que j'ai à vous dire. Votre grâce est décidée, paraît-il, mais elle n'est pas signée; toutefois, Moro-Giafferi a reçu du gouvernement les assurances les plus nettes à ce sujet. Cela étant donné et l'opinion publique avertie, je crois devoir prendre sur moi d'organiser votre retour. Sommes-nous d'accord?

—Savez-vous ce que je ne voudrais pas? Débarquer en France entre deux gendarmes. Mon fils ne m'a jamais vu à l'état de prisonnier. Il est venu dans ma prison, mais il était petit, il ne comprenait pas. Il me disait: "Pourquoi ne rentres-tu pas avec nous à la maison? C'est-y que tu es malade?"

...Mon ami lui dis-je, on va tenter la chance.

* * *

Au début, notre affaire se présenta bien. Le consulat français m'avait promis de délivrer un passeport à mon client.

Nous étions tranquilles, et même joyeux. Nous allions déjeuner avec appétit. Nous visitions le jardin botanique, gravissions le Corcovado. On nous vit plusieurs fois à Tijuca. Comme si cela ne coûtait rien, on s'offrit une belle petite ballade jusqu'à Peropolis. S'il y avait des gens qui s'en faisaient en Amérique du Sud, ce n'était pas nous. Ne nous doutant pas du changement de temps qui se préparait au-dessus de nos têtes, nous prenions la vie par ses meilleurs côtés. Un homme, après quinze ans de bagne, a besoin de ressusciter; j'aidais à ce miracle.

Une après-midi, vers trois heures, il commença de pleuvoir sur notre bonne humeur. Nous avions gravi l'échelle, je veux dire l'escalier qui conduit au consulat de France. L'heure était venue de retirer le passeport. J'apprêtais mon plus beau sourire en l'honneur du consul, quand l'éminent fonctionnaire, m'ayant fait entrer dans son bureau, me déclara ne plus pouvoir délivrer de passeport à Dieudonné. Dieudonné attendait dans l'antichambre. Je fis remarquer que c'était revenir sur une décision. Le consul me dit que, réflexion faite, il ne pouvait se charger de pareille responsabilité.

Cependant, il ajouta que, pour me faire plaisir, il allait me proposer une

Place des Palmistes, à Cayenne. Dessin de l'explorateur Riou, d'après une photographie.

solution. Je m'assis donc. Il ne donnerait pas de passe-port, mais un sauf-conduit. L'homme signerait une formule où il reconnaîtrait se remettre entre les mains de la justice française. Alors le consul le ferait monter à bord comme passager signalé. De plus, il télégraphierait à la police du port de débarquement pour qu'elle vînt chercher mon forçat à l'arrivée.

Il était indispensable de faire à ce moment deux déclarations. La première, c'était que, n'ayant jamais eu l'idée de ramener Dieudonné clandestinement, la surveillance ne me gênait pas. La deuxième fut pour remarquer qu'en toute saine justice le moyen proposé ne convenait pas à l'homme à qui le gouvernement *désirait* remettre une peine appliquée quinze années auparavant, par erreur.

Cela posé, je priai le consul d'appeler Dieudonné. Dieudonné entra. Je lui dis que notre hôte refusait de lui délivrer un passeport.

"Ah!" fit-il.

Et sa figure se figea.

J'ajoutai qu'il nous proposait une combinaison. Quand Dieudonné eut écouté l'offre:

"J'accepte, dit-il; je n'ai jamais fui la justice française, je suis prêt à tout ce que vous voudrez."

Il était préférable de ne pas traiter à chaud; j'emmenai mon évadé.

Pourquoi les autorités françaises du Brésil avaient-elles changé d'avis? A cause du bruit que cette affaire faisait à Rio. Les préfets de police des divers Etats continuaient d'expédier à Dieudonné des lettres amicales et protectrices, et les journaux, prenant acte du geste du *Petit Parisien* de ramener Dieudonné, écrivaient: "C'est un homme libre que la presse brésilienne remet aux mains de la presse française", et ils invoquaient l'esprit de justice de la France immortelle! Ils parlaient de la Révolution de 89. Ils rappelaient l'affaire Dreyfus. C'était un beau chambard. Une ambassade, un consulat n'osaient plus décider par eux-mêmes. Ils avaient demandé des ordres au Quai d'Orsay ; les ordres n'arrivaient pas.

* * *

—Nous allons nous passer du cosnul, dis-je, et entrer par Hambourg sur un bateau allemand.

—Par Hambourg? jamais de la vie!

—Alors voulez-vous par Gênes?

—Ni par Gênes. Je ne veux pas me cacher. Je veux débarquer en France, et rien que là!

—Mais, mon vieux, avec le papier du consul et le vapeur français, si nous tombons sur un commandant timide il vous boucle pendant toute la traversée.

—Eh! cela n'empêchera pas que je sois innocent!

* * *

Alors, nous nous promenâmes dans Rio de Janeiro... assez longtemps.

Un soir, il m'arrêta place Floriano, parce qu'au quatrième étage, une bande lumineuse déroulait les nouvelles du vaste monde.

—Continuons notre chemin, cela n'est pas passionnant.

Il restait immobile, le nez en l'air.

—Qu'attendez-vous ? L'annonce de votre grâce?

—Pas même, mais il faut voir les dépêches de Paris, il y en a.

Les dépêches de Paris apparurent. Elles ne valaient pas qu'on s'arrêtât. Je le lui dis :

—Pour vous, c'est possible, mais c'est un plaisir pour moi. Rien que de lire le mot Paris et le mot Havas, je me sens transporté au pays ; c'est comme ça pour nous autres.

* * *

Enfin, le Quai d'Orsay répondit. Il donnait l'ordre au consulat de délivrer un passeport à Dieudonné.

Je cherchai mon homme:

—Cette fois, nous partons.

—Cela vaut mieux. Tant pis si l'on m'enferme à bord. Je supporterai encore ça pour rentrer en France.

—Mais non. Nous partons bras dessus bras dessous. Le ministère a répondu. Vous avez le passeport.

Il pleura.

Le lendemain, à neuf heures du matin, on frappa chez moi.

—C'est Eugène!

J'ouvris. Il portait une valise. Un homme qui possède un passeport doit avoir une valise.

—Je l'ai payée trente-cinq milreis.

Il ajouta :

—Une valise, on dirait que c'est la liberté qu'on a dans la main.

J'examinai l'objet.

—C'est une saleté. Elle ne supportera qu'un voyage encore tout juste.

—Une saleté? Une valise d'homme libre? Voilà quinze ans que je rêve à cet objet. Une saleté?

Mais c'est l'après-midi qu'eut lieu une séance solennelle. Nous avons d'abord gravi les marches du consulat, comme deux personnes désormais en règles avec les lois de la société. Puis, après avoir salué la blonde jeune fille qui se tient derrière le guichet, nous avons dit:

—Nous venons faire établir le passeport.

Ayant remis deux photos, la demoiselle en colla une sur la pièce désirée; ensuite, elle écrivit: "Cheveux bruns, nez moyen", etc.

—Quel âge?

—Quarante-trois ans.

—La profession?

—Ebéniste.

—Où vous rendez-vous?

—Eh! comme si vous ne le saviez pas... En France, pardi!

Nous passâmes dans le bureau consulaire. Le consul présenta son portе-plume à Dieudonné. Dieudonné se plaça bien en face du fameux document, releva sa manche droite et, hardi! il griffa sa photo d'un paraphe nerveux.

—Maintenant, filons, lui dis-je.

Dans la rue, il me demanda de lui montrer mon passeport. Il le compara au sien.

—Ils sont tout à fait les mêmes, dit-il ingénument.

—Le vôtre est plus beau. Il a d'abord été établi sans frais. Puis regardez ça: "Délivré par autorisation télégraphique du ministère des Affaires étrangères."

—Alors, c'est la grâce?

—Je le crois.

Le soir, il était minuit quand l'exforçat me quitta pour regagner le quartier de la Lappe. De ma fenêtre de Santa Therezina, je le regardais descendre la rue Candido-Mendès. Il s'arrêta contre un bec de gaz, tira un carnet de sa poche; il se mit à le lire, à le tourner en tous sens, puis il le contempla: c'était son passeport.

FIN

Locutions et Proverbes

Comment bien apprendre sa langue en s'amusant

MONTER SUR SES GRANDS CHEVAUX

Au temps de la chevalerie, on distinguait deux espèces de chevaux: le palefroi et le destrier.

Le palefroi était le cheval de service, le cheval de parade, surtout celui que montaient les dames.

Le destrier était le cheval de main ou de bataille; il était grand et fort, et, par suite, spécialement destiné aux hommes d'armes.

Or, quand les chevaliers quittaient le palefroi pour le destrier, on disait qu'*ils montaient sur leurs grands chevaux*, expression qui, prise au figuré s'est employée et s'emploie encore dans le sens de prendre un parti vigoureux, se mettre en colère, montrer de la sévérité dans ses paroles.

DONNER DU FIL À RETORDRE À QUELQU'UN

Le fil est composé de plusieurs brins.

Or, ces brins se fabriquent à part, puis on en réunit plusieurs pour former le fil à coudre.

Aujourd'hui l'opération se fait par des machines, mais autrefois elle se pratiquait à la main.

C'était au temps où Berthe filait, je veux dire en ce temps où le fil et les vêtements qu'il sert à assembler se fabriquaient dans les familles, sous les yeux de tous; la retorsion du fil était une opération où se rencontrait plus d'une difficulté. Or, les témoins de cette opération ont été naturellement amenés à dire *donner du fil à retordre à quelqu'un* pour signifier la charger d'une besogne qu'il ne ferait pas sans beaucoup de peine.

CORDON BLEU

Comme le roi Henri III avait été élu roi de Pologne le jour de la Pentecôte, et qu'à pareil jour il avait succédé à son frère Charles IX, il voulut manifester par une institution sa reconnaissance envers la troisième personne divine.

Aussi, le 31 décembre 1578, créa-t-il l'*ordre royal du Saint-Esprit*.

Il limita le nombre des chevaliers à cent, sans y comprendre les commandeurs ecclésiastiques et les grands officiers.

Le grand collier de l'ordre était formé de fleurs de lis d'or et de chiffres d'or entrelacés de noeuds; au collier était suspendu une croix à huit pointes, au milieu de laquelle était une colombe; de l'autre côté se voyait l'image de saint Michel terrassant le dragon.

Ordinairement les chevaliers du Saint-Esprit portaient la croix de l'ordre suspendue à un ruban de moire bleue, appelé *cordon bleu*.

On disait dans ce sens: Le roi a donné le *cordon bleu* à M. un tel, a envoyé le *cordon bleu* à tel prince, comme on dit aujourd'hui: Le président, pour récompenser tel officier, lui a donné le *ruban rouge*.

De là l'usage d'appeler *cordon bleu* un chevalier du Saint-Esprit.

Pour désigner un homme considérable dans son corps, dans sa profession, on l'appelait familièrement un *cordon bleu*.

L'Assemblée nationale a aboli les ordres de chevalerie par la Constitution de 1791; mais, comme les mots bravent les révolutions, l'expression de *cordon bleu* a survécu, et, par une plaisanterie qui, d'après Littré, porterait à la fois sur l'éminence du grade le cordon bleu et sur l'ancien tablier bleu des servantes, cette expression en est venue à désigner exclusivement une femme sachant très bien faire la cuisine.

PAYER EN MONNAIE DE SINGE

Cette expression est toute parisienne. Elle est venue de ce que, dans le règlement fait par saint Louis sur les droits de péage qui devaient être acquittés par toute personne passant sur le Petit-Pont, reliant l'île Notre-Dame au quartier Saint-Jacques, les *joculateurs* pouvaient s'exempter de payer en faisant jouer et danser leurs singes devant le péager.

Comme le jeu du singe consiste principalement en gambades, on a dit aussi *payer en gambades* comme synonyme de *payer en monnaie de singe*.

LES VISITES DU JOUR DE L'AN

Oh! je sais bien que les visites du jour de l'An ont maintenant une de ces petites allures rococo qui les classent immédiatement comme des institutions d'avant guerre. Bref, elles n'ont plus cours tout comme de simples pièces de monnaie. Et puis aller dire à tous ces gens qu'on les aime bien alors qu'on ne les déteste même pas, qu'on pense souvent à eux alors qu'on ne souhaite même pas qu'ils meurent, c'est vraiment par trop hypocrite. Et il est entendu une fois pour toutes que nous sommes trop sportives pour conserver la moindre hypocrisie. Il nous faut un motif grave pour mentir autrement que pour le plaisir de mentir. Ce motif, eh bien, oui, cette fois encore c'est une robe, un manteau. Les visites du jour de l'An réclament un ensemble spécial ni trop frivole ni trop sévère, très habillé et très sobre. Bref, la tenue pour visites de jour de l'An. Et voilà de quoi faire oublier les baisers humides, les mains moites que l'on est forcé de serrer et les longues stations sur une chaise inhospitalière dans un salon qui sent la naphtaline, les pommes et la lessive.

Je la vois d'ici la pauvre tête effarée de la cousine Lulu lorsqu'elle apercevra votre manteau en drap tout droit, tout simple certes, mais agrémenté cependant d'une petite cape qui épouse étroitement le contour des épaules, puis s'évase en quelques godets. Le col montant haut en forme de corolle, le bord de la petite cape sont en breitschwantz.

Le chapeau qui l'accompagne est un simple bonnet de feutre noir découvrant le front et qu'orne seulement un petit noeud sur la nuque.

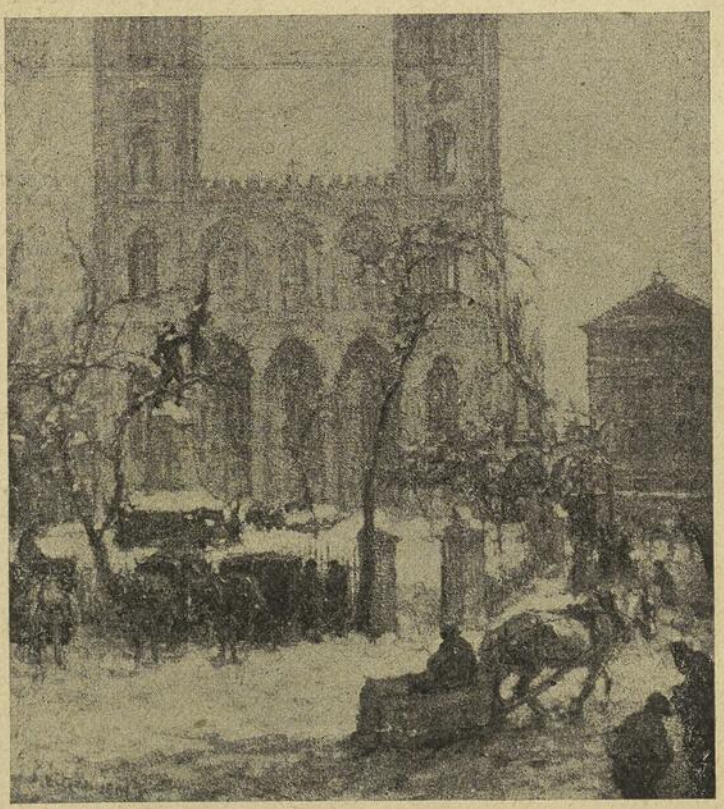
J'imagine déjà la mine épouvantée de la tante Agathe devant cet ensemble de velours vert foncé et satin vert clair.

Le manteau trois-quarts est tout droit. La jupe en velours fait place à hauteur de la taille au satin travaillé d'un plastron de jours. Le col rond noué de côté est indépendant du manteau peut-être pour mieux s'harmoniser encore avec le manchon—qui, tout comme le col, est en pékan. Comme chapeau un feutre "collé" sur le velours bordé de feutre noir. C'est une simple cloche dont le bord tombant est assez long sur la nuque. La calotte s'orne d'une étroite lanière verte et noire. Oh! je le plains, l'oncle Marius!

Il en entendra des choses lorsque vous serez partie; "que vous êtes une coquette, une poseuse, que vous dépensez des fortunes pour votre toilette, que vous ruinerez votre mari, que la fortune de Rockefeller n'y suffirait pas, que vous avez pris des goûts de luxe effréné, que vous vous croyez sortie de la cuisse de Jupiter, bref que vous êtes une ci... et une ça!"

... Mais ça vous est tellement égal, hein?

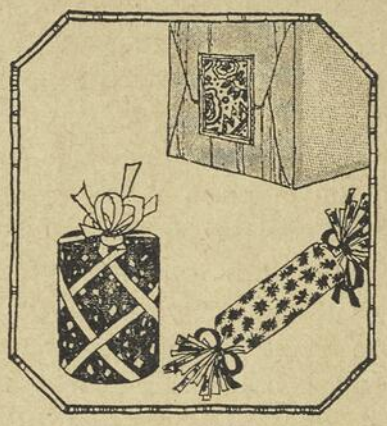
Et dût la tante Agathe en mourir sur l'heure, vous n'hésiteriez pas à revenir lui faire une seconde visite de fin d'année pour lui montrer cet ensemble composé d'un manteau en velours bleu matelassé, dont les poignets et les revers sont en velours imprimé bleu à pois rouges. Le bord de la parementure et le haut du poignet sont en petit gris. La robe, dont le bas est en velours uni, s'évase en godets. Le haut, en velours imprime, est incrusté de bandes symétriques en velours uni. Le chapeau est un béret en feutre et velours bleu légèrement drapé à droite et terminé par un noeud torsadé.



Notre-Dame et la Place d'Armes de Montréal, à l'époque des fêtes. (Tableau exécuté vers 1900 par un artiste canadien.)

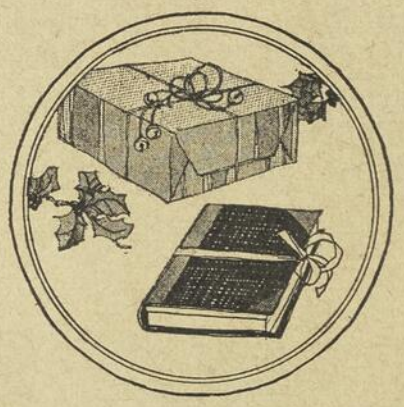
Les cadeaux joliment présentés

Dans cette gentille poupée de soie, dont la tête s'enlève, vous dissimulez un harmonica ou tout autre cadeau.



Ces jolis empaquetages sont en papier noir et argent et noués de faveurs vertes; aussi d'un papier bleu foncé avec sceau de couleur.

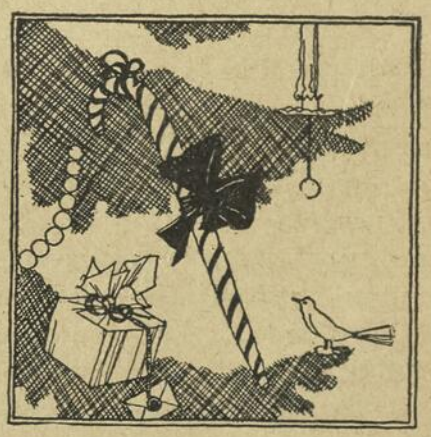
Un bouquet colonial qui dissimule un vanity case et une boîte rouge garnie de passe-partout doré qui constitue un récipient des plus agréables pour confiseries et bonbons préparés à la maison.



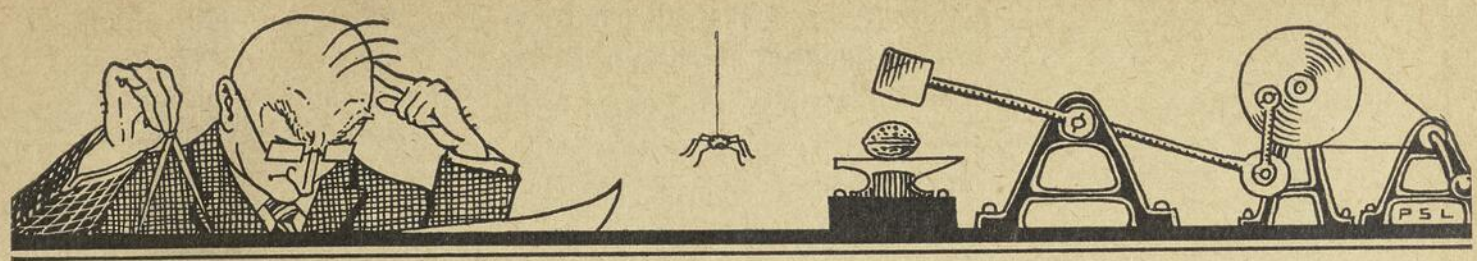
Un paquet sous papier argenté et ficelé de cordons terminés par des clochettes, et une boîte ayant la forme d'un livre.

Ce galon décoré de houx sert à envelopper une boîte cubique recouverte de papier blanc. On en fait au-dessus une boucle à plusieurs noeuds. Le livre à côté est présenté sous un papier en batik.

Des objets plats, comme mouchoir, écharpe, calendrier, etc., peuvent être repliés et mis sous enveloppes faites d'un papier brillant à motifs italiens.



Cette grosse canne de menthe renferme un crayon ou une plume-réservoir et dans l'enveloppe cachetée au bout de la faveur or et rouge qui enveloppe la boîte, vous insérez vos souhaits de Noël.



Curiosités et Inventions

L'océan franchi en un jour par un navire super-rapide

Cette torpille géante, illustrée ici même, est l'oeuvre d'un inventeur allemand du nom de Max Kloen. Il se dit certain de lui faire franchir l'océan en 24 heures, à une allure de 110 milles à l'heure. C'est-à-dire que ce navire nouveau genre filerait sur les vagues à l'allure d'un hydroplane.

L'inventeur, Max Kloen, auteur de plusieurs modèles d'avions et l'un des principaux ingénieurs des usines du comte Zeppelin, prétend que, d'après les expériences faites avec une modèle réduit, le navire qu'il lancera aura 750 pieds de longueur et pourra accommoder plusieurs centaines de passagers. Sa vitesse maximum sera de 180 milles à l'heure et sa vitesse moyenne de 110.

Un navire capable de donner une vitesse aussi extraordinaire pourrait facilement traverser l'Atlantique dans 24 heures ou moins, et les passagers s'y trouveraient en aussi grande sûreté que sur un transatlantique ordinaire.

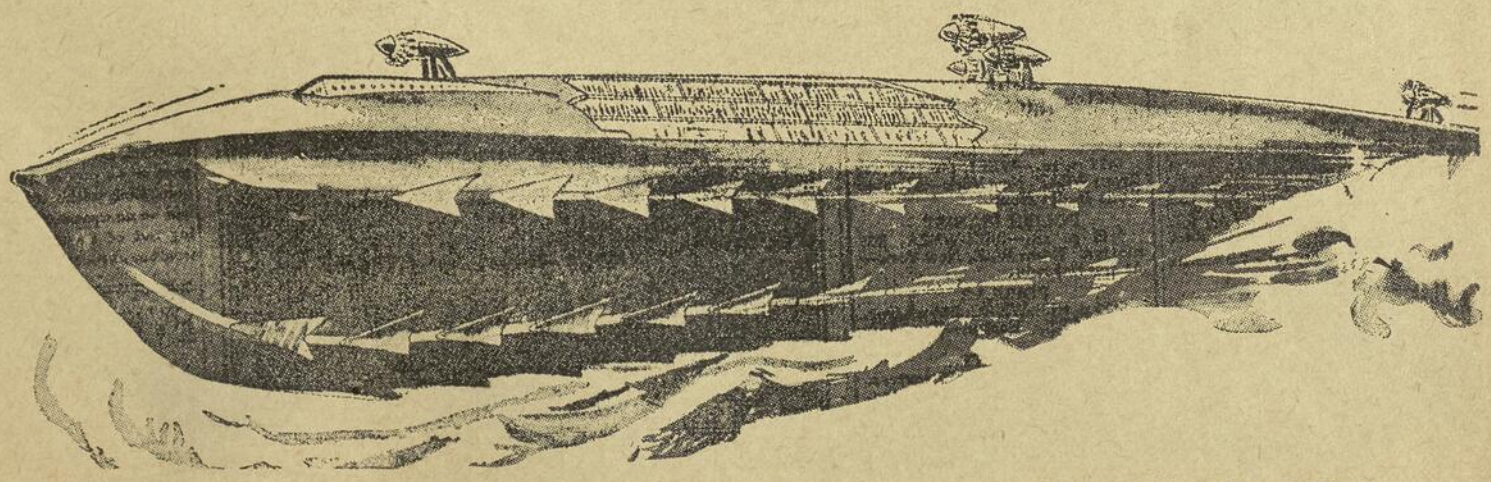
—— o ——

1	14	15	4
8	11	10	5
12	7	6	9
13	2	3	16

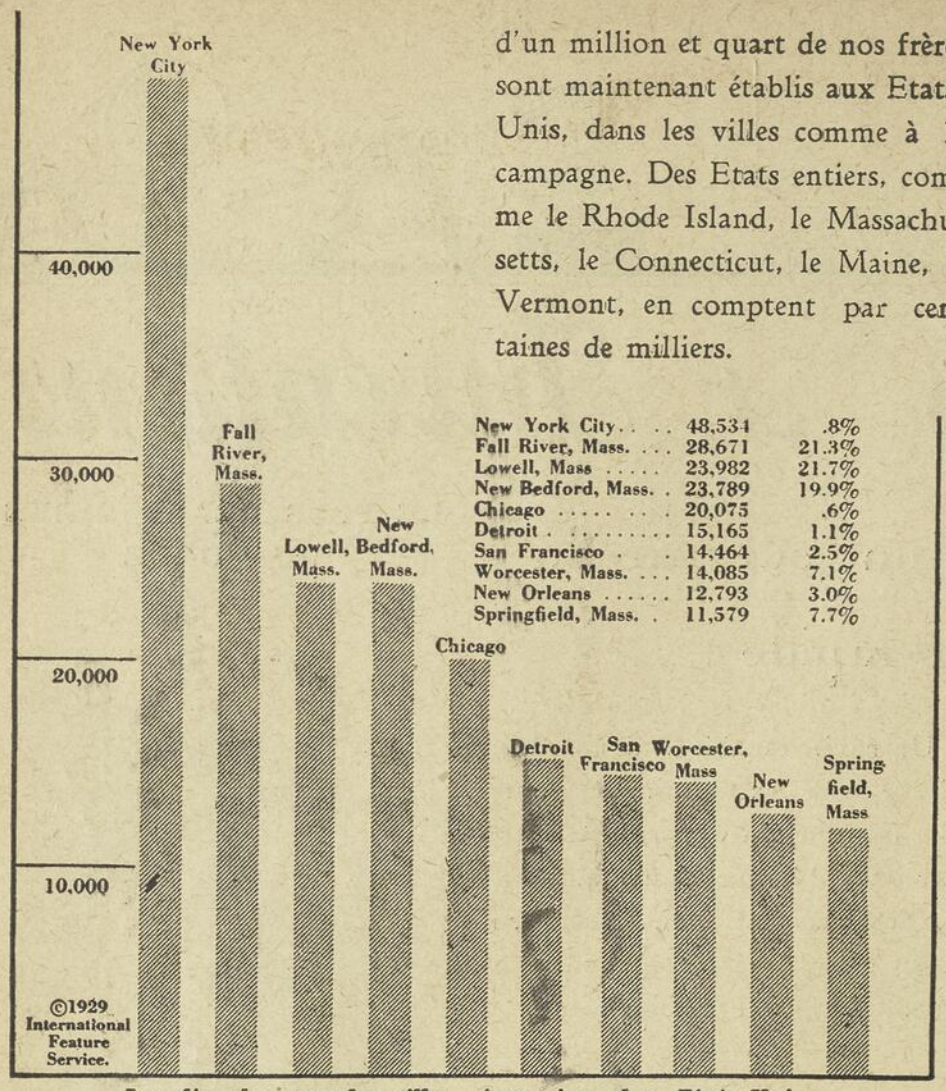
Additionnez dans toutes les directions: vous obtenez toujours le même total.

LE PLUS GRAND CHIEN DU MONDE

C'est Ilak, un chien loup de l'Alaska. Debout sur ses deux pattes de derrière, il mesure six pieds, deux pouces et demi. Qu'on juge de sa taille en le comparant à la jeune fille de vingt ans qui est son inséparable compagnon. Son nom d'Ilak signifie en langage esquimau: "Je vous aime". Ce nom lui convient à merveille car, en dépit de sa taille, de sa force et de son apparente férocité, c'est le chien le plus doux et le plus caressant du monde.



Un navire, de la forme d'une torpille, capable de traverser l'Atlantique en un jour, à 110 milles à l'heure.



New York City	48,534	.8%
Fall River, Mass.	28,671	21.3%
Lowell, Mass	23,982	21.7%
New Bedford, Mass.	23,789	19.9%
Chicago	20,075	.6%
Detroit	15,165	1.1%
San Francisco	14,464	2.5%
Worcester, Mass.	14,085	7.1%
New Orleans	12,793	3.0%
Springfield, Mass.	11,579	7.7%

Les dix plus grandes villes françaises des Etats-Unis.

28,671 FRANCO-CANADIENS A FALL RIVER, MASS.

D'après le dernier Almanach Franco-Américain, on compte 3 villes aux Etats-Unis dont le quart de la population est d'origine française. Ce tableau ne nous fournit pas, malheureusement, le chiffre de toute la population franco-américaine. On sait toutefois que plus d'un million et quart de nos frères sont maintenant établis aux Etats-Unis, dans les villes comme à la campagne. Des Etats entiers, comme le Rhode Island, le Massachusetts, le Connecticut, le Maine, le Vermont, en comptent par centaines de milliers.

LES PAYS LES PLUS RICHES DU MONDE

Savez-vous quelles sont les réserves d'or du monde?

D'après une récente statistique, il est établi que les Etats-Unis ont en caisse 3,752,856,000 dollars d'or.

La France, 1,250 millions.

La Grande-Bretagne, 750 millions.

L'Allemagne, 650 millions.

L'Argentine, 610 millions.

Le Japon, 540 millions.

L'Espagne, 495 millions.

L'Italie, 265 millions.

Ces chiffres nous sont donnés par le *Federal Reserve Bulletin*, organe de la Banque fédérale de Washington.

—— o ——

La Population de la Terre est de Deux Millards d'Habitants

Jusqu'en 1900, c'est-à-dire jusqu'à la fin du XIXe siècle, on estimait que le chiffre global des habitants de la Terre était de 1,500 millions, soit un milliard et demi. Mais l'Institut international de statistique vient de publier des chiffres qui rectifient nos anciennes données. Les habitants de la Terre auraient été au nombre de 1,600 millions en 1910 et, actuellement, en 1930, leur nombre atteindrait deux milliards d'individus.

Ces deux milliards seraient ainsi répartis: 900 millions pour l'Asie (près de la moitié de la population totale) ; 500 millions pour l'Europe; 200 millions pour l'Amérique; 150 millions pour l'Afrique et, enfin, 7 millions seulement pour l'Océanie.

En Europe, c'est la Russie qui arrive en tête avec 115 millions ; ensuite vient l'Allemagne avec 62 millions, la Grande-Bretagne avec 43 millions, l'Italie avec 41 millions, la France avec 39 millions et demi.

Comment on tend les câbles télégraphiques à travers l'Atlantique.

Nos Belles Familles Canadiennes

Sous ce titre nous illustrons une lignée d'une famille, écrite spécialement pour nos lecteurs d'après des recherches faites dans les Régistres de notre district par M. Emile Falardeau, généalogiste et membre de la Société Historique de Montréal. M. Falardeau continuera par la suite à composer pour nous des articles sur des noms différents sans revenir au même. Nous espérons ainsi satisfaire à une curiosité très naturelle chez chacun de nous tous de connaître un peu plus de nos ancêtres, et si nos efforts sont couronnés de succès peut-être aurons-nous deux lignées différentes à chaque mois au lieu d'une. Veuillez adresser toute communication à La Chronique des Vieilles Familles, *La Revue Populaire,* 975, rue de Bullion, Montréal.

FAMILLE MAGNAN (a)

1ère Génération

Pierre-Paul, se marie le 20 juin 1922, Eglise Notre-Dame-du-Chemin, Québec, à Demoiselle Florence Barry, fille de Henri-Désiré Barry et de Marie-Luce Pouliot.

2ème Génération

Charles-Joseph (b), né à Sainte-Ursule, Comté de Maskinongé, (district des Trois-Rivières), se marie le 30 juillet 1889, Eglise St-Jean-Baptiste, Québec, à Marie-Amanda-Elodie Cloutier (c), fille de Jean-Baptiste Cloutier et de Amanda Lambert.

3ème Génération

Jean-Baptiste, (demeurant dans la paroisse de Sainte-Ursule) se marie le 27 janvier 1857 à la Rivière-du-Loup (Louiseville) à Adéline Béland (d), fille de Joseph Béland et de Marguerite Lupien. Sépulturé à Maskinongé le 4 février 1895 âgé de 31 ans.

4ème Génération

Jean-Baptiste, se marie le 18 janvier 1813 à Saint-Cuthbert, Comté de Berthier, à Rosalie Lamoureux, fille de André Lamoureux et de Marguerite Arsenault, (de la Paroisse de Saint-Ours.)

5ème Génération

François, se marie le 20 février 1775 à Charlesbourg (e), à Marie-Elizabeth Bédard (f), fille de Joseph Bédard et de Elizabeth Bertaume (Berthiaume).

6ème Génération

Jean-François Meignen, se marie le 16 janvier 1741 à Charlesbourg, à Louise-Agnès LeRoux, fille de Ignace LeRoux et de Anne Bourré.

7ème Génération

Germain Maignen, se marie le 9 janvier 1702 à Charlesbourg à Marie Déry, fille de Maurice Déry (d'Héry) et de Madeleine Philippeaux.

8ème Génération

Jacques Mignier, habitant du Bourg-Royal, (au-dessus de Québec) après avoir passé un contrat de mariage en date du 21 septembre 1669 (greffe de Pierre Duquet, Notaire-Royal en la Nouvelle-France, et résidant à Québec) (g), se marie trois semaines plus tard le 14 octobre 1669 à Québec, à Ambroise Doigt, Française arrivée au Canada, durant le cours de l'été, fille de Nicolas Doigt et de Périnne Allain, de la Paroisse de Saint-Sulpice de Paris.

9ème Génération

(En France)

Gilles Mignier, marié vers 1635 à Jeanne Touchetelle, et demeurant dans la paroisse de Saint-Pierre de Collonges-les-Royaux, Evêché de Maillezais (actuellement St-Pierre-le-Vieux dans le Département de la Vendée.)

(a) Est un nom qui a été donné vers le 15ème siècle pour désigner ceux qui faisaient les fonctions de réparer les ustensiles de cuisines. Les chaudronniers ambulants allaient de village en village. Il a été écrit de différentes manières, Magnein, Magnian, Maignen, Maignien, Magnin, etc., etc. Quant à celui de Mignier, nom dont parlait le premier ancêtre il serait tiré du vieux nom germanique (Moginher) qui a son origine vers le VIIIe siècle et signifiait Guerrier. Dans le nord de la France un mignier est un meunier.

(b) Docteur-ès-Lettres des Universités Laval et d'Ottawa, Inspecteur Général des Ecoles Catholiques de la Province de Québec, Membre de la Société Royale du Canada, il a été créé Chevalier Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand, par Sa Sainteté Benoit XV en 1918. Il est l'auteur de plus de vingt-cinq ouvrages, concernant l'enseignement et autres sujets.

(c) Est descendante directe de Zacharie Cloutier, marié le 18 juillet 1616 Eglise Notre-Dame de Mortagne en France à Saincte DuPont, qui est venu s'établir au Canada avec sa femme et ses cinq enfants vers 1634, à la suite d'un acte de Concession faite par Robert Giffard, Seigneur de Beauport à Mortagne en date du 14 mars 1634.

Ce fief est connu sous le nom de la Cloutièrerie et situé dans la Seigneurie de Beauport (au-dessous de Québec.)

(d) Cette famille est reconnue pour avoir été une des premières établies à Louiseville. Elle a fourni un nombre considérable de Religieux et de Religieuses, et des Prêtres à l'Eglise.

(e) Cette Paroisse a été favorisée de trois ouvrages distincts : l'Histoire de Charlesbourg, par l'abbé Charles Trudelle; l'Historiographie, par M. Joseph Trudelle et enfin le Dictionnaire Généalogique, par l'abbé D. Gosselin.

Aurons-nous le bonheur d'avoir la même faveur pour nos paroisses du district de Montréal?

(f) Descendante de Isaac Bédard né en 1616 sur la paroisse de Saint-Sulpice de Paris et marié en 1645 à Marie Girard. Il est le premier ancêtre de toutes les familles actuelles qui portent ce nom, ainsi que le premier habitant de l'Auvergne, paroisse de Charlesbourg.

(g) Contrat de mariage passé en la présence de Dame Barbe-de-Boullongne, veuve de Louis d'Ailleboust, en son vivant Chevalier de Coullonge et Argentenay, ci-devant lieutenant-gouverneur et lieutenant-général pour le Roi et Dame Anne Gasgnier veuve de Jean Bourdon, en son vivant Procureur-Général du Roi.

EMILE FALARDEAU,
de la Société Historique de Montréal.

N. B.—Dans le prochain numéro, la "Famille Benoit".

LE FILM

Magazine de Vues Animées — rédigé en français, est le meilleur marché de tous les Magazines du genre.

Imprimé sur bon papier, il donne au lecteur des articles variés sur les artistes ou les choses intéressantes qui se passent dans les studios. Documenté à bonne source, ses renseignements sont précis et originaux.

De nombreuses gravures illustrent cet intéressant Magazine.

Dans chaque numéro on trouve de superbes gravures en pleine page des grands favoris du public.

L'abondance de la matière à lire et le nombre des reproductions photographiques rendent absolument minime le prix d'abonnement qui n'est que de 50 cents pour six mois ou un dollar par an.

N'hésitez donc plus; souscrivez un abonnement dès aujourd'hui en remplissant la formule ci-contre et en l'envoyant à :

Poirier, Bessette & Cie
975, rue de Bullion
Montréal, Can.

Vous recevrez ainsi, chaque mois et sans trouble pour vous, un Magazine qui vous procurera de bons instants de lecture intéressante.

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM, 50 cents pour six mois ou $1.00 pour un an.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province ou Etat* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, RUE DE BULLION, MONTREAL. P. Q., Canada

Le Sport

JOE CATTARINICH

ON aurait pu intituler cet article: M. Joe Cattarinich ou l'encouragement aux sports. Peu de Canadiens, en effet, ont plus contribué à l'avancement des sports que MM. Joe Cattarinich, Léo Dandurand et Louis Létourneau, ses associés, tous trois propriétaires du Club de Hockey Canadiens.

C'est comme simple joueur de crosse sur l'équipe du *National*, en 1900, que Joe Cattarinich commença sa carrière de sportif. Il appartint aussi, dans ses débuts, aux *Montagnards*, équipe de hockey de la ligue intermédiaire. De 1910 à 1915, il fut gérant du *National*, à une époque où la crosse pouvait être considérée comme le sport national des Canadiens-français. Mais les meilleurs joueurs ayant abandonné ce jeu dont le public commençait à se désintéresser, il renonça momentanément au sport pour fonder, avec Léo Dandurand. une maison de tabac, gros et détail.

Le jeu de crosse disparaissant, Cattarinich eut vite fait de se rattraper sur le hockey. Déjà, en 1911, il avait été le premier à mettre sur la glace une équipe entièrement composée de joueurs canadiens-français. C'est lui, en effet, qui recruta la première équipe des *Canadiens* qu'il fit entrer dans la ligue professionnelle, avec Cobalt, Renfrew et Haileybury. Les parties se jouaient alors dans l'ancien Jubilé.

L'équipe canadienne-française d'alors comprenait, entre autres joueurs restés célèbres, Laviolette,

M. Joe Cattarinich

Bernier, Décarie et Payan, de St-Hyacinthe.

Après la crosse et le hockey, ce fut le tour des courses. Ces trois mousquetaires du sport, Cattarinich, Létourneau et Dandurand, achètent, en 1919, la piste du Parc Delorimier. Le "Montreal Driving Club" est fondé et, comme pour le hockey, toutes leurs transactions sportives se feront en commun. Après le Parc Delorimier, c'est le champ de course Kempton, à Laprairie, qu'ils acquièrent. Puis, en 1923, le Dorval Jockey Club.

Cela eût pu leur suffire amplement, mais pourquoi s'arrêter en si bonne voie? Encouragés par leurs premiers succès, ils payent d'audace et disputent à des fortunes américaines diverses pistes de course des Etats-Unis. Toujours la fortune sourit aux audacieux et, aujourd'hui, ces trois sportifs canadiens sont propriétaires de cinq terrains de course américains :

Maple Heights, à Cleveland;

Bain Bridge, à Cleveland également;

Fairmount Park, à Saint-Louis;

Jefferson Park, à la Nouvelle-Orléans;

Tempadoun, à Tempa, Floride.

Ces cinq terrains sont formés en corporation dont ils détiennent le contrôle. Fairmount Park, à Saint-Louis, Missouri, est plus important que notre Blue Bonnets, tandis que les quatre autres pistes entrent dans la même classe que leurs pistes canadiennes. En tout cas, elles comptent parmi les meilleures aux Etats-Unis. Rares sont les entreprises canadiennes, à capital canadien, qui réussissent aux Etats-Unis. Le contraire est plus fréquent. M. Joe Cattarinich et ses associés furent en butte à toutes sortes d'ennuis au début, mais maintenant qu'ils ont réussi et en ont ainsi imposé à leurs rivaux américains, on sait les respecter.

M. Cattarinich fit mieux encore. De concert avec MM. Létourneau, Dandurand et le sénateur Donat Raymond, il acheta les anciennes écuries de J. K. L. Ross, à Verchères, près Montréal, dans le but d'y faire de l'élevage strictement canadien. Ils ont actuellement une quarantaine de juments pur-sang sur leur ferme d'élevage. Grâce à eux, la ville de Montréal aura ses chevaux et les couleurs de ses écuries représentés sur toutes les pistes d'Amérique. Ils achètent en ce moment des juments en Angleterre et aux Etats-Unis. Mais les poulains de ces juments de race seront des sujets canadiens. Ces poulains canadiens commenceront à courir en 1931. Au lieu d'acheter tous leurs chevaux à l'étranger, les amateurs pourront à l'avenir en trouver d'aussi bons ici même.

Dans le but encore d'encourager l'élevage canadien, le " Dorval Jockey Club " vient de fonder une bourse qui sera accordée, à partir de 1931, aux chevaux de deux ans nés dans la province de Québec.

• • •

Pour en revenir au hockey, M. Joe Cattarinich ne nous cache pas que lui et ses associés ont beaucoup de difficulté à trouver des joueurs canadiens-français de premier ordre en nombre suffisant. Pourtant tous nos élèves pratiquent le hockey dans les collèges; mais ils l'abandonnent aussitôt dans le monde. L'encouragement aux sports, pense M. Cattarinich, pourrait être plus poussé dans nos diverses maisons d'enseignement, dans l'intérêt des élèves, comme dans celui des institutions, le sport étant pour les collèges une source de revenus. Le sport est, si l'on peut dire, le meilleur professeur d'énergie et de confiance en soi. Il entraîne le jeune homme à vaincre sa timidité, il lui donne du jugement et de l'audace. Et M. Cattarinich d'ajouter que notre race a besoin d'une forte et saine jeunesse, bien entraînée aux sports et formée par les sports.

Selon lui, l'équipe des *Canadiens* de cette année est une équipe de championnat. Tous ses joueurs sont engagés sous contrat, à salaire fixe pour la saison. Tous ont intérêt à jouer de leur mieux et à entrer dans le tournoi du championnat, les recettes des parties *de détail* allant aux joueurs mêmes, dans la proportion de 60 et de 40,—60 aux vainqueurs et 40 aux vaincus. Les joueurs sont la propriété du club pour lequel ils jouent. Aucune offre ne peut être faite aux joueurs mêmes par un club étranger.

• • •

M. Joe Cattarinich est né à Québec, en 1881, d'un père autrichien, né à Trieste, capitaine de navire de commerce, et d'une mère canadienne-française, née Georgiana Vallée. Il vint pour la première fois à Montréal en 1900. Louis Létourneau est aussi né à Québec. Léo Dandurand est originaire de l'Illinois.

Si M. Cattarinich fait courir des joueurs sur la glace, et des chevaux sur des pistes, lui, depuis quelques années, se contente de marcher: il joue au golf. Tous les meilleurs sportifs, d'ailleurs, finissent par le golf...

—— o ——

LA FORTUNE DU VATICAN EST DE $110,000,000

La richesse du Vatican a été évaluée à $110,000,000 par Philippo Turati, ancien député italien et chef des anti-fascites de Paris. Commentant les informations publiées par le "Financial Times" au sujet des richesses du Vatican, Turadi a dit: "Le Saint-Père a reçu en espèces et en obligations une somme équivalent à $80,000,000, après la signature du traité de Latran; ajoutée à la fortune première du Vatican évaluée à $30,000,000, on a un total de $110,000,000. Le Souverain Pontife a réorganisé entièrement son administration financière; il a désigné comme trésorier officiel Bernardo Nogara, ministre des finances et banquier du Vatican.

Le Vatican a acheté récemment pour 95,000,000 de lires d'actions et obligations à la Bourse de Rome: obligations américaines et anglaises, valeurs de l'emprunt polonais, actions industrielles italiennes.

Les Légendes du Saint-Laurent

LES LUTINS

Il existe sous ce nom des "citoyens" d'une espèce toute particulière et qui font " diablement " parler d'eux, c'est le cas de le dire, encore qu'il soit assez difficile de les décrire. Les bonnes gens disent même que cette difficulté provient du fait qu'ils ne sont tout à fait ni des anges, ni des démons, mais un composé des deux. Essayons tout de même d'en donner une idée. Qu'on se figure un nain haut à peine de dix-huit pouces, avec un oeil unique au milieu du front, où il brille comme une escarboucle, un nez guère plus gros qu'une noisette, bras et jambes de grenouille. Le jour, ils dorment cachés, généralement autour de quelque écurie, ou dans ses recoins les plus secrets; la nuit... mais nous n'en finirions pas de dire à quels ébats malicieux les lutins se livrent la nuit, ainsi que tout amateur de chevaux "des rangs" vous le dira. Contentons-nous donc de l'histoire authentique de Zèbe Roberge, de la Rivière-au-Chêne, district des Trois-Rivières.

Zède Roberge était bûcheron dans un chantier de la région, et nous vous dirons qu'ensuite de sa blonde, dont le nom nous échappe, il aimait tendrement la jument Belzémire, que le contre-maître avait confiée à ses soins vigilants, avec une vingtaine d'autres quadrupèles du même genre. Belzémire avait l'oeil vif et le poil luisant et Zèbe ne cessait de la brosser, frotter et bichonner sur toutes les faces, aidé de son acolyte Baptiste Lanouette, dit *Pain d'épices* pour les intimes, dont le chantier était plein. Or, Zèbe et Baptiste furent vifs à s'apercevoir que leur affection pour la blonde Belzémire était partagée par quelque mystérieux amateur, car chaque matin ils la trouvaient pimpante, servie tout fraîchement de foin et d'eau, et, remarquez-bien, la crinière et la queue tressées, disait Baptiste, "comme rare de créature." Visiblement, indiscutablement, les lutins avaient passé par là. "Vrai, disait Zèbe, il ne lui manque "à matin" qu'une épinglette et des pendants d'oreille!" Mais comment attraper les auteurs de ces soins suspects? Car la bête était toute ner-

---

Les Légendes du Saint-Laurent, publication de luxe du PACIFIQUE CANADIEN, illustrée par Simpson.

veuse et fatiguée à l'excès; il y avait du louche. Un dimanche soir Zèbe se cache dans l'écurie, décidé d'en finir à tout risque. Vous n'ignorez pas, non plus, que si le lutin qu'on attrape est une lutine, on peut l'échanger pour un baril de pièces d'or. Zèbe était donc tapi dans un coin, tout yeux, tout oreilles. Tout à coup il entendit un bruit vague. une planche se souleva près de lui, un haut chapeau pointu apparut, sous lequel une sorte de diamant brillant... Pas de doute possible, c'était le lutin, avec son oeil de cyclope. Une odeur de roussi se répandait en même temps... Zèbe se ramassa, mais son pied accrocha quelque chose, et crac, la planche retomba, refermant le mystère. C'était à reprendre un autre jour et Zèbe alla se coucher, assez ému de l'aventure.

Mais Belzémire continua d'être victime des lutins. Elle avait à tout instant la tête frisée comme une maîtresse d'école, et le Jour de l'An même, les lutins la firent disparaître toute la journée. *Pain d'épices* Lanouette, qui avait passé la journée dehors à chasser, déclara sa grand'foi qu'il l'avait aperçue au-dessus des arbres, toute chargée de lutins, filant à travers les nuages. Zèbe était à moitié découragé, mais n'osait jurer contre les lutins, qui savent se venger.

Au printemps, lorsque le chantier fut "cassé," les chevaux furent renvoyés aux Trois-Rivières sans que le mystère de Belzémire eut été éclairci. Enfin. on se sépara et il n'en fut plus question dans les récits de Zèbe à sa femme et aux voisins. Mais dans le cours de l'été, s'étant rendu jusqu'à Québec et se promenant sur les quais, Zèbe eut la surprise d'apercevoir soudain son ami *Pain d'épices* la pipe au bec et coiffé d'un chapeau pointu, qui déambulait en reluquant en tous sens. Cette pipe enflammée, ce chapeau pointu, cette odeur de roussi... Zèbe eut un éclair de génie, et comme il était prompt et vif, il aborda Lanouette tout court : "Mon sans honneur! dit-il sévèrement, c'est toi qui faisais le lutin! Mais *Pain d'épices* se mit à rire et dit: "T'es fou! Ce chapeau-là, je l'ai justement volé à un lutin, un soir que j'ai guetté dans l'écurie pour tâcher de t'aider à délivrer Belzémire; seulement, c'était un lutin mâle et le chapeau était trop grand. Mais patience, on se reprendra, et quelque bon jour, toi et moi Zèbe, on attrapera une lutine et on sera riche pour la fin de nos jours!"

—o—

VA-T-ON POUVOIR EVITER LA MYOPIE ?

Un rapport d'un intérêt scientifique considérable vient d'être présenté à l'Association Ophtalmologique de Berlin. Il a trait à la myopie.

Contrairement à ce qui a été cru jusqu'à présent, la myopie n'est pas une maladie essentiellement héréditaire; tout au plus peut-on admettre maintenant que les préformations dues à l'hérédité rendent seulement les organes visuels propres à subir la déformation caractéristique de la myopie.

Durant la deuxième moitié du siècle dernier, on avait déjà été amené à considérer le travail exécuté près des yeux comme jouant un grand rôle dans tous les cas où les hommes deviennent myopes. Les dernières recherches du professeur Lewinsohn, de Berlin, viennent de démontrer que ce genre de travail est la véritable cause de cette affection toutes les fois que le sujet courbe la tête d'une façon constante. Les yeux de l'homme incliné ne tardent pas à subir une déformation qui est la conséquence même de son attitude, particulièrement pendant la période de croissance.

Cette déformation consiste essentiellement en ceci: le globe de l'oeil subit une dilatation graduelle telle que l'organe visuel de l'adolescent finit par conserver à l'état permanent la nouvelle convexité acquise. Une preuve de l'exactitude de cette théorie est fournie par les constatations des ophtalmologistes dans certains milieux professionnels: les horlogers, les bijoutiers, les brodeuses qui ont appris leur métier relativement tard et qui travaillent sans incliner la tête, ne sont pas myopes.

Mais la confirmation la plus intéressante de cette théorie a été apportée ces derniers temps par les expériences de plusieurs savants faites sur des singes, à Java, et qui sont longuement exposées dans le rapport auquel sont empruntées ces explications. En obligeant ces animaux à se tenir de telle façon que la direction de l'axe oculaire les oblige à contracter une "myopie expérimentale", on a constaté au bout de peu de temps—quelques mois—exactement toutes les modifications anatomiques de l'adolescent devenu myope. Sur sept singes ainsi étudiés à Java, cinq avaient contracté, au bout d'un an, une myopie variant de 2,25 à 4 dioptries.

Les conséquences de ces études sont extrêmement importantes pour l'hygiène visuelle, on le conçoit aisément. Débarrassés du préjugé de la myopie héréditaire, les puériculteurs et les pédagogues pourront désormais, en toute confiance, améliorer leurs méthodes en tenant compte des nouvelles indications. On devra vulgariser cette nouvelle notion de l'oeil originairement normal, de sorte que les positions défectueuses de la tête et du tronc chez l'adolescent soient constamment évitées, particulièrement dans les écoles: l'écartement des bancs par rapport aux tables, l'inclinaison des pupitres calculée pour éviter une obliquité dangereuse, l'orientation même de l'écriture — le plus droit possible — telles seront désormais les précautions indispensables qui s'imposeront aux éducateurs durant les cinq ou six premières années de l'enseignement. Et l'on peut maintenant prévoir à coup sûr que l'emploi de ces mesures joint aux exercices physiques propres à fortifier l'organisme, suffiront à débarrasser l'humanité d'une des maladies des yeux les plus redoutés.

Comment on vole et tue le Bourgeois

Comment le Bourgeois doit se protéger

L'attaque nocturne est, de tous les genres de vols à main armée mis en pratique, celui auquel nous sommes le plus exposés.

Tout le monde a entendu parler de cette agression, mais peu nombreuses sont les personnes, même parmi celles qui en ont été les victimes, qui connaissent les circonstances exactes dans lesquelles elle se produit.

Depuis que la quantité et la puissance des systèmes d'éclairage des rues des capitales ont été augmentées, cette variété du vol à main armée se manifeste plus particulièrement dans la petite banlieue où certaines voies sont bordées, parfois sur un assez long parcours, par des rues d'usines, des terrains vagues, des chantiers de constructions, partout, en un mot, où les habitations sont rares et très espacées entre elles.

Ceux qui sont victimes de ce guet-apens appartiennent, en général, à la catégorie des travailleurs de nuit, soit qu'ils se trouvent appelés par leur profession à regagner tardivement le coin de banlieue où ils habitent, soit qu'ils se voient dans l'obligation de se lever de très bonne heure pour rejoindre le point où ils travaillent.

On peut donc fixer, approximativement, entre une heure et cinq heures du matin, la partie de la nuit où ces attentats s'exercent de préférence.

Voici comment procèdent les spécialistes de l'attaque nocturne.

Ils se portent au nombre de deux, et chacun sur un point différent, aux abords immédiats des barrières, dans la partie extra-muros.

Là, ils attendent le passage de celui dont l'aspect leur paraîtra conforme à leur désir, c'est-à-dire peu susceptible de résistance et les poches suffisamment garnies pour tenter l'expérience.

Dès qu'un passant, remplissant ces conditions, franchira l'octroi, ils le laisseront s'engager dans l'obscurité. Puis, à mesure qu'il s'éloignera de la barrière, hors de toute protection, l'un des malfaiteurs, suivant le même trottoir, prendra de l'avance sur lui, tandis que l'autre, sur le trottoir opposé, réglera son allure de façon à rester toujours en arrière de l'homme qu'il a visé.

Le moment venu d'entrer en action, le même individu traversera alors la chaussée en biais, afin de suivre le malfaiteur de plus près et sur le même trottoir que lui.

C'est alors que le passant commencera à s'inquiéter de ce suiveur obstiné; mais. d'autre part, comme il sera rassuré par la présence du passant qui se trouve devant lui, instinctivement il pressera le pas pour se porter à sa hauteur.

Un léger sifflement donne alors le signal de l'attaque.

C'est le geste qu'attendent nos compères pour agir.

Le complice, placé en avant, saute brusquement sur le passant et le ceinture pour l'immobiliser tandis que l'autre le rejoint d'un bond et frappe l'infortuné d'un coup de casse-tête appliqué sur le crâne.

Ce casse-tête est un "boudin" de sable ou, le plus souvent, un morceau de tuyau de plomb du calibre utilisé pour les conduites de gaz dans les appartements.

Le coup ainsi porté est si rude et si rapide que la victime tombe évanouie avant même d'avoir pu pousser le moindre cri d'appel.

La dévaliser est ensuite un jeu pour ces individus dont le butin est d'autant meilleur qu'ils choisissent, de préférence, les fins de mois ou de quinzaine pour commettre leur exploit.

On croit généralement, dans le public, que ce sont exclusivement les gens pris de boisson qui font l'objet de ce genre d'attaque.

C'est là une erreur car, pour ceux-là, il n'est nullement besoin d'avoir recours à un tel procédé pour s'emparer de l'argent qu'ils possèdent.

Si le hasard vous mettait une nuit en une aussi fâcheuse situation et si, de plus, vous n'étiez pas armé, seul, votre sang-froid pourrait vous sauver.

En effet, ces individus, opérant selon une méthode immuable, laquelle est basée surtout sur des observations générales, le moindre contre-temps, survenant au dernier moment, les déroute et fait avorter le plus souvent leur tentative.

Cela tient à ce que les deux complices ne peuvent plus se concerter, dès l'instant où ils entrent en scène et que, faute de coordination dans leur manoeuvre ainsi troublée, ils considèrent plus prudent de renoncer à leur etnreprise.

Car tout le succès de celle-ci réside uniquement dans le geste naturel de leurs victimes, geste qui les pousse à se porter à la hauteur du passant qui les précède, et dont ils ne peuvent soupçonner la complicité.

Or, c'est ce geste qu'il vous faudra avant tout éviter, mais à la dernière minute seulement.

Dès que votre suiveur, traversant la chaussée, vous révélera ses véritables intentions en venant prendre position derrière vous, à ce moment précis, retournez-vous vers lui brusquement et faites le simulacre de chercher une arme dans votre poche.

Si cet homme est vraiment l'individu que vous supposez, vous le verrez faire aussitôt demi-tour et s'esquiver. Ou, si, trop rapproché de vous, il n'a plus la possibilité de fuir, il prendra un air innocent et vous doublera pour aller rejoindre son complice.

Quel que soit, en tout cas, le parti qu'il prendra, soyez assuré que l'un et l'autre n'insisteront plus.

Laissez-le alors prendre de l'avance sur vous et continuez votre chemin.

Le conseil peut ne pas réussir si vous vous trouvez en présence d'individus bien décidés, ce qui est rare. Mais n'oubliez pas que le sang-froid et une attitude énergique sont toujours d'un grand secours en pareil cas.

LE VOL À L'ALLUMETTE

Ce vol est une variété de l'attaque nocturne dont la pratique est assez fréquente.

Le malfaiteur qui adopte ce procédé opère toujours seul.

Il est vêtu correctement et s'applique à ce que rien, ni dans son aspect, ni dans ses manières, ne révèle ses intentions criminelles au passant qu'il abordera toujours d'une façon très polie.

Il choisit, bien entendu, pour son entreprise, les rues les moins fréquentées la nuit.

Si le voleur au rif aperçoit un passant isolé, il tirera aussitôt de sa poche une cigarette et lui demandera du feu, en ayant soin de tenir sa cigarette *de la main gauche;* particularité qui ne se remarque pas et qui lui permet de tenir dans sa main droite un coup de poing américain.

Si le passant commet l'imprudence de satisfaire à sa demande, au moment précis où les deux cigarettes se rejoignent, le malfaiteur décochera à ce passant complaisant un terrible coup de poing porté de bas en haut, qui l'atteindra à la pointe du menton et l'étendra sans connaissance sur le trottoir, où il sera ensuite dévalisé.

Le fait que cet individu vous demande du feu n'est pour lui qu'un prétexte à s'approcher de vous le plus possible et à détourner votre attention pour mieux vous frapper.

Donc, votre intérêt est, avant tout, de ne point lui fournir ce prétexte et, pour cela, le seul moyen est de vous abstenir de fumer la nuit dans la traversée des voies où les passants sont rares.

Ce parti, croyons-nous, est le meilleur, car il vous évite, à votre tour, de solliciter du feu de la part d'un passant, lequel, vous prenant, de son côté, pour un malfaiteur, peut, s'il manque de sang-froid, commettre à votre détriment une erreur parfois irréparable.

L'ATTAQUE DES AUTOS

Si les moyens employés sont plus appropriés au progrès de la locomotion, cet exploit n'en a pas moins conservé le même but, qui est de dépouiller les voyageurs.

Autrefois, l'amateur de sensations fortes pouvait, à la rigueur, se consoler de l'aventure en gardant le souvenir de son côté pittoresque, car, en somme, à part quelques cas bien rares du reste, les auteurs de ces attentats évitaient de verser le sang.

Ces derniers, eux-mêmes, faisaient montre d'un certain panache; en tout cas, ils étaient plus braves, plus loyaux, plus hardis, que ceux de nos jours et, cependant, ils couraient bien plus de risques.

Ils arrêtaient les coches ouvertement, le pistolet au point, et se présentaient franchement devant leurs occupants, sans se soucier si, parmi eux, ne se trouvait pas quelque voyageur énergique et capable d'une résistance meurtrière.

Il est vrai que ces malfaiteurs n'opéraient qu'à une heure avancée de la nuit, escomptant ainsi l'avantage de la surprise sur des malheureux, brusquement tirés de leur sommeil et, au surplus, enfermés dans leur coche comme sardines en boîte.

Aujourd'hui, les descendants de ces "chevaliers de la lune", comme on les avait surnommés, opèrent d'une façon plus pratique, plus expéditive et aussi moins dangereuse pour eux.

Cet acte de grand banditisme fait l'objet, de leur part, d'une véritable expédition, entreprise sur les routes les moins fréquentées et de préférence à leur passage à travers bois.

Le point repéré par eux est généralement situé à une grande distance entre deux villages et à un endroit de la forêt où la route n'offre ni pentes ni courbes susceptibles d'obliger les automobilistes à ralentir leur allure.

A quelques centaines de pieds de ce point, dans les deux directions, un observateur est posté de façon à signaler à l'avance l'arrivée de l'automobile destinée à tomber dans leur embuscade.

Celle-ci leur est indiquée par le bruit du moteur, l'emplacement, l'écartement et la puissance des phares, autant d'indices qui leur permettent de se renseigner sur la valeur de la voiture et, partant, la qualité de ses occupants.

Dès qu'une telle auto est signalée, le chef de la bande fait tendre au travers de la route un film d'acier dont les extrémités sont fixées solidement chacune au tronc d'un arbre, de façon à ce que ce filin se trouve à peu près à la hauteur du milieu du capot, qui viendra le heurter.

Cette manoeuvre exécutée en un tournemain, les membres de la bande se dissimulent sous bois et attendent les résultats.

Ceux-ci, du reste, ne tardent pas à se produire.

Sous le choc, auquel le filin résiste toujours, l'automobile fait une formidable embardée, laquelle a pour conséquence de l'envoyer dans un des fossés de la route où, parfois, elle culbute.

Alors, les bandits surgissent de leur cachette; tandis que les uns détachent le filin et l'emportent aussitôt, les autres se précipitent vers la voiture.

Si les voyageurs sont inanimés ou tués, la tâche des aigrefins est simple: ils s'emparent des accessoires transportables ainsi que des bijoux et de l'argent que possèdent les victimes de cet "accident".

Dans le cas où, parmi les voyageurs, d'aucuns seraient indemnes et en état de réagir, ceux-là seraient tenus en respect par quelque pistolet automatique braqué sur eux.

Mais, pour ces voleurs, cette éventualité n'est guère à envisager, car il est rare qu'après une telle secousse, les occupants de l'automobile ne se trouvent pas, pour le moins, fortement étourdis et, par conséquent, dans l'impossibilité de se rendre seulement compte de l'agression dont ils sont l'objet.

—— o ——

UN SERVICE REGULIER DE "ZEPPELINS" FONCTIONNERA D'ICI DEUX ANS ENTRE L'ALLEMAGNE ET LES ETATS-UNIS

On confirme, de source sûre, que les négociations entre les Etats-Unis et le docteur Eckener, en vue de l'organisation d'un service transatlantique aérien par dirigeables, entre l'Allemagne et les Etats-Unis, ont été couronnées de succès.

Il est maintenant absolument certain que ce service commencera d'ici deux ans avec l'appui des Etats-Unis et de l'Allemagne.

Ce plan prévoit la construction de cinq aéronefs, plus grands que le *Graf-Zeppelin*, d'une plus grande force ascentionnelle, et munis de puissants moteurs qui leur permettront de surmonter les tempêtes et d'assurer ce service dans des conditions de sécurité suffisante.

Une Nécessité pour la Femme

La femme moderne adopte partout Kotex

LES femmes qui sont soucieuses de leur beauté et qui jouissent d'une bonne santé se servent partout de *Kotex, la Nouvelle Serviette Sanitaire Perfectionnée.* Elles ont depuis longtemps renoncé aux anciennes serviettes peu confortables et même dangereuses. Elles savent aussi que Kotex est la seule serviette manufacturée qui réponde exactement à leurs besoins.
Kotex est toujours confortable parce qu'il est fait de matières souples et duveteuses. Il s'ajuste aussi comme un vêtement.
Grâce à un procédé exclusif, Kotex désodorise en outre complètement. Il procure ainsi une parfaite sensation de sécurité. Le cellucoton dont il est fait est cinq fois plus absorbant que le coton ordinaire.
Kotex est une sûre protection contre les conséquences dangereuses qui pourraient résulter des périodes d'indisposition, faute des précautions nécessaires. C'est pour cette raison que les médecins et les gardes-malades le recommandent à l'unanimité.
Aucun lavage désagréable avec Kotex. On s'en débarrasse avec facilité. Instructions complètes dans chaque paquet.

Kotex se paie amplement par le confort, la commodité et la meilleure santé qu'il assure. Chaque serviette ne coûte d'ailleurs que quelques sous. Rien ne saurait lui être substitué.
Demandez Kotex par son nom dans les pharmacies, les magasins à rayons et de nouveautés. Grandeur régulière, 65c la boîte d'une douzaine. Extra-grandes, 75c.

Douceur Confortable

1. *Kotex est doux* . . . non pas de cette douceur trompeuse qui se change bientôt en une dureté irritante. D'une douceur et souplesse durables.
2. *Sécurité absolue* . . . ne cause jamais le moindre souci.
3. *La substance intérieure* est beaucoup plus légère et plus fraîche que le coton et, cependant, absorbe 5 fois plus.
4. *Dans les hôpitaux* . . . Kotex est fait d'une matière identique à celle qui est utilisée presque exclusivement par les chirurgiens.
5. *Désodorise* à la perfection, grâce à un procédé breveté.

Serviettes Sanitaires

KOTEX

DE FABRICATION CANADIENNE

Deux Grandeurs

Régulières, 60c la douzaine et Extra-grandes, 75c la douzaine

Adressez le coupon maintenant pour TROIS échantillons de Kotex et une brochure pratique sur l'hygiène féminine... GRATIS

L.R.P. 1

GRATIS —3 Echantillons KOTEX

Kotex Company of Canada, Limited,
330 Bay Street, Toronto 2, Ont.

Veuillez m'envoyer sous enveloppe blanche 3 échantillons de Kotex et votre brochure sur "L'Hygiène Intime."

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov 815

Pour 10 Sous
SEULEMENT

VOUS AVEZ MAINTENANT DANS

Le Samedi

Histoires sentimentales complètes
Romans très choisis
Notes encyclopédiques très instructives
Cinq pages humoristiques
Les dernières nouveautés de la Mode
De la belle musique et chansons populaires inédites

Ecrivez-nous pour recevoir un exemplaire gratis de ce Magazine par excellence des familles Canadiennes françaises.

["LE SAMEDI" est publié chaque semaine, et est en vente partout]

LE SAMEDI, 975, rue de Bullion
Montréal, Canada

Aux prises avec un Aigle géant

Un célèbre explorateur et chasseur français, du nom de Jacques Dizier, se trouvant dans les forêts vierges qui s'étendent sur la frontière de l'Equateur et de la Colombie, eut à lutter contre une harpie, le plus grand des oiseaux de proie de l'Amérique méridionale. Dressé sur ses énormes pattes, cet aigle géant mesure quatre pieds de hauteur. Voici comment il raconte cet exploit:

La chaleur torride avait interrompu nos travaux dès 11 heures du matin, quand un fracas terrifiant éclata soudain au-dessus de nos têtes.

—Un coup de tonnerre? dis-je à mi-voix sans songer que la radieuse pureté du ciel rendait ma question absurde.

Felipe hochait la tête en levant les yeux vers l'épaisse ramure. Plus prompt que lui, Cristobal livra la clé de l'énigme et murmura:

—Cela ne peut être qu'un aigle qui vient de s'abattre avec sa proie!

—*De veras!* acquiesça son camarade. C'est bien ça...

Et, presque aussitôt, son regard perçant découvrit l'oiseau à travers le fouillis de branches et de feuilles :

—Vous le voyez, *senor?* Tenez! Là!...

Je suivis la direction de son bras dressé verticalement, mais dus m'y reprendre à plusieurs fois avant de distinguer la livrée blanche et grise de l'aigle, qui se trouvait perché exactement au-dessus de moi, à une hauteur d'une quarantaine de mètres. Dès que je l'eus repéré, j'ordonnai à voix basse, sans le quitter des yeux:

—*Mi escopeta! Pronto!*

Felipe me mit à la main mon fusil. Comme je visais, déjà, des

Sans être très sûr de moi, car la position verticale de mon arme était insolite et gênante, outre que je me figurais que la balle pourrait frapper un être humain, je pressais la détente. Mon fusil (j'aurais dû consigner ce détail) était une carabine à répétition, une *winchester* américaine plus propre à la guerre qu'à la chasse.

Dans l'instant, un grand bruit fit écho à la détonation: un gros singe noir dégringolait de branche en branche et son corps ensanglanté tomba lourdement sur le sol. Une seconde plus tard, l'aigle le suivait dans sa chute et un coup d'oeil me suffit pour identifier son espèce: c'était une harpie, le plus grand des oiseaux de proie de l'Amérique méridionale.

Il s'écroula sans mouvement sur le sol, me laissant tout fier de ma prouesse: tuer d'une seule balle le géant des aigles, à quarante mètres de hauteur au moins, brillant exploit!... Joyeux, nous nous approchions du cadavre, lorsqu'il ressuscita soudain, dressé sur ses pattes énormes, une aile pendante — celle que mon plomb avait fracassée.

—Tirez! Tirez! *senor!* criaient les métis qui m'avaient imité en bondissant à l'écart.

La harpie ne m'en laissa pas le temps: avec une rapidité déconcertante, elle disparaissait derrière un rideau de ronces, gagnait la margelle du plateau, se laissait tomber dans le vide. Plus prompts que moi, excités par la chasse, mes deux métis se lançaient à sa poursuite et j'entendis bientôt la voix de Felipe qui criait d'en bas:

—Apportez une corde, *senor ! Vamos à coger-le vivo!* (Nous allons le prendre vivant!)

■ ■ ■

Quelques instants plus tard, le temps de dégringoler la pente abrupte en m'aidant de la crosse de mon fusil, je fus le témoin d'une scène inoubliable. Le gigantesque oiseau avait atterri sur une sorte de palier qui surplombait le précipice. Dressé sur ses énormes pattes, il devait mesurer plus d'un mètre et demi de hauteur: Felipe, debout à trois pas de lui, le dépassait à peine de la tête et la huppe blanche et brune, furieusement hérissée sur la nuque, le rendait encore plus imposant. Ses grands yeux noirs dardaient des éclairs, au-dessus du bec formidable. L'aile valide sabrait l'air de mouvements furieux. Et c'était réellement d'une beauté tragique.

Soudain, tandis que je le contemplais, l'aigle bondit sur moi et mon pied droit fut happé dans l'étau de sa patte, deux fois large comme la main d'un homme; sans l'épais cuir de ma botte et la graisse qui l'imprégnait, j'aurais eu probablement la cheville broyée ; mais les serres (des poignards longs de quinze centimètres) avaient glissé sur la surface gluante et, d'un coup de crosse appliqué en plein front, je me libère de l'étreinte.

Etourdi, l'aigle tituba. Reculant de quelques pas, je déchargeai mon arme en visant au poitrail. Foudroyé, le magnifique oiseau s'affaissa. Les plumes blanches du ventre se teignaient de rouge... Cette fois, il était bien mort. Les métis s'en assurèrent en le heurtant du pied, avant d'arracher les longues plumes de la queue et des ailes, trophées que je tenais à rapporter...

Et, tout à coup, une fois encore, le cadavre ressuscita! D'un effort, il se remit debout, tenta de nous distribuer des coups de bec, puis se précipita en bas du rocher. Nous n'eûmes pas à descendre longtemps pour l'atteindre. Courageusement, il nous fit face, prêt au duel suprême, sa crête superbement hérissée en un large panache.

TOUS LES BIENFAITS DU SOLEIL PAR LA VITAMINE "D" DE LA LEVURE

L'Hiver est la saison la plus dangereuse pour les maladies de toutes sortes, car la neige, la glace et les vents pénétrants empêchent le soleil d'opérer, comme en été, ses cures merveilleuses. Les plus grandes autorités médicales s'accordent à dire que l'une des plus importantes raisons de la recrudescence des maladies en hiver est la faiblesse des rayons ultra-violets. Ces rayons du soleil sont, en effet, absolument indispensables à la vigueur et à la vitalité de l'organisme humain.

La Vitamine D, qu'on trouve dans les rayons ultra-violets du soin, est désignée ordinairement sous le nom de "vitamine du soleil". Elle contribue à la résistance du corps humain, renforcit et renouvelle les tissus épuisés. Le manque d'exercice et de soleil, ainsi qu'une alimentation trop faible ramollissent, pour ainsi dire, les os et les dents de la race humaine et c'est encore la Vitamine D qui prévient pareille détérioration.

Mais la science a encore découvert une autre méthode, laquelle procure également à l'homme la "vitamine du soleil". Après plus de seize années d'expériences dans son laboratoire, un grand savant annonça en effet, au grand étonnement de tous, qu'on pouvait maintenant, selon sa propre expression figurée, "absorber des rayons de soleil". Ce savant dit même "manger des rayons de soleil".

A la suite de la mise au point de la lampe solaire au mercure de quartz, laquelle produit des rayons ultra-violets artificiels, des expériences furent entreprises en exposant divers aliments aux rayons concentrés de la lampe. On découvrit ainsi que les aliments qui contiennent de l'ergostérol, substance grasse qu'on trouve dans le corps humain, absorbaient les propriétaires reconstituantes du soleil. C'est-à-dire qu'en d'autres mots la Vitamine D était découverte.

La levure ordinaire est l'aliment le plus riche en ergostérol. C'est celui qui se prête le mieux à l'iradiation. Trois pains de levure irradiée contiendraient autant de Vitamine D que le corps humain peut en produire au cours d'une journée d'exposition au soleil.

La valeur de ce procédé d'irradiation des aliments se démontre plus particulièrement sur les employés d'usine, ou les employés de bureau, prétendent les médecins. Tous ces travailleurs, les plus privés en somme des bienfaits du soleil, sont les plus exposés aux rhumes et aux infections, ainsi qu'à certaines formes de tuberculose, aux rhumatismes et à l'anémie.

C'est surtout depuis quelques années qu'on recherche autant les bienfaits du soleil. Les cures de soleil sont maintenant à la mode, tout comme au temps de l'homme préhistorique. Les premiers hommes connaissaient ses bienfaits. Ils adoraient le soleil parce que l'expérience leur avait appris qu'il faisait verdir leurs champs, qu'il chassait la neige, la glace et tous les ennuis de l'hiver, et qu'il fortifiait leur santé.

DES MEDECINS RECLAMENT LE DROIT DE TUER . . . LES INCURABLES

Un médecin a-t-il le droit de provoquer volontairement la mort d'un malade qui lui paraît incurable et voué à une mort très prochaine au milieu de terribles souffrances? Cette grave question, qui a été discutée en plusieurs occasions, aussi bien en France qu'en Angleterre ou en Allemagne, a presque toujours reçu une réponse négative. C'est un principe généralement admis que, tant qu'il y a de la vie chez un patient, tout espoir est permis. Il y a, dans les sources profondes et secrètes de la vie, des éléments d'énergie que nul ne peut se flatter de connaître et d'apprécier entièrement. Il y a en outre des possibilités de traitement que, d'un jour à l'autre, les progrès de la thérapeutique peuvent fournir au clinicien. Il y a enfin la grande loi morale: *Tu ne tueras pas.*

Ces considérations-là, et plusieurs autres, ont souvent déterminé les plus grands savants à se prononcer contre la mort provoquée ou, pour employer l'euphémisme scientifique, contre l'euthanasie (la "bonne mort").

Or, ces derniers jours, à l'occasion d'une discussion d'ordre législatif, relative au nouveau code pénal tchécoslovaque, ce grave problème de science et de conscience a été posé à nouveau. L'Union des Médecins tchèques en a été saisie. Bien que le fait paraisse incroyable, la presque totalité des médecins qui composaient l'assemblée s'est prononcée en faveur de l'euthanasie et un voeu a été émis aux termes duquel les docteurs tchèques ont demandé que dans le nouveau code pénal fussent introduits des articles de loi autorisant le médecin traitant, dans des cas exceptionnels de maladie incurable, à administrer au patient des calmants pouvant entraîner la mort.

Cette décision qui a provoqué une grosse émotion, est longuement commentée dans tous les milieux, et il est probable qu'elle posera à nouveau la troublante question dans de nombreux collèges médicaux ou juridiques à l'étranger.

—— o ——

LE CANADA EST PROPORTIONNELLEMENT LA SECONDE NATION TELEPHONIQUE DU MONDE

Quelle nation a le plus grand nombre d'abonnés au téléphone.

Vous l'avez deviné déjà : les Etats-Unis.

Il y a entre le Pacifique et l'Atlantique, le Canada et le Mexique, près de dix-neuf millions cinq cent mille abonnés.

L'Allemagne vient ensuite, mais avec une différence de plus de seize millions. Exactement: deux millions neuf cent cinquante mille.

L'Angleterre n'en a qu'un million sept cent cinquante neuf mille; le Canada, un million trois cent quarante et un mille deux cent dix-neuf.

La France n'a même pas le million. Seulement neuf cent soixante-cinq mille cinq cent dix-neuf.

Et c'est aux Etats-Unis et au Canada que le service téléphonique est le plus régulier et le plus rapide

Le charme des yeux est le plus bel apanage de la femme

Mais pour posséder ce charme il faut que vos cils soient longs et soyeux.

SILS LONGS

la célèbre préparation parisienne fera pousser vos cils, préviendra leur chute et donnera de l'éclat à vos yeux. — Absolument inoffensifs, et employés par des milliers de jolies femmes. Indispensable comme complément de la beauté féminine. 50c dans les pharmacies, salons de coiffures, pharmacies en gros, ou par malle, chez

MAX REYNAULD Enrg.

825, RUE SHERBROOKE EST, MONTREAL

Tél.: FRontenac 4962

Les Nouveautés de Paris offrent aussi des brosses pour cils 25c; ondulateurs pour cils $1.00; Antirides de France, 65c.

Pilules ROUGES

pour les FEMMES PALES et FAIBLES

Nouvel An...

C'est le RENOUVEAU . . . le BONHEUR dans la famille . . . quand la maman est en parfaite santé, préparant des surprises joyeuses aux aimés, ce sont les réunions de famille, en un mot le bonheur . . . Mais quand la mère est *traînante, langoureuse, toujours fatiguée, nerveuse, irritable, sujette aux maux de tête, maux de reins, palpitations, périodes douloureuses et irrégulières, troubles internes, d'estomac, congestions, bouffées de chaleur, etc.*, et n'a jamais un sourire accueillant pour les enfants, le mari, il n'y a pas de bonheur . . .

Les Pilules ROUGES, spécialement préparées pour les maladies féminines corrigent toutes les défectuosités de la santé de la femme. Les nombreuses clientes de ce produit, si justement renommé sont heureuses au commencement de la nouvelle année de faire connaître les bienfaits qu'elles en ont retirés, aux femmes souffrantes et les engagent à améliorer leur propre SANTE, chez elles, d'une manière facile et peu coûteuse, en faisant comme elles usage des Pilules ROUGES, afin qu'elles soient heureuses et donnent du bonheur à leur famille durant toute l'année 1930.

"Après avoir subi une grave opération, les forces étaient lentes à me revenir. Plusieurs mois après je ne pouvais encore rien faire dans la maison. J'étais trop faible et toujours étourdie. Ma digestion me fatiguait beaucoup et après chaque repas, j'avais des maux de tête, des gaz, des suffocations. Mes reins étaient douloureux et mes jambes tremblaient lorsque je marchais un peu.

"Je décidai de prendre les Pilules Rouges et c'est à leurs bons effets que je dois les forces et la santé dont je jouis maintenant. J'ai bon appétit, je digère bien, je suis forte et courageuse pour faire mon ouvrage, tout cela depuis que j'ai employé les Pilules Rouges."

Mme T. Charest, 55, Windsor, Sherbrooke, P. Q.

OVONOL

est un composé d'Extrait de Foie de Morue, d'Iode, d'Hypophosphites, de Jaune d'Oeuf, spécialement préparé par le médecin des Pilules ROUGES pour les Enfants pâles, faibles, nerveux, pleurards, manquant d'appétit, de sommeil, souffrant de maux d'yeux, d'oreilles, de gorge, de rifle, et autres éruptions, d'incontinence, etc. OVONOL est agréable au goût et vous avez l'assurance qu'en le leur donnant, vous leur communiquez la SANTE et la RESISTANCE aux maladies de toutes sortes.

Partout ou par la poste, $1.00

DÉSINFECTEZ

vos VOIES RESPIRATOIRES par où pénètrent les germes infectieux affectant les BRONCHES, les POUMONS... Mettez fin aux RHUMES TENACES... en ayant recours aux

CRESOBENE

CAPSULES

produit BALSAMIQUE à la CREOSOTE, EUCALYPTOL, TEREBENE, PINS MARITIMES, etc... ANTISEPTIQUE et GERMICIDE puissants des Voies Respiratoires, décongestionnent les Tousseurs. Prenez-les NATURE, en SIROP, en GARGARISME ou en INHALATION. *Voir circulaire.*
Partout au par la poste, $1.00.

STANDARD PRODUCTS CO.,
1566, rue St-Denis,
Montréal

Consultations Médicales Gratuites

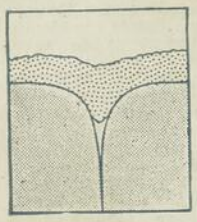
Afin d'aider votre traitement vous pouvez consulter GRATUITEMENT à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre. Dans les cas impossibles à traiter par correspondance ou requérant une intervention chirurgicale, notre Médecin vous dirigera aux meilleurs médecins et chirurgiens de votre localité.

Les Pilules ROUGES sont fabriquées seulement par la Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue Saint-Denis, Montréal. — Traitement FACILE à SUIVRE à la Maison... au Travail... en Voyage... Demandez à celles qui les ont employées... Impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché. 50c la boite ou 3, $1.25.

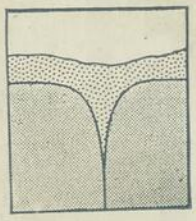
Pilules ROUGES
pour les Femmes Pâles et Faibles

Rapidement . . .
Cette Mousse Pénètre

dans les moindres espaces interdentaires, chassant les impuretés qui provoquent la carie – c'est ainsi que Colgate nettoie mieux les dents



Croquis considérablement grossi d'un espace interdentaire. Notez comment un épais dentifrice ordinaire (à haute tension superficielle) est incapable de pénétrer là où la carie vous guette.



Ce diagramme indique comment la mousse insinuante du Colgate (à faible tension superficielle) pénètre au fond de l'espace et nettoie là où la brosse ne peut atteindre.

Quand vous vous brossez les dents avec le dentifrice Colgate, vous faites plus que polir la surface extérieure.

La mousse insinuante de Colgate possède une remarquable propriété dite de "basse tension superficielle". Ceci veut dire qu'elle sait pénétrer dans les moindres interstices et espaces interdentaires. * Là, elle amollit et déloge les parcelles de nourriture et les impuretés qui peuvent provoquer la carie, les chassant dans sa vague détergente et purifiante.

Cette mousse contient une fine poudre de craie, un agent polisseur utilisé par les dentistes pour entretenir la blancheur et l'éclat des dents d'une manière efficace et inoffensive.

Le Colgate est donc un dentifrice à double effet, mais non une panacée. On n'a jamais prétendu que le Colgate guérissait la pyorrhée ou atténuait l'acidité buccale—ce sont des choses qu'*aucune* pâte à dents ne peut accomplir. Mais ce que nous *soutenons*, c'est que Colgate nettoie mieux les dents.

Des millions de personnes sensées en sont venues à la conclusion que Colgate ne polit pas seulement la surface des dents. Elles ont pu constater que cet excellent dentifrice débarrasse efficacement la bouche de toutes les impuretés qui se logent dans les minuscules interstices dentaires inaccessibles à la brosse, où elles sont une menace constante de carie.

Et des millions de personnes ont aussi été impressionnées par le fait qu'un plus grand nombre de dentistes recommandent le Colgate de préférence à tout autre dentifrice connu.

Colgate s'est aussi fait beaucoup d'adeptes par la modicité de son prix —un tube de 25c contient une plus grande quantité de pâte que toute marque de prix identique. On doit attribuer cela à la production en vaste quantité, le Colgate étant le dentifrice qui se vend le plus au monde. C'est là un témoignage probant de la suprématie de Colgate. Acceptez-le.

Et retenez bien les deux principaux avantages du Colgate. Il ne polit pas seulement à la perfection la surface des dents, mais comme il contient le meilleur agent nettoyeur qui soit, il pénètre et pousse son action détergente là où la brosse ne peut atteindre. Le fait de se garder les dents propres les protège contre la carie.

Si vous n'avez pas encore essayé le Colgate, nous vous en présenterons un généreux tube d'essai, ainsi qu'une intéressante brochurette traitant du soin des dents et de la bouche. Expédiez simplement ce coupon.

Colgate's, Dépt. C-249, 353 S-Nicolas Montréal
Veuillez m'envoyer un tube GRATIS d'essai gratis de la Crème Dentifrice Ruban Colgate, ainsi que votre brochurette, "Comment Garder Saines la Bouche et les Dents".

Nom .....

Adresse .....